

LA REVANCHE DES NAZIS

Pierre Mariel



© Editions Jai Lu Flammarion, 1971
ref. A268*

Lorsque la défaite devint certaine, les dirigeants nazis préparèrent minutieusement leurs positions de repli. Si Eichmann et quelques autres ont été par la suite découverts, nombreux sont les chefs hitlériens qui ont réussi à échapper jusqu'à ce jour aux recherches.

Outre de nombreuses complicités dans divers pays, ils disposaient en effet de ressources considérables : le trésor secret du III^e Reich n'a jamais été retrouvé, pas plus que les fabuleuses collections de Goering.

A l'heure actuelle, en Amérique du Sud, de véritables petits états nazis indépendants jouissent de la complicité des gouvernements officiels. Ils entretiennent des relations étroites avec le Celtisme européen, la Soka-Gakkai, le Ku-Klux-Klan américain et nombre d'organisations d'Afrique du Sud.

L'efficacité de la répression anti-nazie diminue avec le temps de même que le souvenir des crimes hitlériens s'estompe : la revanche des nazis est pour demain.

LA REVANCHE DES NAZIS

Editions J'ai Lu

© Editions Jai Lu, 1971 – A268*

*Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.
Un serviteur inutile, parmi les autres.*

Scan, ORC, mise en page

Octobre 2008

LENCULUS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

1

SAUVE-QUI-PEUT GÉNÉRAL

« L'argent est le nerf de la guerre », de tous temps et de toutes formes de la guerre. Non seulement des affrontements d'armée, mais des innombrables conflits qui sont la rançon de la vie moderne : conflits économiques, sociaux, psychologiques même.

Les nazis survivants et leurs continuateurs en sont persuadés. Ils constatent qu'un écrasement militaire total ne résout rien de durable. Les deux grands vaincus de la dernière guerre mondiale le démontrent : ils ont, sur les champs de bataille, capitulé sans condition. Ils n'en ont pas moins rapidement relevé leurs ruines, et il leur a suffi de quelques années de confiance en leur propre destin pour se placer aux premiers rangs des puissances économiques. Tandis que certains vainqueurs restent épuisés, doutant d'eux-mêmes, se cherchant, et ne se trouvant pas.

Les survivants ou les héritiers du national-socialisme sont parmi les plus gros capitalistes du monde. Goebbels leur avait seriné qu'il valait mieux posséder des canons que du beurre. Maintenant ils savent qu'il vaut mieux avoir de l'or, des réserves bancaires, que des canons. Et de cet or, de ces comptes secrets, ils ne manquent pas ! Les diverses campagnes de la Wehrmacht ont été l'occasion de pillages systématiques, de même que la « dé-judéification », de même que les impositions aux vaincus. Ce qu'ils ont pris, volé, extorqué, les nazis l'ont gardé et mis en sûreté. Non seulement conservé, mais fait fructifier, durant cette trêve d'un quart de siècle. Les prophètes du IV^e Reich — dont l'instauration leur paraît imminente — disposent, impunément de trésors fabuleux. Grâce à quoi ils achètent les consciences, dressent leurs tentacules sur l'économie mondiale, sèment la zizanie entre adversaires éventuels, disposent de réduits inexpugnables, de laboratoires où ils préparent l'arme absolue, celle qui permettra la guerre presse-bouton, sans dépenses nationales écrasantes, sans mobilisation, sans préavis, celle qui changera la face du monde en quelques minutes, et rendra toute riposte impossible. Celle qui justifiera peut-être le titre du dernier livre de Léon Degrelle : *Hitler pour mille ans*.

A moins que, par infiltration, le capitalisme nazi nous enserme dans un tel réseau qu'un jour, nous nous retrouvions esclaves de la « race des seigneurs » avant même que nous nous en soyons douté — et ce malgré les avertissements de quelque Cassandre aphone.

LES CAVERNES D'ALI BABA

La guerre des Six-Jours l'a prouvé : l'Etat d'Israël dispose du meilleur service de renseigne-

ments de toute l'Asie mineure. La branche spéciale du *Shin Beth*,^[1] le *Daled*, est chargé particulièrement de découvrir, démasquer, combattre les néo-nazis. Après des enquêtes minutieuses, et après dépouillement d'archives abandonnées par les vaincus, il a dressé le bilan du trésor du IV^e Reich ; ses évaluations restent extrêmement prudentes.

Ne citons d'abord que les principales « réserves » en numéraires et en bijoux.

Otto Skorzeny — l'homme qui enleva Mussolini — a immergé dans le lac de Tœplitz vingt-deux caisses blindées contenant chacune vingt lingots de 2,4 kg chacun, soit au total de 960 kilos d'or.

Le général Fabjunkte cacha dans une région sauvage des Balkans une masse de numéraire métallique évaluée à dix millions de francs actuels (un milliard de francs anciens).

Le colonel S.S. Joseph Spacil a immergé dans le lac d'Altan trois gros camions remplis d'or, ce qui représente une charge de quinze tonnes, pour le moins, de métal jaune. Deux caisses blindées (très lourdes) pleines d'or sont dissimulées dans les pics quasi inaccessibles des Alpes bavaroises, du secteur de Bad-Aussee. Le Führer des S.S. magyars, Ferencz Skulasi, termine des jours paisibles en République argentine. Lui seul sait où il a enfoui — ou muré — le stock d'or de la Banque nationale de Hongrie — ainsi que les *regalia* des rois de Hongrie, dont la couronne de Saint-Etienne.

Tankoft, président du conseil du gouvernement nazi de Bulgarie, s'est enfui en emportant un colossal stock d'or. Son adjoint Kurt Becker a imité son exemple, mais en jetant son dévolu sur un train entier d'œuvres d'art.

Kaltenbrunner, chef de la Gestapo, condamné à mort au procès de Nuremberg, fut pendu le 16 octobre 1946. Avant d'être arrêté, il avait eu le temps d'enterrer dans les Alpes bavaroises, en quelque vallée inaccessible, cinquante kilos de lingots d'or, deux tonnes de bijoux répartis en cinquante caisses, cinq autres caisses de diamants, de perles et de gemmes et une des plus belles collections de timbres connues.

LE MYSTÈRE DE HALLSTATT

Les Alpes, dans la région de Salzbourg, sont littéralement ponctuées de lacs de montagne. Certains sont bien connus des touristes et des amateurs de sport d'hiver. A vol d'oiseau, ils ne sont guère éloignés de Berchtesgaden. D'autres lacs, de moindres dimensions, mais de très grandes profondeurs — citons Tœplitz et Altan — sont inaccessibles par route. Les sentes qui y conduisent, enneigées quatre ou cinq mois par an, ne sont utilisées que par quelques montagnards et braconniers. L'ensemble constitue une des zones les plus grandioses et les plus sauvages d'Europe centrale.

C'est là que l'état-major général allemand avait eu l'intention de créer un réduit d'ultime défense. Position stratégique en principe inexpugnable, car elle est interdite au matériel des armées modernes.

Le choix de cette immense redoute était excellent. Mais il n'avait peut-être pas été imposé par des considérations uniquement militaires. Il est probable — sinon certain — qu'il fut conseillé par les mages de la société occulte *Thulé*, celle qui avait choisi le médium Adolph Hitler, et qui fit du nazisme la plus puissante des sociétés secrètes de tous les temps.

En effet, le site de Hallstatt joue un rôle essentiel dans la mythologie nazie, et il aurait constitué, en quelque sorte, le donjon, le suprême refuge de ce château fort titanesque.

1 Lire dans la même collection : *L'œil de Tel-Aviv* par Steve Eytan, A 263**.

Ce qui nous conduit à une courte incursion dans la protohistoire, et dans les mythes fondateurs du national-socialisme.

Selon Rosenberg, Eckart, Haushofer, les Aryens avaient d'abord vécu dans une région voisine du pôle Nord, où régnait un climat tempéré, et qui était le centre d'une civilisation élevée, alors que le reste de l'humanité était plongé dans la barbarie. Ce pays édénique se nommait Thulé et avait le svastika pour emblème. Ses habitants étaient les Aryens. Un cataclysme (sans doute un séisme) fit basculer l'axe des pôles, et Thulé devint cette zone glaciaire que nous connaissons maintenant. La plupart des habitants de Thulé périrent, mais des survivants émigrèrent vers le Sud, emportant avec eux leur symbole, leur organisation politique, leur civilisation. Ils se frayèrent un chemin soit dans des zones désertes, soit en asservissant des peuplades inférieures. Une des principales étapes de la migration conquérante aryenne fut précisément Hallstatt, qui devint, en quelque sorte, une Thulé secondaire, rayonnant sur l'Europe centrale. Les idéologues hitlériens, pour défendre cette hypothèse, tirent argument des découvertes archéologiques faites à Hallstatt depuis 1846 : on y a découvert une vaste nécropole contenant de très nombreuses armes réparties sur plusieurs siècles avant notre ère. La plupart d'entre elles, de grandes dimensions, sont en fer. On date de Hallstatt (VII^e siècle avant notre ère) *le premier âge du fer*, ayant succédé aux *âges du bronze*.

Des fouilles successives mirent à jour des objets prouvant une culture avancée, ainsi des chars de guerre à quatre roues, et surtout des poteries noires, en forme de cône renversé et tronqué — dont on découvrit, par la suite, des échantillons analogues dans l'Europe continentale. Ces trouvailles marquent la « phase hallstattienne » de la protohistoire occidentale.

Juste avant la déclaration de guerre en 1939, sous l'impulsion du *Groupe Thulé*, les Allemands firent, en secret, de nouvelles fouilles à Hallstatt. Elles furent continuées durant les hostilités. Que pensait-on y découvrir ? Non seulement des preuves irréfutables de leur origine polaire, mais surtout des documents, des sigles, des talismans comparables, pour ainsi dire, à l'Anneau des Niebelungen.

Hallstatt est, au sud, à peu de distance du lac de Tœplitz...

Simon Wiesenthal enquêta, en 1966, dans les Alpes bavaroises^[1] : « Au début de 1945, écrit-il, la région comptait 18 000 habitants. A la fin de la guerre, il y en avait 80 000. Compte tenu du fait que quelques milliers de soldats allemands étaient en stationnement à Ausse, qui étaient donc les 60 000 civils venus s'y installer avant la chute du III^e Reich ? Il était de notoriété publique qu'il y avait parmi eux, sous de fausses identités, de nombreux nazis. »

Dès Noël 1944, des membres du parti hitlérien commencèrent d'y envoyer leurs familles et d'y expédier les biens et les archives pour les mettre à l'abri.

Vinrent aussi s'y installer des « collaborateurs » roumains, hongrois, bulgares et slovaques. Un chef de la Gestapo, Ernst Kaltenbrunner, séjourna dans Aussee.

LE TRÉSOR PERSONNEL DE HITLER

Le trésor personnel de Hitler en faisait l'homme le plus riche du monde occidental. Dès avril 1944, Martin Borman en assura l'évacuation. L'homme de confiance du Führer effectua des dépôts considérables dans des banques suisses, argentines et brésiliennes. Les transports maritimes se firent sous pavillons neutres ou grâce à des sous-marins d'un type nouveau pratiquement à l'abri des forces alliées.

1 Lire *Les assassins sont parmi nous*, Editions Stock.

Vers le mois de juillet, Hitler arrêta ces mouvements de fonds. Sans doute — grâce à ses armes nouvelles — reprenait-il confiance en son destin. Mais l'attentat du 20 Juillet le mit dans un tel état de déficience psychique, de gâtisme précoce, qu'il laissa, sur ce point, toute initiative à Borman, la seule personne en qui il eut encore confiance. Les avances simultanées des Russes et des Anglo-Américains, la destruction d'un grand nombre des nouveaux sous-marins ne permirent pas de reprendre le plan primitif. L'évacuation se fit sans ordre et une partie du numéraire disparut, peut-être pillé par ceux-là mêmes qui en avaient la garde.

Cependant l'actif principal atteignit l'Amérique du Sud.

On a tout lieu de croire que ces transferts furent supervisés par les réseaux *Stille Hilfe* (Aide silencieuse) et *Helfende Hände* (Mains secourables) qui, une fois repérés par les services secrets alliés, se dispersèrent en apparence, mais, en fait, ressuscitèrent dans le réseau ODESSA, sur lequel nous reviendrons.

UN VIEILLARD DE CINQUANTE-CINQ ANS

Le 20 juillet 1944, Hitler échappa à un attentat. Autour de lui, les victimes sont nombreuses, mais il s'en tire avec quelques contusions.

L'enquête de la Gestapo établit qu'une vaste conspiration s'est tramée aux plus hauts degrés des états-majors de la Wehrmacht. La répression est impitoyable. Des suspects sont arrêtés par centaines. Il suffit d'un soupçon pour être torturé, puis exécuté sauvagement. Hitler, certes, est toujours vivant. Mais il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Tous ceux qui l'ont approché au cours de l'été 1944 s'accordent pour voir « un vieillard » en cet homme de cinquante-cinq ans dont l'allure sénile consterne ses collaborateurs. Délabrement physique, choc psychique, angoisse du rapt, tout concourt à entretenir en Hitler une volonté de claustration.^[1]

D'autre part, des intrigues sournoises mais agissantes opposent les S.S. et l'armée régulière. Sur les deux fronts de l'Est et de l'Ouest, la situation devient catastrophique pour l'Allemagne.

L'offensive générale des armées soviétiques délivre les pays baltes, la Russie blanche, la Galicie, la Pologne, tandis que des patriotes polonais se rendent maîtres de Varsovie. Les unités allemandes subissent des pertes effroyables, et le moral des combattants est au plus bas. Le III^e Reich est envahi par la Prusse-Orientale.

Sur le front français, le débarquement du 6 juin a permis d'établir une solide tête de pont en Normandie. Les communications sont désorganisées par des bombardements aériens. Dès le 1^{er} août, les Alliés enfoncent la poche d'Avranches. La Bretagne est entièrement libérée le 7 août. Le 10 août, reddition des Allemands de Saint-Malo.

Le 15 août, les forces franco-américaines des généraux de Lattre de Tassigny et Patch réussissent le débarquement de Provence. Orléans d'un côté. Toulouse de l'autre sont libérés. Le 25 août, la division Leclerc entre à Paris, tandis que Cannes, Grasse, Toulon sont délivrés rapidement.

LA DÉBÂCLE

Le commandant en chef allemand du front de l'Ouest, le maréchal von Kluge, s'est suicidé le 19 août pour ne pas survivre à une retraite qui tourne en déroute. C'est le troisième maréchal

1 Lire dans la collection J'ai lu leur aventure : *Le dernier coup de dés de Hitler* par Jacques Nobécourt, A 82** et *La fin de Hitler* par G. Boldt, A 26*.

éliminé en un mois. Rommel a été grièvement blessé, von Rundstedt disgracié.

Model, un soudard incapable, remplace von Kluge. La répression impitoyable du moindre indice de défaitisme ne rend pas leur combativité aux unités démantelées.

Donc, sur tous les fronts, les Alliés avancent et une double invasion du Reich est imminente. La panique gagne les campagnes et les villes qui sont constamment bombardées, et dont certaines sont détruites.

La discorde règne dans l'entourage de Hitler. Goering sera bientôt condamné à mort, par un ordre qui ne sera jamais pris en considération. Goebbels et Himmler sont investis de pouvoirs dictatoriaux qui, dans la situation présente, relèvent plus de l'humour noir que de la réalité. Atteint de démence apocalyptique, Hitler perd pied avec la réalité. A des crises de dépression succèdent des accès d'activité fébrile et désordonnée. Il espère, non plus une victoire militaire, mais un succès diplomatique et entreprend des négociations occultes ayant pour objet de fissurer le front allié, qui, en effet, présente quelques signes critiques.

Surtout, il croit en l'efficacité d'armes nouvelles. On prépare, malgré les bombardements, des escadrilles puissantes à large rayon d'action. Y aura-t-il bientôt des V 3 susceptibles d'atteindre New York ?

Un document récent, découvert et publié par Jacques Nobécourt, révèle que les calculs ou les intuitions de Hitler n'étaient, sur ce point précis, pas entièrement chimériques. Il émane de Robert Murphy, conseiller politique du SHAPE, et date d'août 1944. On y lit :

« Le partage de l'Allemagne sur l'Elbe serait la solution la plus favorable, à condition d'être adoptée rapidement, car on craint que l'offensive soviétique franchisse le Rhin et perce en France, jusqu'à l'Atlantique. »

2

DE LA MAISON ROUGE AU LAC NOIR

Des esprits lucides, en Allemagne, aussi bien dans l'armée que parmi les dirigeants civils, estimaient la situation perdue, sans espoir mais redoutaient plus encore les Russes que les Anglo-Américains. Surtout, ils estimaient qu'il fallait, dès maintenant, prévoir l'après-défaite et sauver ce qui était encore préservable.

C'est dans cet état d'esprit que le 20 août 1944, Albert Speer, ministre de l'Armement — condamné à vingt ans de détention par le tribunal international de Nuremberg et qui sera libéré en 1965 — et Baldur von Schirach — ancien « Führer » des Jeunesses hitlériennes — tinrent à Strasbourg, à l'hôtel de la *Maison Rouge*, un colloque entre les principaux capitaines d'industrie du III^e Reich. Parmi les participants de cette réunion secrète — ignorée même du Führer — on cite Emil Kirdoff, « roi » des charbonnages de la Ruhr, le banquier polonais Kurt von Schröder, Georg von Schitzler, responsable de la I.G. Farben et Krupp von Bohlen.

Autrement dit, si les militaires et les S.S. songeaient surtout à cacher des trésors en numéraires et en gemmes, les industriels et les banquiers mettaient à l'abri les immenses richesses que représentait le dynamisme allemand.

Ils savaient que, après les règlements de comptes inévitables, la solidarité mondiale du capitalisme ne manquerait pas de jouer, bon gré mal gré, en leur faveur. Ce ne fut pas le coup de boutoir de Bastogne qui modifia leur optimisme réaliste. Il allait s'agir, essentiellement, de persuader le monde occidental que les crimes et les erreurs de l'hitlérisme ne devaient, ne pouvaient être imputés au peuple allemand. Celui-ci devait prouver sa bonne volonté — plus que son repentir — en devenant le plus efficace des associés dans la prospérité économique commune, et devant l'ennemi commun du capitalisme : le communisme.

De multiples contacts furent pris dans ce sens. C'est ainsi que durant le siège de Berlin, le vice-président de la Reichsbank, Eugen Pfühl, réunit à Bâle des experts économiques qui désignèrent une centaine de nazis pour s'établir à l'étranger, afin d'y créer des sociétés, réelles ou fictives, susceptibles d'abriter des capitaux allemands, de racheter des firmes allemandes et de les sauver ainsi de la mainmise des Alliés. Déjà Pfühl avait entreposé à la Reichsbank des tonnes d'objets précieux volés aux déportés dans les camps d'extermination. Il en avait remis la contrepartie monétaire aux S.S. Jamais trace n'en fut retrouvée et les enquêteurs de Nuremberg manquèrent de curiosité sur ce point précis.

A la suite des réunions de Strasbourg et de Bâle, d'énormes capitaux furent mis en lieu sûr,

c'est-à-dire dans des banques de pays neutres. A quoi s'ajouta une partie des trésors spoliés dans les pays précédemment occupés. De plus, on réalisa des bénéfices considérables en transportant, en cargos, des stocks de métaux vers Tanger et Beyrouth. Des armes de guerre furent cédées à des pays du Moyen-Orient. Les capitaux ainsi rassemblés furent confiés à ODESSA. Cette association occulte devint ainsi une des principales puissances économiques du monde.

DE PROVENANCE INCONNUE

Un rapport du Département américain des finances énumère 750 sociétés créées depuis 1946 avec des capitaux de « provenance inconnue », mais dirigées par des Allemands. Ces sociétés sont réparties dans le monde entier : 112 en Espagne, 35 en Turquie, 58 au Portugal, 214 au Moyen-Orient, et les autres en Amérique latine. Ce qui constitue une immense réserve de capitaux dont l'action pourrait être décisive lors d'un nouveau conflit mondial.

Déjà on devine une force de pression dont les effets se font parfois sentir lors des révolutions de Moyen-Orient ou d'Amérique du Sud.

LES BANQUES SUISSES

C'est ainsi que les banques suisses ont conservé dans leurs réserves une grande partie des pillages hitlériens. Elles ont été, durant des décennies, à l'abri de toutes investigations, le secret des opérations bancaires ayant été absolu dans la Confédération. Sous la pression des pays alliés, cette occultation s'est un peu levée, mais elle a duré assez de temps pour que les nazis prennent leurs précautions et fassent, en temps utile, des transferts. Selon l'historien Julius Mader^[1], ces comptes « bloqués » mais portant intérêt, auraient totalisé, après guerre, plus d'un milliard cent millions de livres sterling et seize millions de dollars USA.

Selon *La Pravda* du 14-28 octobre 1963 le code des comptes nazis, la comptabilité générale, l'origine des fonds n'ont pu être évacués à temps. Au moment de la reddition inopinée du réduit bavarois, ces pièces comptables, entassées dans des caisses plombées, auraient été précipitées dans le lac de Tœplitz.

UN LAC À DOUBLE FOND

Aucun doute ne subsiste sur les événements ténébreux dont les eaux du lac de Tœplitz furent le théâtre. Qu'il y eut « quelque chose » d'immergé dans ces fonds, et que ces « choses » fussent d'une importance capitale, les faits que nous allons rappeler le prouvent.

Une vaste opération de dragage entreprise par des spécialistes bien outillés, eut lieu du 23 octobre au 7 décembre 1963. Malgré la compétence des techniciens, malgré la qualité du matériel mis en œuvre, les résultats furent décevants. On ne put explorer que 16 % du lac, bien que sa plus grande longueur ne dépassât pas 1 800 mètres et sa largeur 400.

On a seulement ramené au sec dix-huit caisses de faux billets de banque britanniques, quelques instruments si endommagés qu'ils n'étaient plus identifiables, et des « planches » destinées à imprimer ces billets. Rien ne valut la peine et le capital engagés dans une telle entreprise.

A quoi attribuer ce demi-échec ?

Le fait est que le lac de Tœplitz possède un régime hydrographique particulier. D'abord, il est très profond. Et surtout il est — si l'on peut dire — à double fond : à une soixantaine de mètres au-dessous de la surface, des troncs d'arbres immergés ont constitué, depuis des siècles, une

1 *Des Banditen Scholz* (Le trésor des bandits), 1967, R.D.A.

sorte de radeau flottant entre deux eaux, qui ne permet pas à des plongeurs, ou à des scaphandriers d'atteindre le véritable fond. Le tenter c'est aller au-devant d'une mort atroce et certaine.

Et pourtant, nombreuses furent les tentatives. L'acharnement des plongeurs prouve que le lac recèle ou un formidable trésor ou un secret redoutable. On ne peut s'empêcher d'évoquer l'anneau de la Tétralogie — *Der Ring* — jalousement gardé par les filles du Rhin.

UN AFFABLE MAÎTRE D'ÉCOLE

Bad-Aussee est une station de sport d'hiver située à peu de distance de Tœplitz. C'est dans cette bourgade que, en 1952, s'installa un pédagogue qui fonda bientôt une école libre où il accueillit quelques pensionnaires. Il se nommait Herr Professor Walter Hagen. C'était un homme affable, bienveillant, sympathique, d'une piété exemplaire — ce qui lui valut la protection du clergé catholique, puissant en Bavière du Sud.

Il laissait entendre que, dans sa jeunesse, il avait milité sous la bannière de l'Action catholique. Il disait la vérité. Mais il omettait de dire que son vrai nom était Wilhelm Hoettl, ancien chef de la section « Balkans » du service secret (Sicherdienst) des S.S. Il avait connu intimement l'amiral Canaris qui lui avait confié des missions délicates dont il s'était acquitté au mieux. Il bénéficiait, à Bad-Aussee, de la sympathie de « touristes » américains, avec qui il avait de longs et discrets entretiens.

La demeure de Hagen-Hoettl se trouvait à l'écart du bourg et dominait la seule route qui conduisait au lac de Tœplitz. Il y recevait de nombreux amis, aussi aimables et discrets que lui-même. Ils parlaient « du bon vieux temps ». Parmi ces visiteurs, deux furent identifiés par les « touristes » américains.

Et d'abord, on pense avoir identifié Heinrich Müller, ancien chef de la Gestapo, supérieur direct d'Eichmann. On le disait mort à Berlin dans les derniers jours de la guerre. Sa tombe fut ouverte au début d'octobre 1944 : trois cadavres y gisaient. Aucun ne correspondait au sien. Ses traces se perdirent en avril 1945. Un de ses subordonnés l'aurait vu à Moscou cinq ans plus tard, mais ce n'est pas certain.

LE BALAFRÉ

En revanche, la présence, à Bad-Aussee, vers 1963, à plusieurs reprises, d'un personnage hors série, facilement identifiable, Otto Skorzeny, est certaine. Comment se méprendre devant sa stature gigantesque, ses épaules de lutteur, et surtout la balafre qui traverse son visage de la bouche à l'oreille gauche ?

Faut-il rappeler que Skorzeny fut une des personnalités les plus étranges, les plus fascinantes de la Deuxième Guerre mondiale ? Ce fut lui qui, à la tête d'une poignée d'hommes, délivra Mussolini le 12 septembre 1943.

Skorzeny joua aussi un rôle essentiel pendant la bataille de Bastogne^[1] à la tête d'un commando de parachutistes allemands revêtus d'uniformes américains. On voit qu'il était aussi courageux que dénué de scrupules.

LA CORDE COUPÉE

Or, au début d'octobre 1963, Otto Skorzeny fut l'hôte à Bad-Aussee de Hagen-Hoettl. Il fut reconnu d'une façon certaine, malgré les précautions qu'il prit pour ne pas être aperçu, ne

1 21 au 27 décembre 1944.

sortant qu'à la nuit tombante... mais rôdant sur la rive ouest — la seule bordée d'un chemin forestier — du lac de Tœplitz.

Le 6 octobre, en pleine nuit, arrivent trois voyageurs au bord du lac de Tœplitz. L'enquête judiciaire qui suivit permit de les identifier ; Georg Freiberger, ancien agent des services d'espionnage de l'amiral Canaris. Karl Schmidt et Alfred Egner. Ce dernier a dix-neuf ans ; il est passionné de plongée sous-marine. Il vient de Munich. Il s'équipe, ajuste les bouteilles d'oxygène, disparaît dans le lac. La corde de nylon d'une centaine de mètres qui le relie à la surface s'agit soudain puis casse, Egner ne repart pas.

Ses compagnons quittent immédiatement les rives du lac mais c'est le surlendemain, 8 octobre, que Georg Freiberger déclare à la police la noyade ; il apporte aux autorités un morceau de la corde qui retenait Egner. Cette corde ne s'est pas rompue : elle a été coupée, ainsi que le démontre une expertise.

C'est la vingtième victime que le lac de Tœplitz a faite depuis 1945.

La police bavaroise n'a jamais enquêté que pour la forme. Elle savait bien ce que cherchaient ces « touristes » qui choisissaient précisément les eaux perfides du lac de Tœplitz.

Ce n'était plus un secret que des trésors y avaient été immergés. Non seulement de l'or, des bijoux, du numéraire, mais aussi le matériel qui avait permis à Hitler l'opération la plus machiavélique de sa dictature : rémission de faux billets de banque par milliards de dollars et de livres sterling.

Les planches de gravures, si elles revenaient au jour, pourraient entraîner des poursuites « en chaîne » aboutissant à la reconnaissance des actuels nazis.

LES FAUX BILLETS

Nous schématiserons cette opération, car elle a été exposée magistralement dans un ouvrage qui parut en 1965 dans la même collection que celui-ci^[1]. Elle se nommait, en code, *Operation Bernhard*, et fut l'œuvre de la S.D. (Sicherdienst). Il s'agissait d'intoxiquer et de désorganiser l'économie alliée en y introduisant des quantités de faux billets, afin de provoquer inmanquablement l'effondrement de la livre et par répercussion, du dollar.

Ce qui fit échouer l'opération ? Une fois les planches prêtes et le papier au point, on confia le tirage aux prisonniers des camps de concentration de Mauthausen et de Sachsenhausen !

On imagine aisément que les déportés n'apportèrent pas un zèle exagéré à cette besogne, et qu'ils multiplièrent les retards et les sabotages.

Néanmoins, fin 1944, quelques millions de fausses livres sterling étaient prêtes à être lancées sur les marchés bancaires. La fabrication de faux dollars devait suivre. Mais les services de renseignement alliés furent alertés. De toute façon l'intoxication financière n'aurait pu débiter qu'au printemps 1945. Trop tard ! Ces billets et les planches furent engloutis dans les eaux du lac bavarois.

ET MAINTENANT...

Selon le journaliste-enquêteur Julius Made, certaines planches ont échappé à la destruction. Selon lui, les services financiers secrets américains auraient décelé aux États-Unis 7 200 000 dollars en billets de fabrication nazie ou néo-nazie. On en trouverait aussi, mais en moindre proportion, sur diverses places bancaires européennes, particulièrement en Suisse et en Belgi-

1 Lire dans la collection j'ai lu leur aventure : *Naujocks, l'homme qui déclencha la guerre*, par Günter Peis, A 110*.

que. Ce qui explique peut-être les difficultés périodiques que connaît la monnaie américaine. Mais dévoiler la vérité risquerait de provoquer une crise de confiance dont les conséquences seraient catastrophiques non seulement pour Wall Street, mais pour tout le système monétaire du groupe dollar. Où s'arrêterait la réaction en chaîne ?

LA FILIÈRE « ODESSA »

L'effondrement du Reich fut, pour l'Allemagne, une ère apocalyptique qui se prolongea durant plusieurs années. Les villes étaient en ruine, les familles dispersées, l'économie ruinée, les finances inexistantes. Malgré leur mécontentement — qui se transforma vite en hostilité — les vainqueurs s'efforcèrent de remettre un peu d'ordre dans un pays dont le retour à une vie normale était indispensable à l'équilibre européen. Chaque puissance alliée agit selon des méthodes différentes mais sur un point au moins elles firent l'unanimité : identifier, arrêter, condamner les anciens suppôts de Hitler. Les nazis, surtout les S.S., furent appréhendés par milliers et parqués dans des camps de concentration, avant que d'être livrés à la justice.

Le menu fretin fut pris dans les nasses policières, mais la plupart des « gros poissons » des grands coupables, échappèrent à une vigilance plus brouillonne qu'appliquée. Et l'état de l'Allemagne, en pleine anarchie, rendait les évasions, ou les mises à l'abri, aisées. Grâce à un indescriptible chaos, il était relativement facile de se fondre dans la masse anonyme des prisonniers de guerre ou des réfugiés. C'est par hasard que Heinrich Himmler se fit prendre à un barrage tenu par l'armée britannique. Par hasard aussi, que Julius Streicher fut identifié sous les aspects d'un artiste-peintre. Beaucoup d'autres criminels parvinrent à échapper aux recherches en se cachant en Allemagne même. Tel fut le cas d'Eichmann, qui vécut plusieurs mois dans un camp de prisonniers, de Martin Borman, l'âme damnée de Hitler, du Dr Mengele, le médecin sadique, de Heinrich Müller, ce responsable de dizaines de milliers de cadavres.

Ils y parvinrent grâce à des chaînes d'évasion constituées à la hâte, et dont quelques-unes seulement furent décelées par les différentes polices. Citons *Die Spinne* (l'Araignée). Et aussi *Die Schleuse* (l'Ecluse) sur laquelle Bar-Zohar donne ces précisions :

« Le jour de Noël 1944, plusieurs fonctionnaires du ministère de la Guerre du Reich reçurent un cadeau inattendu : de faux papiers d'identité. Au début de 1945, des milliers d'officiers S.S. et d'officiers nazis furent à leur tour munis de faux passeports, faux actes de naissance, fausses cartes d'identité, faux permis de travail, tous établis par la Gestapo et les services spéciaux allemands. »

Bientôt, devant l'immensité de la tâche, ces réseaux se révélèrent insuffisants. Avec l'esprit méthodique qui est une des caractéristiques de l'âme germanique, les anciens hitlériens créèrent une organisation clandestine connue maintenant sous le sigle ODESSA (*Organisation der S.S. Angehörigen*) qu'on peut traduire par : Organisation des membres de la S.S.

Si l'on se réfère au témoignage d'Eric Erdstein^[1], ODESSA avait une autre origine que celle que lui attribuent la plupart des historiens :

« ODESSA fut créée en Italie fasciste quelques mois avant la chute de Mussolini. Elle avait pour but d'aider les Allemands qui se trouvaient en Italie, et certains fascistes à se réfugier en Allemagne. »

1 *Les criminels de glace*, (Solar. éd., 1970).

CURIEUX COMITÉS DE SECOURS

Quoi qu'il en soit des origines d'ODESSA, voici ce que nous révèle Simon Wiesenthal qui, avec un constant courage et un flair infallible, fut et demeure l'un des meilleurs chasseurs de criminels de guerre. Nul ne peut lire ses souvenirs, recueillis sous le titre *Les assassins sont parmi nous*, sans avoir le cœur serré devant l'évocation de tant d'infamies, de crimes, d'actes de sadisme.

Après une période de payage, des comités de secours furent officiellement fondés en Allemagne pour assurer la liaison entre les inculpés nazis, leurs familles et leurs défenseurs. En les autorisant, les Alliés voulurent démontrer qu'ils tenaient à agir en justiciers, rien qu'en justiciers.

Officiellement, ces comités n'auraient dû être que des institutions de bienfaisance. Or, en ce domaine, comme en tant d'autres, la naïveté des militaires alliés (et spécialement des Américains) est difficilement imaginable — à moins qu'elle ne s'explique par d'occultes complicités.

On ne sera pas surpris d'apprendre que, insensiblement, ces comités prirent une autre orientation que celle qui leur avait été impartie. Entre les prisonniers et leurs proches s'établit une abondante correspondance en apparence anodine. Certes, une censure était instituée, avec mission de retenir les textes suspects, mais les censeurs furent rapidement débordés — si tant est qu'ils prissent leur tâche en conscience.

Ces lettres contenaient des messages « discrets » car, devant l'imminence de leur défaite, les responsables nazis avaient institué des codes cryptographiques. Ainsi furent manigancées de nombreuses évasions, et surtout des transmissions de consignes.

La plupart des individus arrêtés furent mis en liberté provisoire ou déclarés hors de cause : la Justice était débordée sous l'avalanche des dossiers et des dénonciations ; les militaires répugnaient au rôle de geôliers qui leur était imposé ; les faux témoignages à décharge abondaient...

Que devenait le libéré, ou l'absous, dès sa sortie des camps ? Il était pris en charge par un délégué d'ODESSA, alerté de longue date, qui lui fournissait des subsides, un faux état civil, un domicile discret.

Surtout ODESSA lui permettait de bénéficier d'une définitive impunité en l'expédiant vers des lieux plus cléments où il pouvait refaire sa vie en compagnie de frères d'armes ou de sympathisants.

Die Spinne, die Schleuse avaient, auparavant, jalonné un axe de fuite allant de Brême à Bari. Mais, rapidement, cette route devint impraticable. Des justiciers juifs l'éventèrent. Il fallut adopter d'autres itinéraires. Préparer ces voies d'évasion, les jalonner d'étapes, les abriter contre toutes indiscretions, telles furent les tâches auxquelles se voua ODESSA, et qu'elle mena à bien.

C'est ainsi que ODESSA utilisa deux itinéraires principaux : l'un de Brême à Rome ; l'autre de Brême à Gênes.

Primitivement, l'état-major d'ODESSA siégeait à Augsburg. Dès 1947, il jugea plus prudent de se transporter en République argentine. C'est alors que son réseau européen se perfectionna. Tous les vingt à cinquante kilomètres, était établi un relais de trois à cinq sédentaires, qui n'avaient connaissance que des relais précédant immédiatement le leur, ou lui succédant. Ces relais (*Anlaufstellen*) jalonnaient la frontière austro-allemande, particulièrement à Ostermiething en Haute-Autriche, à Zell-am-See près de Salzbourg, et à Innsbrück, dans le Tyrol.

Pour recruter des messagers et faciliter leur mission, ODESSA usa des procédés les plus ingénieux.

A L'OMBRE DES STARS AND STRIPES

« Ils utilisaient — nous apprend Simon Wiesenthal — des chauffeurs de camion allemands au service des Américains qui, sur l'autoroute Munich-Salzburg, transportaient *The Stars and Stripes*, journal des G.I.'s. Ces messagers avaient sollicité des emplois de camionneur sous des noms d'emprunt et les Américains n'avaient procédé qu'à de superficielles vérifications ; jamais les M.P. ne fouillèrent les camions, et bien souvent un ou plusieurs fugitifs étaient dissimulés derrière les piles des *Stars and Stripes*. »

C'est ainsi que les évadés atteignaient, sans encombre, les Anlaufstellen, qui étaient camouflés dans des zones désertiques : auberge discrète, ferme isolée, pavillon de chasse ; le S.S. en rupture de ban s'y reposait quelques heures ou quelques jours jusqu'à ce que la route conduisant à la prochaine étape fût sûre.

Il était interdit aux civils de se déplacer dans les zones d'occupation militaire sans laissez-passer mais les spécialistes d'ODESSA en imprimaient d'apocryphes parfaitement imités.

Les frontières allemande, suisse, autrichienne, française se rencontrent dans la zone marquée par les vallées de Bregenz et de Lindau. On ne pouvait espérer meilleur champ de fuite. Une fois parvenus en Suisse, grâce à de faux passeports, les anciens S.S. gagnaient tranquillement Zurich ou Genève, où les avions des lignes régulières les transportaient, sans encombre, vers l'une des terres d'asile : le Proche-Orient ou l'Amérique du Sud.

Un certain Haddad Saïd — nazi naturalisé iranien — leur avait remis, au départ, un important viatique, et toutes les instructions nécessaires. Wiesenthal découvrit l'identité de cet Oriental : il se nommait, en réalité, le Hauptsturmführer Franz Röstel.

Röstel acheminait aussi des amis personnels vers la Costa Brava où l'impunité était aussi certaine qu'en Argentine, et où, à l'abri de tous soucis, les anciens bourreaux mènent une existence paisible, dans un paysage enchanteur.

ODESSA trouva aussi des complicités inattendues parmi des religieux franciscains ! Ceux-ci accueillirent tous ceux qui venaient se mettre sous leur protection, sans leur poser de questions indiscretes. Ils étaient charitables avec les S.S. comme ils l'avaient été avec les juifs persécutés, selon le précepte évangélique : « Que ta main gauche ignore ce qu'a donné ta main droite. » ODESSA ne se borna pas à faire évader des criminels de guerre et à leur permettre de mener désormais une existence sans aléas. En effet, au bout de quelques années, au plus tard en 1950, cette première mission fut terminée, à la satisfaction de tous ceux qui en avaient été les promoteurs ou les bénéficiaires.

3

L'INTERNATIONALE NOIRE DE MALMÖ

La société secrète et occultiste *Thulé* devint, tout de suite après la guerre de 1918, le levain de l'hitlérisme. Parmi ses affiliés elle comptera Rudolph Hess, Goering, Himmler, et ce fut elle qui choisit Hitler^[1].

Officiellement, *Thulé* disparut pendant la débâcle de 1945. Mais les sociétés secrètes sont protéiformes, et nous avons de bonnes raisons de croire que *Thulé* resurgit grâce à des associations occultes répandues dans toute l'Allemagne fédérale, et surtout dans les colonies germaniques d'Amérique du Sud.

C'est en 1947 que l'Obergruppenführer Hans Müller fonda une association initiatique dans l'intention de perpétuer les principes du III^e Reich. Cette association réunit des militants peu nombreux, mais fanatisés, cadres d'autres groupes nazis : le *Franc-Ordre* comporte cinq degrés d'initiation : volontaires, régnants, pairs, chevaliers, porte-glaives. Les épreuves, très dures, parfois mortelles, sont calquées sur celles que subissaient les S.S. dans les centres de l'Ordre Noir. Hitlerjugend, S.S. S.A., se sont retrouvés dans le sein des divers chapitres du *Franc-Ordre*. Ils accueillaient rarement et malaisément ceux qui n'avaient pas été membres du parti national-socialiste, avant et après la Seconde Guerre mondiale. Les années ont passé. Faute d'un sang nouveau, le *Franc-Ordre* s'éteint. Ses membres, de dynamiques, deviennent nostalgiques. Ce sont, maintenant, de romantiques burgraves.

Bien différents, et autrement virulents, sont les *Chevaliers de Poséidon*, qui se recrutent parmi la jeunesse non seulement allemande, mais internationale, de race aryenne bien entendu. Le rituel des *Chevaliers de Poséidon* est inspiré par la *Tétralogie* de Richard Wagner, et la *Queste du Graal* de Wolfram d'Eschenbach. On choisit des hiéronymes empruntés à ces œuvres : Parsifal, Gauvain, Siegfried. Les femmes sont admises et jouent les Walkyries. Ce ne sont pas les moins excitées contre les races « inférieures », spécialement les Noirs et les juifs.

Ce sont les survivants du *Franc-Ordre*, et les nouvelles générations des *Chevaliers de Poséidon* qui ont pris l'initiative des réunions de Malmö.

VILLE ET PORT DE MALMÖ

Peuplée de 250 000 habitants, Malmö est une des plus importantes cités de la Suède méridionale. Grand port de commerce relié par une ligne de ferry-boats à Copenhague, distant

1 Lire dans J'ai Lu — l'Aventure Mystérieuse, *Le nazisme, société secrète*, de Werner Gerson, A 267**.

de vingt-cinq kilomètres, est à la fois la porte de la Scandinavie et la capitale économique de la Suède méridionale, chef-lieu de la province (*län*) de Malmöhus.

C'est, depuis une trentaine d'années, le centre de la toile d'araignée que les nazis tissent sur l'Ancien et le Nouveau Monde... La ville a été admirablement choisie. D'abord parce que les communications y sont nombreuses et faciles, aussi bien par mer que par terre. Ensuite parce qu'elle est située dans un pays diplomatiquement neutre, où les demandes d'extradition seraient automatiquement rejetées.

Enfin, surtout, parce qu'une grande partie de l'intelligentsia suédoise est gagnée à l'idéologie « aryenne ». Selon les critères biologiques établis par Rosenberg et Dietrich Eckart, le Suédois-type correspond — plus souvent que l'Allemand — à la définition de l'Aryen : grand, blond, les yeux clairs, dolichocéphale, la musculature puissante, mais élancée.

Le mythe de la mystérieuse Thulé, berceau protohistorique de la race aryenne, la suprématie de la race blanche, le mépris du Sémite, le cousinage ethnique du Scandinave et du Germain furent proclamés en Suède et en Norvège bien avant que le nom de Hitler y fut connu. Les premiers « aryanolâtres Gobineau, Chamberlain, rencontrèrent, en Scandinavie, un accueil enthousiaste, avant d'être prophètes en Allemagne. Il y eut des rapports étroits entre les groupes *Thulé* et *Edelweiss*, celui-ci étant animé par des Scandinaves. Rappelons que Goering fut initié à *Edelweiss* sur les instances de sa première femme, Karin von Kantzow, née von Fock, descendante d'illustres lignées baltes et suédoises.

L'EXPLORATEUR SVEN HEDIN

L'apôtre de l'aryanisme en Suède fut l'explorateur Sven Hedin, personnage énigmatique à qui toute la Suède garde une vénération profonde : c'est un héros national du XX^e siècle. Il fit de longs séjours au Turkestan, en Mongolie, et surtout au Tibet ; ses relations de voyage le classent parmi les grands écrivains comme parmi les meilleurs ethnologues et géographes. Mais ses écrits et ses communications ne révèlent qu'une partie de ses investigations. En fait, il établit une liaison occulte entre des sociétés secrètes d'Asie centrale et des sociétés initiatiques d'Europe centrale. En particulier ce fut lui qui attira l'attention des Allemands sur le sens magique du svastika.

Au sens le plus précis de ce terme, Sven Hedin fut un grand initié. On l'a dit converti au bouddhisme, comme le baron balte Ungern von Sternberg, aventurier de génie qui se tailla, durant quelques années, un Etat indépendant dans le Sin-Kiang, et dont les drapeaux étaient timbrés du svastika, mais d'un svastika « tournant » dans le sens opposé à celui de la croix gammée hitlérienne^[1]. Plus encore que Stockholm, Maline rend un véritable culte à Sven Hedin.

L'ouragan d'indignation anti-nazie qui éclata dès que l'opinion mondiale apprit l'existence des camps de la mort contraignit les groupuscules hitlériens à la plus grande prudence. Le procès de Nuremberg accentua encore leur angoisse.

Puis, d'année en année, ces survivants reprirent confiance, non seulement dans leur propre puissance, mais aussi dans la mansuétude — pour ne pas dire la stupidité — de la plupart de leurs adversaires. Discrètement, ils rétablirent entre eux des liaisons actives ; ceux d'Europe furent pécuniairement soutenus par les réfugiés d'Amérique du Sud. Dans les groupes semi-clandestins, il faut citer, parmi les mieux structurés, le *Movinzento Sociale Italian*^o (M.S.I.) qui réunissait des nostalgiques du fascisme. Le M.S.I. prit l'initiative d'un congrès « noir », qui se tint à Rome en décembre 1950. Les résultats en furent décevants, tant restait vivace l'opposi-

1 Lire *Bêtes, hommes et dieux* de Ferdinand Ossendovski, L'Aventure Mystérieuse, A 202*.

tion, pour ne pas dire la rancœur, entre nationaux-socialistes et fascistes italiens. On se sépara sans avoir pris de résolutions constructives.

Parmi les participants à ce congrès raté figuraient l'Allemand Karl-Heinz Priester et un Suédois, l'universitaire Per Engdhal. Loin d'être découragés par cet échec aisément prévisible, ils décidèrent de préparer, pour l'année suivante, à Malmö, un nouveau congrès. Celui-ci, bien organisé, fut une réussite. C'est à Malmö, en 1951, que fut créée l'*internationale Noire*, dont le titre officiel est *Mouvement Social Européen*. Des commissions permanentes furent élues. Depuis Malmö reste le siège central du néo-nazisme.

QUINZE PAYS REPRÉSENTÉS

Quinze pays furent représentés par une cinquantaine d'associations.^[1] Les sympathisants d'Amérique du Sud assumèrent les frais de voyage et de séjour. L'organisation, qui fut excellente, était assurée par la *Nysvenska Roselsen* dont le directeur est Per Engdhal. Elle fut assistée par la *Skandinavisk Vaen Kapperhum*. La première séance fut consacrée à l'élection d'un comité directeur, chargé non seulement de l'efficacité du Congrès, mais de l'exécution des mesures qui seraient approuvées. Ce comité était composé de :

Maurice Bardèche (France) ;
 Heinz Priester (Hitlerjugend) ;
 Hans Cehler (Suède) ;
 Arthur Kilsen (Danemark) ;
 Fritz Rössler (Danemark).

Arrêtons-nous un instant sur la personnalité de Maurice Bardèche, parent de Robert Brasillach^[2] et écrivain de talent. Selon l'expression de Jean Plumyène et Raymond Lasierra, hommes de gauche, Bardèche est le plus « fasciste des Français ». En tout cas on ne peut lui dénier le courage d'afficher ses opinions.

Le congrès de Malmö permit de dégager deux courants de pensée parmi ses participants, courants marqués par la différence de mentalité entre générations. Les « vieux », parmi lesquels on rangera Bardèche, restant nostalgiques du passé, mais peu actifs. Les « jeunes » rêvant d'action directe et immédiate ; certains allant jusqu'à reprocher à Hitler d'avoir « été trop mou ». Cette tendance fut exprimée, avec quelle véhémence, par Colin Jordan (Grande-Bretagne) et Rockwell (USA.) Cependant on se mit d'accord en adoptant les statuts et les modalités d'action du *Mouvement Social Européen* (M.S.E.) plus connu comme étant l'*Internationale Noire* de Malmö.

DEUX « COUVERTURES »

Dans les séances officielles, où la presse fut admise, les congressistes adoptèrent deux « cou-

1 En France, les sociétés et partis politiques plus ou moins autoritaires pullulent, se forment et se reforment, se haïssent ou s'allient. Ils laissent, à leur désespoir, la grande masse de la population indifférente ou hostile.

Ils réunissent des fanatiques, des nigauds, et fort probablement autant d'agents provocateurs que d'indicateurs des Renseignements généraux. Citons, parmi ces groupuscules d'extrême-droite, les nostalgiques de l'O.A.S. Occident, Ordre Nouveau. J'en passe et des meilleurs.

A proprement parler, ils n'entrent pas dans le cadre de cette étude : en effet, s'ils ne cachent pas leur sympathie pour un renouveau du fascisme à l'italienne, aucun ne se réfère aux dogmes du nazisme.

Ils ne prônent pas la pureté du sang, la suprématie de la race aryenne, l'antisémitisme, et c'est pourquoi ils n'ont pas été cités dans les pages qui précèdent celles-ci.

2 Fusillé en 1945.

vertures ». D'abord celle d'une entraide effective entre anciens militants et les veuves, orphelins, prisonniers de ceux qui étaient tombés au combat ou avaient été condamnés. Comme le remarque pertinemment Jacques Delarue : « Il peut paraître étrange que les enfants des S.S. aient encore besoin de layettes et de biberons. »

La seconde « couverture », Maurice Bardèche lui donna forme lors d'une interview qu'il accorda au *Charivari* :

« Nos bases doctrinales, audacieuses peut-être à l'époque, semblent aujourd'hui bien banales. Nous affirmions que, sur le plan politique, l'avenir de l'Europe ne résidait ni dans la ploutocratie apportée par les Américains ni dans le communisme fondamentalement contraire à l'esprit européen. Nous disions que l'Europe devait devenir une puissance unie, indépendante de Moscou comme de Washington, et que les pays européens devaient se donner les moyens de constituer une force économique et militaire commune. Nous prenions parti pour une sorte de socialisme dépassant la théorie marxiste, et susceptible d'inspirer une nouvelle expérience corporatiste éclairée par le socialisme suédois. » Les séances s'étaient déroulées dans le calme, et les congressistes n'avaient guère attiré l'attention sur eux. Mais, gagnés sans doute par la fièvre collective qui animait les grandes assemblées hitlériennes, après la séance de clôture, eut lieu un défilé dans les principales artères de Malmö. Défilé d'un ordre impeccable, mais dont les participants arborèrent des insignes et des uniformes rappelant l'hitlérisme. La presse, écrite, cinématographique et radiophonique en fit des comptes rendus que les agences internationales diffusèrent dans le monde entier. Au micro de la BBC, Per Engdhal prononça une déclaration dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle était imprudente. Les Suédois, gens calmes — de quelque opinion qu'ils fussent — trouvèrent que la manifestation était déplacée, et que ces étrangers abusaient de leur stricte neutralité.

LES CONGRÈS QUI SE SUCCÈDÈRENT

Dans ces conditions, les organisateurs, prudemment, décidèrent que les prochains congrès se tiendraient à huis clos, que les travaux se dérouleraient dans la discrétion, pour ne pas dire la clandestinité. Les années suivantes, il y eut des rassemblements à Berne, Wiesbaden, Luxembourg, Vienne, etc., puis dans des villes sympathisantes d'Amérique du Sud.

Non seulement la presse n'en est pas informée, mais le public les ignore... et la police ferme les yeux. Les délégués se masquent en paisibles touristes.

Au printemps 1961, à Madrid, se sont concertés les animateurs de la fraction la plus active de Malmö. On citera Degrelle, Rudel et Skorzeny, cet extraordinaire condottiere. Qu'il y ait eu des prises de contact entre ces personnages et le chef Royo de la division *Azul* n'est pas contestable. Otto Skorzeny est l'auteur d'un livre de souvenirs qui ne manque pas d'intérêt : *Notre combat et notre défaite*.

QUELQUES GROUPES ACTIVISTES

Parmi les groupes qui ont été représentés dans les différents congrès, à Malmö et les années suivantes, retenons :

En *Allemagne*, le *Sozial-Reich Partei* animé par Otto Ernst Remer. Il a été interdit dans les *Länder* de la République fédérale, mais ses éléments se sont regroupés dans le *Deutsche National Partei*.

En *Autriche* réside le Belge Robert Jan Verbelen, qui a adopté le pseudonyme de Jean Marair. Il ne semble pas que sa propagande soit très efficace.

Plus dynamique est le *Sozial Organische Ordnung Bewegung Europa* (S.O.O.B.E.) qui, en 1959, organisa un congrès à Vienne. Il groupe des nostalgiques de l'Anschluss.

Au Danemark, l'ancien S.S. Wagner Christensen mène son action sous le couvert d'un *Cours de biologie sociale* qui est appuyé par le journal *Fredrelandet*. Il est secondé par Sven Salicath.

En Finlande, le Svomrn Sociallinen Liike a pour dirigeant Silanpää.

En Suisse, depuis 1956, Gaston-Armand-Guy Amandruz dirige le *Nouvel Ordre Européen*, qui a eu des liaisons avec l'O.A.S. de la guerre d'Algérie.

L'Union des citoyens suisses pour la plus grande Allemagne, à Bâle, dispose d'un journal de propagande, *Die Neue Politik*.

LE PROBLÈME IRLANDAIS

C'est en Irlande que la situation est la plus critique. Des sociétés industrielles, originaires d'Amérique du Sud, y ont acheté de vastes terrains, où elles ont implanté des industries qui ont prospéré, et ont résorbé une partie du chômage endémique dans l'Eire, et renfloué les finances de l'Etat.

Or, certains de ces holdings sont, en fait, des organismes nationaux-socialistes qui disposent d'énormes capitaux provenant des spoliations commises, durant la guerre, en Europe. Sous le couvert d'assurer des cadres qualifiés, les nazis d'Amérique du Sud ont groupé en Irlande une grande partie de la génération post-hitlérienne. Dans les landes désertiques de l'Erin ces néophytes S.S. suivent un entraînement Intensif, aussi bien militaire que psychologique. Ils constitueraient, quand le moment semblerait propice à leurs chefs, le « fer de lance » d'une action de revanche en Europe occidentale. Ils allumeraient l'incendie que les autres groupes de même esprit propageraient dans les Etats démocratiques.

Le gouvernement irlandais laisse faire, dans l'incapacité où il est de réprimer sans compromettre son équilibre économique précaire. Situation paradoxale dans la plus chrétienne des nations, celle où le catholicisme est religion d'Etat.

LE CATHARISME SE FOURVOIE

L'action de l'*Internationale Noire* a pris, dans le sud-ouest de la France, un caractère surprenant. Le catharisme y survit, malgré les atroces persécutions catholiques du temps de Louis IX, dit Saint-Louis. Il anime plusieurs Eglises et sociétés initiatiques se réclamant de l'idéal des « Parfaits » albigeois, ces hommes purs, chastes, qui proscrivaient toute violence, jusqu'au meurtre des animaux. On voit mal par quel raisonnement des néo-cathares peuvent s'allier avec les descendants des promoteurs du génocide !

L'écrivain Saint-Loup est un ancien de la L.V.F. Ses livres sont des témoignages de sa vie à l'ombre du svastika. Sa sincérité ne peut être mise en doute quelles que soient les divergences d'opinion. Or, dans le *Charivari*, au cours d'une interview, il donne des détails précis, vécus, sur l'actuelle collusion hitléro-cathare, et sur l'existence d'un *Ordre secret des Aryens*, auquel il a consacré d'ailleurs un livre : *Les nouveaux cathares de Montségur*.

« Vers 1932, explique-t-il, l'une des premières personnes de l'époque moderne à se pencher sur les questions occitanes fut l'écrivain allemand Otto Rhan. National-socialiste avant la lettre, imbibé pourtant d'un certain christianisme, Otto Rhan cherchait le Graal dans les grottes de Sabarthez. Ses recherches se sont poursuivies longtemps. Et puis Rhan est rentré en Allemagne et, quelque temps plus tard, on l'a retrouvé Obersturmführer dans l'Allemagne S.S. Ce qui ne l'a

pas empêché de revenir en France, en 1937, pour y continuer ses travaux.

« Les fouilles de Rhan se fondaient sur une phrase de Wolfram d'Eschenbach qui définissait le secret du Graal comme des « tablettes de pierre gravée d'écritures païennes », c'est-à-dire d'écriture runique. La question se pose donc de savoir si les nationaux-socialistes sont parvenus à mettre la main sur le trésor du Graal, sur le vieux secret aryen dont les Cathares de Montségur auraient été les détenteurs, sans y rien comprendre — car est-il philosophie plus opposée aux traditions européennes que la leur ?

« Or, il s'est passé une chose étonnante. Les deux personnes qui en furent les témoins avaient décidé de célébrer à Montségur, le 16 mars 1944, le 700^e anniversaire de la défaite des Cathares. Ils s'étaient donc rendus sur place, en dépit de l'interdiction formelle qui leur avait été signifiée par les Allemands, et ils ont vu arriver un petit avion qui, ayant allumé un fumigène au-dessus d'eux, a brusquement dessiné dans le ciel une immense croix celtique juste à l'aplomb de Montségur. Depuis, on a appris que c'est Rosenberg lui-même qui devait être le passager de cet avion. Il en fût empêché par une attaque de la R.A.F. sur la région de Toulouse, qui interdit à l'appareil venant d'Allemagne de se poser.

« Rosenberg serait revenu peu après sur les lieux. Les fameuses tablettes runiques auraient été trouvées. Était-ce le Graal ? D'après ce que j'ai appris, ce n'est pas dans les grottes de Sabarthez qu'elles auraient été découvertes, mais près du col de La Peyre. »

Voici la conclusion de Saint-Loup :

« Nul ne saura sans doute le fin mot de l'histoire. Mais si les S.S. furent les derniers détenteurs du Graal aryen, alors le fait illustre la survivance du national-socialisme à son échelon le plus élevé. »

4

LE N.P.D.

Dans l'Allemagne de l'Ouest, l'Allemagne fédérale, le nazisme ne s'est pas éteint. Jusqu'en 1964, il a couvé sous la cendre. Mais à cette date, il s'est rallumé sous le couvert d'un nouveau parti politique, le *Deutsche National Partei*.

Cinq années plus tard — nous verrons dans quelles conditions — le N.P.D. a cessé d'affronter, au grand jour, les élections et de tenir des réunions publiques. Il est devenu une association discrète, que sa clandestinité ne rend que plus dangereuse — car elle lui accorde l'auréole de la persécution.

Souvenons-nous que c'est dans les mêmes conditions que Hitler, après l'échec du putsch de Munich, remporta, un triomphe écrasant.

NAISSANCE À HANOVRE

Le N.P.D. est né à Hanovre le 28 novembre 1964. Il a pris la suite du D.R.P. (*Deutschlands Reichspartei* : Parti allemand du Reich), dont le caractère nazi était trop évident.

La base de son recrutement a été fournie par les cent treize organisations néonazies alors recensées en Allemagne fédérale.

Ces organisations sont, en fait, des groupuscules dont certains n'atteignent pas cent membres et dont les plus importants dépassent difficilement un millier de personnes. Pourtant, ils éditent des journaux qui ont une large diffusion. Le plus important est le *Deutsche National und Soldaten Zeitung*, qui tire à environ cent vingt mille exemplaires. Sept cents congressistes, membres ou sympathisants de formation, nostalgiques du nazisme, rassemblés à Hanovre, ont répondu à une invitation, largement diffusée sur tout le territoire allemand de l'Ouest par un comité d'organisation qui se fixait pour but d'unifier ce secteur de l'opinion jusqu'alors divisé en de multiples groupes rivaux. 473 participants approuvent les statuts qui leur sont proposés.

IL N'Y A PAS DE MAUVAISE PUBLICITÉ

Quelques mois plus tard le N.P.D. compte vingt-cinq mille membres inscrits et des centaines de milliers de sympathisants, ainsi que des adversaires farouches d'ailleurs. Ce sont ceux-ci qui, involontairement, lui ont fait la meilleure publicité.

Le congrès inaugural de Hanovre a vivement inquiété les correspondants de presse qui y ont assisté. Ils ont été frappés par la virulence des discours, par la nostalgie, non déguisée, du

nazisme, par les cris *Heil ! Heil !* Évoquant les rassemblements de Nuremberg. Les journaux de toute l'Europe ont été alertés. Ainsi *Le Monde* titre « *Retour de flamme en Allemagne — Faut-il conclure que les bubons d'une nouvelle peste brune sont apparus en Allemagne ?* »

Le nouveau parti bénéficie largement de cette contrepublicité. Le N.P.D., écrit le *Charivari*, attire les mécontents, les jeunes de ceux qui ne se sont pas satisfaits du « miracle allemand ».

A la veille des élections générales de septembre 1965, le N.P.D. dispose d'un organe hebdomadaire, hérité de l'un des groupes qui l'ont rejoint, le *Reichsruf*, qui devient le *Deutsche Nachrichten*. Il décide de participer à la bataille électorale ; il présente 247 candidats dans 248 circonscriptions de la République fédérale. Aux yeux de l'observateur superficiel, les 2,1% obtenus le 19 septembre par l'ensemble de ses candidats paraissent dérisoires.

C'est oublier que le N.P.D. ne se faisait guère d'illusions sur le nombre de voix qu'il allait recueillir. Mais présent partout, il est désormais connu partout. Il a franchi le pas qui sépare le petit groupe velléitaire du parti politique authentique.

Les élections municipales de Bavière et du Holstein, en mars suivant, ne font donc que confirmer l'efficacité de cette stratégie.

Aussi, en 1965, un congrès fédéral attire-t-il à Munich des dizaines de milliers d'auditeurs. Un orateur, follement applaudi, prédit :

— Un nouveau chapitre de l'histoire allemande vient de s'ouvrir et vous y avez assisté.

Puis dix mille partisans, dans la salle, se mettent au garde-à-vous et entonnent le *Deutschland über alles*.

LA DOCTRINE

Quelle est la doctrine du N.P.D. ?

Premièrement, un antiparlementarisme virulent. Le parti veut faire renaître le mythe de « l'homme fort ». Sur le plan économique et social, trois schémas se dégagent :

1. L'ouvrier allemand ne doit pas céder son emploi à un travailleur étranger. Les étrangers ne doivent pas travailler en Allemagne si des Allemands sont en chômage.
2. Suppression de l'aide aux pays lointains, cessation des réparations attribuées aux juifs et des versements à Israël.
3. En politique étrangère : retour à la patrie de tous les territoires de sang et de langue allemands (Alsace comprise ?) et construction d'une Europe anti-communiste.

Voici aussi un thème du N.P.D. : le « rétablissement de la vérité historique ».

Pour savoir ce qu'il y a derrière cette formule, citons l'un des orateurs, le Dr Stöckicht :

« — Nous n'avons pas inventé les camps de concentration et ne voulons pas être châtiés pour cela. Il ne faut pas oublier leur valeur éducative : de communistes et de marxistes, ils ont fait de bons Allemands... Le Parti Nationaliste-Socialiste Allemand a été fondé pour arracher l'Allemagne au marasme. Si la guerre a été perdue, c'est la faute de l'ennemi intérieur et de la juiverie internationale. L'Allemagne nationale-socialiste n'a jamais commis de crimes. Les Waffen S.S. étaient de bons soldats... »

Le *Deutsche National Zeitung* proclame qu'il faut en finir « avec la légende inventée par les juifs ».

Citons également un manifeste du N.P.D. :

« Tant que les pères sont ouvertement et impunément traités de criminels, les enfants ne peuvent être de bons soldats. »

ADOLF NUMÉRO 2

Ce congrès confirme et renforce la structure du N.P.D. Elle est analogue à celle de l'ancien parti national-socialiste en ses débuts : à la fois hiérarchique et fédéraliste, avec des responsables choisis et non élus, doués de pouvoirs absolus.

Le comité directeur comprend dix-huit membres, dont six seulement n'appartenaient pas, avant la défaite, au parti hitlérien. Parmi les plus « marqués », et les plus influents, citons Maierdorn, ancien directeur éducatif des Hitlerjugend et Waldemar Schütz, Hauptsturmführer (chef de commando) de S.S.

La direction suprême revenait alors à Adolf von Thadden.

Grand et massif, le cheveu gris soigneusement plaqué, il a le visage rougeaud et les poches sous les yeux du viveur en fin de carrière. Officier d'artillerie durant la guerre, Il descend d'une famille de Junkers prussiens. Ses adversaires le nomment *Adolf Numéro 2*.

Il n'a pas le magnétisme luciférien de son homonyme de sinistre mémoire. C'est un bon orateur, sans plus ; ses manières sont affables, même avec les opposants ; c'est surtout un habile diplomate et un excellent organisateur, qui assure d'une main ferme la direction de la presse de son parti. Il a eu l'habileté de se contenter de la vice-présidence, confiant la présidence à un « brillant second », Fritz Thielen, personnage impulsif et falot.

LE CONGRÈS DE KARLSRUHE

Les 17 et 18 juin 1953, Berlin-Est s'était soulevé contre l'occupation russe. Pour l'anniversaire de cet événement tragique, le N.P.D. tint, en 1966, à Karlsruhe, son congrès annuel.

Ce fut un triomphe. La *Schwarzwaldhalle* (le hall de la Forêt Noire) fut trop petite pour abriter adhérents et partisans. Les discours furent ponctués d'applaudissements prolongés. A pleine voix, on entonna le *Deutschland über alles* et l'hymne hitlérien *Horst Wessel Lied*.

Voici l'essentiel de la motion de clôture :

« La politique présente s'est montrée incapable de mettre un terme à la partition de l'Allemagne voulue par les vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale. L'intégration progressive de l'Allemagne de l'Ouest dans une unité atlantique et la soumission de l'Allemagne de l'Est à la dictature soviétique menacent d'éterniser le partage de l'Allemagne et de l'Europe... Les puissances étrangères qui dominent les peuples européens maintiennent, en commun accord, la partition de l'Allemagne et de l'Europe dans leur propre intérêt politique... L'unité et la liberté ne sont possibles que dans une Europe indépendante, capable de protéger son indépendance par un armement suffisant... La prédominance des puissances mondiales doit être remplacée par la volonté libre des peuples européens. » En ce qui concerne la politique intérieure, le N.P.D. publie une enquête selon laquelle, dans la Bundeswehr 20 % des recrues sont satisfaites d'être nées allemandes 80 % auraient préféré naître en Suisse, en Suède ou aux Etats-Unis.

Enfin, le congrès de Karlsruhe confirma la direction du parti. Fritz Thielen est réélu président, Adolf von Thadden, vice-président, ainsi que Florian Violer et Wilhem Gutmann.

RÉSULTATS ÉLECTORAUX

Les élections donnèrent au N.P.D. des résultats inquiétants pour la paix du monde, rappelant ceux qui avaient annoncé la victoire totale du national-socialisme :

2,3 % des voix ont été obtenues en septembre 1965, lors des élections au Bundestag, 45/5, en mars 1966, aux élections municipales de Bavière et de Schleswig Holstein. Ces 4 % repré-

sentent cent deux élus, dont quatre maires. Les plus forts pourcentages sont atteints dans les petites villes et les villages. Dans plusieurs communes, ces votes ont dépassé 50 % des suffrages exprimés ; dans l'un d'eux ils ont atteint 92 %. Nuremberg a donné au N.P.D. 7,3 % et Bayreuth 8,3 % des voix.

Aux deux élections de Hesse et de Bavière, le pourcentage a encore augmenté : 7,7 % et 7,4 % pour l'ensemble de chacun de ces *Länder*.

D'autres chiffres précisent l'inquiétude des partis centristes en Allemagne, et font l'objet de commentaires alarmistes dans les chancelleries :

A Brême, le 1^{er} octobre 1967, 8,8 % des suffrages. En mai 1968, 9,8 % des voix en Bade-Württemberg, ce qui amène sept députés N.P.D. aux Parlements provinciaux.

Adolf von Thadden s'enhardit jusqu'à proposer une alliance à la C.D.U. (chrétiens démocrates) sur le slogan « l'Allemagne aux Allemands ». Circonspects, les dirigeants de la C.D.U. refusent.

Mais, lors des élections présidentielles de 1969, la N.P.D. remportera, sur le plan parlementaire, un indiscutable succès tactique, bien que le parti soit agité par une grave crise intérieure.

C.D.U. et C.S.U.^[1] se sont ligüés le 5 mars 1969, à Berlin, avec les néo-nazis du N.P.D. en faveur de G. Schröder, candidat malheureux à la présidence de la République.

Ce n'est pas pour déplaire au N.P.D. que C.D.U. et C.S.U. s'efforcent ensuite de faire l'impasse parlementaire sur la loi de non-prescription des crimes de guerre, adoptée pourtant en cabinet... La loi définitive, promulguée le 26 juin, ne fixe de limites à la prescription que pour le seul crime de génocide. Dans les autres cas, elle est prorogée de vingt à trente ans.

DEUX INTERVIEWS

Conscients — et satisfaits — des remous internationaux qu'ils causent, les dirigeants du N.P.D. accordent de nombreuses interviews à la presse non germanique. C'est ainsi qu'on a lu dans *Paris-Match* du 3 décembre 1966, cette déclaration de von Thadden :

« En ce qui concerne les frontières de l'Ouest, j'ai déjà affirmé que pour nous le problème avait été réglé par les accords de Locarno, par lesquels la République de Weimar confirma librement, six ans après le traité de Versailles, qu'elle renonçait à l'Alsace-Lorraine. C'est notre position, à nous du N.P.D., et nous n'en changerons pas^[2]. A l'Ouest par conséquent, nous ne demandons rien. A l'Est, en revanche, nous demandons tout ce qu'on nous a pris. Mais nous ne voulons pas l'obtenir grâce à un accord avec les Russes. Nous pensons que les troupes américaines doivent quitter l'Allemagne. Nous estimons, en effet, que la protection nucléaire américaine est inutile et que la protection nucléaire française suffit pour tenir les Russes en respect.

« Adolf N° 2 confie à l'hebdomadaire belge *Spécial* du 27 novembre 1968 :

« D'aucuns s'étonnent que le programme de votre parti ne fasse aucune allusion au problème juif. Quelle est son attitude envers les juifs allemands aujourd'hui ?

Actuellement, il y a environ 35 000 juifs en Allemagne occidentale. On peut donc difficilement parler de « problème » en ce qui les concerne. Quant à savoir pourquoi le programme du parti ne les mentionne pas, vous pouvez aussi bien demander pourquoi il ne fait nulle mention des tziganes, des folk-dancers ou de ceux qui pratiquent le canotage. »

1 CDU : chrétiens démocrates. CSU : chrétiens sociaux.

2 Ce qui est contraire à de précédentes déclarations.

UNE OPINION DU « MONDE »

On lit, dans *Le Monde* du 1^{er} mars 1967 :

Le niveau d'instruction est généralement plus élevé chez les partisans du N.P.D. que dans l'ensemble de la population : 11 % ont fait des études secondaires sanctionnées par un examen du niveau du baccalauréat (Abitur) alors que la proportion de bacheliers en Allemagne est de 4%. Cette caractéristique s'explique par l'aspect « petit-bourgeois » du mouvement. Les catégories socio-professionnelles représentées dans l'électorat N.P.D. accusent, en effet, une prépondérance d'employés (20 %), de petits fonctionnaires (15 %), auxquels il faut ajouter ce que la classification allemande (assez imprécise) intitule : « classe moyenne » (26 %) : artisans, petits exploitants ».

PAS DE « LONGS COUTEAUX »

Adolf Hitler maintint, par le meurtre, l'unité de son parti, en faisant massacrer Roëhm et ses partisans, lors de la nuit des « longs couteaux », qui marqua un tournant décisif dans l'évolution du nazisme (30 juin 1934).

A mesure que croissait le nombre des adhérents, l'hostilité se précisa entre Adolf von Thadden et Fritz Thielen. Antagonisme personnel, d'abord, divergences tactiques, ensuite. Il n'y eut pas de nuits sanglantes — les temps en étaient révolus — mais querelles et haines réciproques. La dissension couvait depuis des mois dans la direction du N.P.D. et gagnait les militants de base. On était pour ou contre Fritz et Adolf.

Von Thadden passe à l'attaque. Il se fait élire, le 5 février 1967, président de la section de Basse-Saxe. Jusque-là, fief de Fritz Thielen, en éliminant l'ancien président Lothar Kühne.

Fritz Thielen tente de dresser la section de Basse-Saxe contre son rival. Les tribunaux, devant lesquels il porte l'affaire, lui donnent raison. La Huitième chambre civile de Brême annule l'élection de von Thadden. Mais cette intrusion d'une justice démocratique dans les arcanes du parti ne profite pas à Thielen qui se voit exclu par le présidium réuni le 11 mars 1967, à Francfort.

Adolf von Thadden est accueilli le lendemain à Mayence par des ovations.

Le fléchissement électoral enregistré un mois plus tard est rapidement effacé par une nouvelle remontée au mois de juin en Basse-Saxe, à Brême en octobre et dans le Bade-Wurtemberg où, en avril 1968, le N.P.D. obtient 9,8 % des suffrages, faisant entrer douze députés.

Autrement dit, le N.P.D. a été assez puissant pour surmonter victorieusement cette crise de croissance. Les autres partis politiques se rendent compte, bon gré mal gré, de la gravité de la situation... Même ceux de la droite et du centre, qui avaient « flirté » avec le N.P.D., réagissent, s'indignent.

La situation est d'autant plus critique que l'U.R.S.S., consciente du danger de contamination en Allemagne de l'Est, se fâche. Elle envoie des notes qui ne laissent aucune ambiguïté ; en voici un extrait :

« Le parti national démocrate est un produit d'ordre socio-politique prévalant actuellement en République fédérale allemande. Ses dirigeants ne font pas mystère du fait que les exigences du parti national démocrate ont quelque chose de commun avec certains objectifs du parti dirigeant, l'union chrétienne-démocrate, et que ces exigences ont été empruntées à de : déclarations de dirigeants de ce parti, particulièrement de son aile droite... Des revanchards outrecuidants et des néo-nazis... »

CLANDESTINITÉ

S'il ne réagit pas, le gouvernement de Bonn risque des complications internationales. Il en est discrètement prévenu par les ambassades de l'Est et de l'Ouest ! Il est donc contraint de contre-attaquer.

Des incidents provoqués par des étudiants éclatent lors des réunions N.P.D. La police se garde d'intervenir. Von Thadden est pris à partie au cours de bagarres de plus en plus fréquentes. Son parti est alors convaincu de troubler l'ordre public par de multiples provocations.

D'autre part, à diverses élections partielles, il perd des voix. Von Thadden prend alors une initiative hardie : il se retire officiellement — ainsi que le N.P.D. — de la vie politique, et se pose en martyr.

Dans un communiqué diffusé par la presse il déclare « qu'il renonce aux réunions publiques, jusqu'au moment où les lois démocratiques ne resteront plus lettres mortes ».

Les quelques Allemands qui ont le sens de l'humour noir enregistrent la référence, par von Thadden, aux « lois démocratiques ».

Quoi qu'il en soit, le N.P.D. s'est donc retiré provisoirement de l'arène politique. Il est devenu association discrète, sinon secrète.

N'en est-il pas moins dangereux ?

C'est ce que l'avenir, un proche avenir, nous apprendra. N'attend-il pas une probable crise économique pour se manifester et avec quelle vigueur ! N'oublions pas que c'est le chômage, la misère, qui « ont fait » Hitler.

D'ailleurs, le N.P.D. garde des sympathies agissantes dans le néo-nazisme mondial. Il est représenté en Afrique du Sud, en Amérique latine, dans les groupuscules scandinaves... Autant de centres où une déflagration nazie, de locale, pourrait devenir mondiale.



Si le N.P.D. est la plus connue et la plus remuante des associations allemandes gardant la nostalgie du nazisme, elle n'est pas seule dépositaire de l'idéologie national-socialiste. Dans un article de *Humanisme* (revue du Grand-Orient de France) portant le N° 45, nous relevons des révélations suggestives puisées aux meilleures sources :

« Le chancelier Adenauer, malgré quelques nobles paroles, s'efforça d'atténuer l'ampleur des crimes nazis. ... Très vite, le climat fut celui du pardon, de l'oubli, et de la réconciliation. En 1946, une prière fut lue dans toutes les églises d'Allemagne occidentale : « Prière pour les victimes juives et leurs persécuteurs. » Cette prière demandait à Dieu de pardonner les offenses, les péchés, les erreurs et les crimes commis par des brebis égarées, qui ne demandaient qu'à se repentir et aussi, par la même occasion, d'être bienveillant à l'égard des juifs morts dans les camps !

« On lit dans la *Tribune des Nations* du 7 septembre 1962 : « L'archevêque de Munich va faire construire un couvent sur l'emplacement de l'ancien camp de concentration de Dachau. »

« Ce sera, paraît-il, en signe d'expiation. Mais on peut, à juste titre, se demander si ce n'est pas pour faire disparaître toute trace de ce haut lieu du nazisme. « Donc, le gouvernement de la nouvelle Allemagne s'est efforcé de faire croire qu'il ne restait plus rien du nazisme en Allemagne.

« Certes, le gouvernement de Bonn s'est désolidarisé des crimes commis et il « paie » pour en atténuer le souvenir. Mais il a peu fait pour prévenir la jeunesse allemande contre les folies du passé.

« En mai 1963, l'Institut *Allensbach* a effectué un sondage d'opinion en Allemagne. A la question : quelle serait votre attitude si un nouveau parti nazi prenait le pouvoir ? 18 % des personnes interrogées ont répondu que cela ne ferait aucune différence pour eux ; 12 % n'ont pas eu d'opinion ; 2 % approuveraient et soutiendraient ; 5 % approuveraient mais ne feraient rien ; 29 % seraient contre mais ne feraient rien ; 34 % des interviews ont affirmé qu'ils feraient tout pour s'y opposer.

« D'ailleurs plusieurs nazis occupent, ou ont occupé, des postes importants en Allemagne fédérale. Ainsi le Dr Werner von Barga, membre du parti national-socialiste depuis le 1^{er} mai 1933 (carte N° 2 579 492) fut nommé, en 1960, ambassadeur à Bagdad. De même, le Dr Walter Bucker, ambassadeur au Caire, est-il ancien colonel S.S., et le Dr Manfred Klaiber ambassadeur à Rome, membre du parti depuis 1934. Le corps diplomatique allemand compte cinquante-huit criminels de guerre !

« La police du Bade-Wurtemberg comprend parmi ses gradés cent cinquante-deux anciens membres de la Gestapo.

« Le 27 février 1962, le journal danois *Information* dénonça le chef du service intérieur du Commissariat de police de Berlin-Charlottenbourg, un ancien responsable nazi, Wilhelm Graurock, Hauptsturmführer S.S., qui, en 1943, à Copenhague, prit une part active aux mesures de représailles contre la population.

« En avril 1966, l'un des accusés au procès de Francfort s'évada et put rejoindre la Suisse en avion. Déjà, le procès avait débuté par un incident curieux : le président Hans Forester, qui devait diriger ce procès, fut récusé *in extremis*. Quelle en fut la cause ? C'est que Forester, anti-nazi, avait perdu des parents dans les camps et l'on craignait qu'il ne fût pas assez « impartial ». En fait, la direction de la société *I.G. Farben* — qui vendait le gaz Zyklon B — fit pression pour que que écarté du tribunal quiconque pouvait pousser trop loin les investigations.

« Mme Barbara Just-Dolmann, procureur à Manheim, déclara en 1962 :

« Quand un procureur veut enquêter sur les crimes nazis, il se heurte à un véritable mur. Un procureur ne peut, par exemple, faire figurer les criminels nazis sur les listes d'individus recherchés, la police étant à ce point gangrenée par les nazis qu'il n'y a aucune garantie que les suspects ne seront pas prévenus afin qu'ils puissent éviter l'arrestation. »



Les anciens de la Waffen S.S. ont leur tribune : *Le Volontaire*, organe mensuel qui annonça le 19 avril 1959, la création d'une « *Union fédérale des Anciens de la Waffen S.S.* ». Cette fédération groupe quarante-huit unités de S.S. Le « *Calendrier du soldat allemand pour l'année 1959* » en donne les noms. Relevons seulement : S.S. Panzer Division Das Reich, S.S. Panzer Grenadiere Horst Wessel, S.S. Freiwillige Panzer Grenadiere Wallone.

Der Spiegel du 5 novembre 1952 rapporte les paroles prononcées par l'ex-général S.S. Ramcke au cours du congrès des anciens combattants de la Waffen S.S. à Verden. Il déclara :

« Les vrais criminels de guerre ce sont les Alliés occidentaux. La liste noire où se trouvent les S.S. sera bientôt une liste d'honneur. »

Dans un communiqué adressé à la presse le 19 mai 1961, le bureau de New York du Congrès juif mondial précisa : « Des cent quarante-neuf membres du cabinet de Hitler, cinquante-deux seulement ont été traduits en justice, dix-huit ont été condamnés à mort neuf se sont suicidés.



... Mars 1955. Au cours d'un rassemblement de Waffen S.S. à Hambourg, l'ex-général de l'armée de l'Air Röder demanda l'interdiction des partis ouvriers, des syndicats et de toutes les organisations démocratiques.

... Juin 1960. A Windsheim, treize mille anciens combattants sont venus écouter l'ex-général S.S. Sep Dietrich, ancien commandant de la Leibstandarte Adolf Hitler.

« Notre but, dit le général des S.S., c'est de redonner aux notions de liberté, d'honneur et de patrie les mêmes valeurs qu'elles avaient auparavant. »

Les assistants entonnèrent :

« Nous sommes la garde noire qui aime Adolf Hitler et si tous deviennent parjures, nous resterons fidèles. »

L'Economist de Londres a dénombré quarante-six publications périodiques néo-nazies éditées en Allemagne ; elles tirent de 13 000 à 160 000 exemplaires.

EN RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Les anciens nazis eurent pour principaux repaires l'Orient — surtout l'Égypte — et l'Amérique du Sud. Les « Égyptiens », après une période d'éclat, virent leur influence réduite puis éclipsée par l'ingérence des Russes en Méditerranée orientale. Après avoir été des conseillers admirés et écoutés, ces anciens nazis sont considérés comme hors de jeu, comme des parasites. La plupart meurent de vieillesse après une retraite sans gloire et parfois épineuse. Ils n'ont pas d'influence sur la Jeunesse musulmane qui a son dynamisme propre, et qui se méfie, d'instinct, de ce qui vient d'Occident. Dès la fin du XIX^e siècle, mais surtout après 1919, un grand nombre d'Allemands émigrèrent en Amérique du Sud. La plupart y réussirent comme commerçants, industriels, banquiers, mais surtout comme exploitants de vastes domaines agricoles. Une étroite solidarité les unissait, et ils restaient, de cœur, profondément attachés à la germanité. Ils se firent néanmoins naturaliser dans les Etats où ils étaient établis, ce qui ne rompait en rien les liens qui les unissaient à la terre des ancêtres. Car les Allemands, à l'encontre des Français, attachent moins d'importance au sol qu'au rang. Selon eux est allemand elle reste, qui est de parents allemands, quel que soit le lieu où les circonstances le font vivre. Ils se considèrent comme Germano-Brésiliens, Germano-Chiliens, Germano-Argentins, etc. Au sens où les Français entendent le principe des nationalités, ces Allemands formaient des Etats dans les Etats, ce qui ne gênait d'ailleurs personne dans ce continent sans tradition millénaire.

Lors de l'avènement de Hitler, les Allemands de l'extérieur, à la quasi unanimité, se rallièrent avec enthousiasme au III^e Reich. Pendant les hostilités, ils le servirent de leur mieux. Les jeunes gens s'enrôlèrent dans la Wehrmacht ou les S.S. D'autres agirent sur place, en dirigeant une propagande nazie sans nuances, tout en soutenant, par l'exportation, la puissance économique du Vaterland, sans oublier, bien entendu, de pratiquer toutes les formes de l'espionnage.

Leur racisme anti-juif leur valut des sympathies parmi la population blanche d'Amérique latine, foncièrement raciste, qui déteste les Indiens, les Métis, et les nouveaux émigrants pauvres. Ils fortifièrent aussi les sentiments anti-yankees des Américains latins.

La défaite de 1945 apparut à ces « Allemands extérieurs » (Auslandsdeutschen) non seulement comme un cataclysme, mais comme une suprême injustice. Plus encore que de l'infortune des armes, ils s'indignèrent des accusations portées contre le régime hitlérien. Ils nièrent les atrocités de leurs parents d'Europe, ou bien ils les justifiaient en leur opposant les bombardements aériens et le stalinisme.

ESPÉRANCE MESSIANIQUE

Ne voyant dans la débâcle du III^e Reich qu'un épisode d'une lutte manichéenne entre Aryens et Non-Aryens, ils mirent leur espoir — espoir messianique — en la renaissance prochaine, glorieuse, implacable, du national-socialisme.

Ils accueillirent à bras ouverts les protégés d'ODESSA^[1], et mirent tout en œuvre, d'abord pour les soustraire à la justice des Alliés, ensuite pour leur permettre de s'établir dignement sur la terre d'exil. Ils ne rencontrèrent aucun obstacle de la part des divers gouvernements, surtout en Argentine.

Le gauleiter von Bohle, responsable à Berlin de tous les Allemands de l'étranger avait, en République argentine, transmis ses pouvoirs dictatoriaux à un résident de Buenos Aires, Heinrich Korn. Bon organisateur, disposant de fonds illimités, Heinrich Korn créa des instituts culturels, des ligues maritimes et aériennes, une agence de presse, la *Tranzocean*, des quotidiens et des périodiques.

Simon Wiesenthal nous renseigne sur l'action clandestine, en Argentine, des *Auslandsdeutschen*^[2] :

« L'attaché militaire à l'ambassade d'Argentine de Rome apprit l'allemand afin de lire *Mein Kampf* dans le texte. Le nom de cet attaché était Juan D. Peron. » Le 17 octobre 1943, le colonel Peron, à la tête de ses *Descaminados*, marcha vers Buenos Aires et fut élu président en 1946.

« Il avait des commandos volants, organisés comme des Kommandos S.S. Son secrétaire privé était le fils d'un nazi allemand. Après la guerre, les nazis envoyèrent des experts et de l'argent dans le pays. Peron lui-même, d'après une enquête faite après sa chute, reçut environ cent millions de dollars. Buenos Aires devint le terminus d'ODESSA. Des Allemands absorbèrent hôtels et pensions, fournirent des papiers d'identité aux nouveaux immigrants, établirent d'excellentes relations avec les hauts fonctionnaires. »

UN TÉMOIGNAGE RÉCENT

La germanisation de l'Argentine se développe en progression géométrique. Récemment *Le Figaro*^[3] charge un de ses grands reporters d'une enquête en Amérique latine. Voici ce qu'il découvre, dès son arrivée à Buenos Aires :

« Dans Corrientes, avenue rectiligne coupant Buenos Aires jusqu'au Rio de la Plata, chaque kiosque à journaux offre au passant une littérature à couverture rouge... Non pas le petit livre de Mao, mais le bréviaire mensuel du « F.N.S.A. » — le « Front National-Socialiste Argentin ». La croix gammée l'estampille.

« D'autres opuscules historico-doctrinaires sont à l'affiche ainsi que la photographie géante de l'Obersturmbannführer Otto Adolf Eichmann lieutenant-colonel de la S.S., « Martyr du National-Socialisme ».

« Entassés pêle-mêle, des numéros de « Rebellion », « Patria Barbara », « Vivencia actual de las S.S. ». Pour 200 pesos, j'achète le fanion commémoratif du Front National-Socialiste Argentin. Pour 150 pesos, des reproductions photographiques des chefs nationaux-socialistes tombés pour la défense de la Race, de la Nation et du Peuple. J'aurais pu me fournir en « posters » nazis dans une librairie de Tacahuano ou de Rivadavia, la rue la plus longue du monde.

1 Lire dans la même collection : *La longue chasse* par M. Pearlman, A 249**.

2 *Les assassins sont parmi nous*. op. cit.

3 Cf. *Figaro* du 31 août et 1^{er} septembre 1970.

« L'épidémie néo-nazie incube en République argentine et tire son engrais subversif de l'antisémitisme, du racisme, de la haine de la démocratie et de la nostalgie du nazisme. 118 organismes nationalistes ont été recensés. Certains, de réelle importance : *Tacuara*, *Guardia Restauradora*, *Vanguardia Argentina Nacionalista*, *Movimiento Nacional Socialista*. Ils ont été patiemment regroupés, depuis 1967, sous un organisme unique : « *Junta Coordinadora de Organizaciones Nacionalistas* ».

Le plus activiste de ces groupements est *Tacuara* (la Lance), qui a pour chefs José Bexter et Alberto Ezeurra Uriburu, ce dentier étant d'origine basque. Un des propagandistes de *Tacuara* est le R.P. Juilo Mainvielle, de la compagnie de Jésus, qui souhaite envoyer au bûcher les juifs, les métis, les nègres, les Yankees.

LE CUIRASSÉ GRAF VON SPEE

Après une lutte héroïque, le cuirassé allemand *Graf von Spee* est mortellement atteint par les H.M.S. *Exeter*, *Ajax* et *Achilles* à l'embouchure du Rio de la Plata, le 19 décembre 1940. Ses avaries sont si graves qu'il se réfugie à Montevideo pour réparer. Au nom de la législation internationale, le gouvernement uruguayen ne lui accorde refuge que pour soixante-douze heures.

Ecoulé ce délai, le bâtiment blessé reprit le large, se saborda hors des eaux territoriales et, après avoir veillé à l'évacuation de l'équipage, le commandant Langsdorf se suicida.^[1]

Trente-trois marins allemands, tués au combat, furent inhumés à Montevideo, avec les honneurs militaires, en présence des survivants internés en Uruguay, et des autorités uruguayennes. Les rescapés s'établirent en République argentine — où nous allons les retrouver — à Buenos Aires.

Après l'enterrement se passa un incident tellement extraordinaire que nous en laissons la responsabilité à Erich Erdstein.

« Les familles de marins allemands ayant demandé le rapatriement des corps qui avaient été enterrés à Montevideo, le gouvernement uruguayen accorda les autorisations nécessaires à exhumations.

« Comme tout ce qui concernait les Allemands entraînait dans mes fonctions, je pus assister à l'exhumation des bières, au cimetière de Montevideo.

« Les cercueils étaient de simples caisses de bois. Au moment où on les hissait hors des tombes, l'un des fossoyeurs remarqua qu'ils étaient d'un poids anormalement élevé.

« Mû par une sorte d'intuition, et prétextant qu'il fallait vérifier l'état des corps, je fis transporter l'une des caisses à l'institut médico-légal de Montevideo, où on l'ouvrit.

« Le cercueil contenait bien un cadavre d'officier.

« Mais il renfermait aussi plusieurs fusils, soigneusement emballés dans du papier sulfurisé.

« Des armes qui provenaient de l'armurerie du *Graf von Spee*.

On fit exhumer les autres cercueils. Eux aussi contenaient des armes. Sans doute avaient-elles ainsi été dissimulées en prévision d'une subversion... »

Bien rares sont les rescapés du *Graf von Spee* qui ont succombé à *Heimweh*, la nostalgie du pays natal. La plupart se sont fixés en Uruguay ou en Argentine. Ils s'y sont faits — grâce à leurs compatriotes — de solides situations, ont fondé des foyers avec de jeunes Allemandes, ont procréé des ribambelles de petits Aryens blonds aux yeux bleus. Presque tous atteignent ou dépassent la soixantaine, mais restent de rudes gaillards, invinciblement persuadés que, avant

1 Lire dans la même collection : *La fin du Graf Spee* par Sir Eugen Millington-Drake, A 236**.

de mourir, ils verront, en Europe même, la revanche. Le svastika, l'aigle bicéphale timbreront de nouveau les pavillons des navires de guerre embossés à Kiel.

Alain Pujol a eu la chance de rencontrer, à Buenos Aires, quelques-uns de ces loups de mer :

Je suis, écrit-il dans *Le Figaro*, au bar *Bodensee* à l'intersection des rues Monroe et Kramer. Les survivants du *Graf von Spee* s'y retrouvent souvent. Chaque premier samedi du mois, l'ex-lieutenant de vaisseau Frederick Rasenack, le plus ancien dans le grade le plus élevé, préside la réunion. Le « Horst Wessel » entonné à pleine voix par les marins en uniforme, fait trembler les chopes mousseuses.

« Au *Bodensee*, je rencontre des Ukrainiens, des Croates, des Lettons, des Wallons, des Hongrois, un Estonien, tous anciens combattants S.S. »

LA H.I.A.G.

Tous, combattants de mer, de terre ou des airs, fraternisent au sein de la H.I.A.G.^[1] qui, sous le couvert d'une association mutualiste, représente ici l'idéal national-socialiste dans toute sa pureté. Les membres de la H.I.A.G. sont les « durs des durs ». Ils militent pour la réhabilitation des anciens S.S., pour l'amnistie inconditionnelle en faveur des condamnés au titre de crimes de guerre, la suppression des poursuites en cours, la condamnation des commandos juifs qui ont arrêté Eichmann, et, disent-ils, assassiné le Dr Mengele. Ils se taisent sur le sort de Borman, ce qui laisserait à — penser que le « bras droit » de Hitler est bien mort, comme le bruit en a couru.

A la tête de la H.I.A.G. se trouve Kurt Meyer. Ancien général des *Hitlerjugend*, cette pépinière des S.S. Sa carrière est symptomatique : au lendemain de la guerre, une cour martiale canadienne le condamne à mort pour avoir commis des atrocités durant la bataille de Normandie. Sa peine capitale est commuée en détention perpétuelle. Il a été libéré en 1954. Retourné en Allemagne fédérale il y est reçu en héros national. La direction de la H.I.A.G. lui a été confiée. Il l'a si bien développée qu'elle a maintenant des filiales dans le monde entier, et qu'elle ne cache pas ses buts véritables. C'est une force de frappe d'autant plus redoutable qu'elle maintient l'esprit de revanche dans la jeune génération, groupée et éduquée clandestinement selon les méthodes des *Hitlerjugend*.

1 Abréviation usuelle pour « secours mutuel ».

6

AU PARAGUAY — AUX « MISIONES »

Le Parana est un des plus majestueux fleuves d'Amérique du Sud, et du monde entier. Il s'allonge sur 3 300 kilomètres avant de se jeter dans l'estuaire du Rio de la Plata. Sa largeur moyenne est de 4 kilomètres, mais en temps de crues, elle atteint 30 kilomètres.

La majeure partie de son cours traverse le Brésil. Vers l'aval, il forme la frontière entre cet Etat et le Paraguay, puis entre cette nation et l'Argentine, où se situe son cours inférieur.

Entre les deux premiers de ces pays, il comporte des bras coupés d'îles, de sorte que, malgré ses dimensions énormes, il est traversable et même parfois guéable. Soumis au régime tropical, avec un maximum en mars, son débit oscille entre 6 000 et 16 000 mètres cubes. Ce fleuve a joué, et joue encore, un rôle essentiel — plus que le fleuve Paraguay — sur le développement et la structuration du Paraguay, territoire continental. Nation peuplée de 80 % de métis, le Paraguay a une superficie légèrement inférieure à celle de la France, mais une population qui n'atteint pas deux millions et demi d'habitants, dont un cinquième résidant à Asuncion, la capitale.

La majeure partie du sol est occupée par d'immenses marais ou des forêts encore peu exploitées. C'est un des pays qui a le moins évolué, depuis l'Amérique précolombienne.

Après l'exploration et la conquête par des conquistadores espagnols au XVI^e siècle, les Jésuites s'y installent, gagnent l'amitié des Indiens Guaranis et y organisent une fédération de *reductions*, où l'esclavage est aboli et où les indigènes jouissent d'un bien-être qu'ignorent encore les autres peuples autochtones du reste de l'Amérique latine. Cette organisation paternaliste excite la convoitise chassée des Espagnols et des Portugais. Les Jésuites sont du Paraguay, et leur œuvre détruite. D'où des siècles de misère et de confusion.

En 1811, le Paraguay conquiert son indépendance, il soumis de 1815 à 1840 à une dictature. De 1861 à 1870, il est en guerre avec ses voisins : Brésil, Argentine et Uruguay. Il en sort ruiné, dépeuplé ; la population est réduite à 28 000 hommes et 200 000 femmes !

Appelés par le gouvernement, les immigrants affluèrent dès la seconde partie du XIX^e siècle. On vit arriver des Grecs, des Polonais, des Italiens, des Japonais, mais surtout des Allemands. Ceux-ci furent bientôt les plus nombreux, et les mieux organisés. Ils tinrent les positions clefs de l'économie paraguayenne, et, bien souvent, le pouvoir politique. Ainsi le président actuel, le général Alfredo Stroessner, est le petit-fils d'un officier de cavalerie de Bavière. Pour ne citer qu'un exemple de la germanisation, rappelons que la Garde de l'Armée défile au pas de l'oie et porte le casque à pointe.



La province argentine de Misiones est séparée du Paraguay par le rio Parana, qui y coule entre des forêts vierges.

Cette province, grande comme notre Bretagne, mais plus allongée, pénètre tel un coin entre le Paraguay, d'un côté et le Brésil de l'autre, elle est circonscrite entre les rios Parana et Uruguay. La garde des frontières est illusoire dans cette zone aux sept cents variétés d'arbres aux troncs colossaux, festonnés de lianes et d'orchidées géantes, avec ses jaguars, ses toucans, ses perroquets, ses oiseaux-mouches. Par place, dans des essarts, on trouve des plantations de maté, de thé, et d'autres cultures tropicales. Les paysages sont d'une sévère majesté. Les exploitations, les *fazendas*, sont isolées par des kilomètres carrés de sylves impénétrables, traversées par de rares pistes, où l'on ne pourrait s'aventurer sans guide.

La plupart de ces domaines isolés sont la propriété d'Allemands, qui, en quelque sorte, prirent la relève des Jésuites mais usèrent de méthodes différentes. Bien que la plupart d'entre eux soient naturalisés paraguayens ils ne se considèrent pas moins comme allemands, d'autant plus qu'ils se marient entre eux, surtout depuis 1945.

La notion de nationalité perd de sa rigueur juridique dans ces immenses régions. Comme les fonctionnaires sont ingénument vénaux, rien n'est plus facile que d'être en possession de multiples passeports, tous « réguliers » : argentin, brésilien, uruguayen, avec un ou plusieurs états civils.

ADOLF SCHWELM

L'organisateur de la colonisation germanique fut l'Allemand Adolf Schwelm qui arriva en Amérique du Sud aussitôt après la défaite de 1918 et qui mourut en 1948. Dès la publication de *Mein Kampf*, il devint un hitlérien inconditionnel, faisant sienne cette déclaration solennelle émanant du prédécesseur de von Bohle :

« Nous autres, Nationaux-Socialistes, ne considérons pas les Allemands résidant à l'étranger comme Allemands par hasard ; mais comme Allemands selon la loi divine ; de même que nos camarades du Reich sont appelés à collaborer à l'entreprise conduite par Adolf Hitler, de même nos camarades de l'extérieur doivent y participer... »

Schwelm fut un des agents les plus actifs du réseau ODESSA. Ses successeurs — tous nazis — furent aussi actifs et efficaces. Selon Alain Pujol^[1], vingt ans après la mort de Schwelm (en 1968), on évalue à 16 000 les évadés des camps alliés, les prévenus de crimes de guerre, les anciens S.S. qui se sont fixés dans cette zone quasi impénétrable, où trois frontières mal gardées, mal délimitées, permettent de jouer, impunément, à cache-cache avec les autorités régulières, et plus encore avec les commandos juifs, qui ont fait le serment de venger les millions de leurs frères massacrés dans les camps de la mort.

Erich Erdstein — qui fit la chasse aux nazis dans cette zone — nous donne un détail curieux sur les activités des anciens hitlériens, et de la génération actuelle : la mise en circulation de faux dollars des Etats-Unis, parfaitement imités, grâce aux *planches* retirées du lac de Tœplitz :

« Les faux dollars étaient d'une grande perfection. La gravure était absolument impeccable. Le seul moyen de les détecter était de les plier et de les frotter sur une surface blanche, où l'encre ne laissait aucune trace verte, alors que les dollars authentiques en laissent une. Ce test est aujourd'hui connu. Il avait dû être conçu à l'époque où Hitler tentait de perturber l'économie des Alliés en introduisant des masses de fausse monnaie. »

1 *Figaro* du 31 août 1970.

LA CONTREBANDE

Mais la principale source de richesses des rescapés du Me Reich est la contrebande. Les *bagalleros* (contrebandiers) sont tout-puissants. Supérieurement armés, bien équipés, bien organisés, ces *outlaws* réalisent des bénéfices énormes. Un de leurs chefs serait le Dr Mengele, ce médecin des camps de concentration qui assassina des dizaines de milliers de prisonniers et dont la tête est mise à prix pour 75 000 dollars. Les bagalleros, encadrés par d'anciens S.S., disposent d'avions quadrimoteurs. Ils ont installé des aérodromes disséminés dans la forêt tropicale de Guyane, du Venezuela, de la Bolivie et surtout du Paraguay.

Selon des évaluations officieuses, rien qu'au Brésil le chiffre d'affaires de la contrebande atteint quatre milliards de dollars par an. Certains fonctionnaires des douanes se font les complices des bagalleros. Une équipe de ces derniers se livre au trafic des minerais stratégiques. Un vieux bombardier « banalisé » a été saisi, chargé de huit tonnes de tantalite. Une équipe dispose de sept bimoteurs et quadrimoteurs et se livre à la contrebande de la tantalite, de la cassérite et de la colombite, tous minerais radioactifs.

Les Germano-Paraguayens constituent des stocks de ces minéraux indispensables aux recherches atomiques. Ils ont construit, en zone inaccessible, des laboratoires d'essais dirigés par des chimistes évadés de l'Allemagne de l'Est.



Pendant sa quête de Mengele, « ce médecin maudit », Erich Erdstein découvrit, au cœur de la sylve germano-paraguayenne, le repaire d'un ancien nazi, Seyboth. Vaste domaine défendu comme une forteresse. Des barbelés interdisent la berge de chaque côté et des pieux sont enfoncés dans la vase de sorte qu'il n'est pas possible d'aborder sans emprunter le débarcadère où veille un homme armé. De même, du côté paraguayen. Erdstein loue un avion, dont le pilote, Wanderer, quoique Allemand, est anti-nazi. Après diverses tentatives, il peut apercevoir le domaine suspect...

« C'était bien un toit, badigeonné de larges vagues de brun et de vert... Les gens étaient camouflés contre le repérage aérien... Comme nous passions très bas au-dessus de la clairière exiguë qui abritait le bâtiment, nous vîmes que c'était un véritable blockhaus, doté de D.C.A. ... Wanderer et moi ressentîmes distinctement une série de chocs et le fuselage résonna sous l'impact de balles de mitrailleuses. »

... Quelques jours plus tard, ayant réuni une troupe d'hommes résolus, bien armés, Erdstein donne l'assaut du fortin de Seyboth :

« ... Nous foncions vers la grille d'entrée de la villa lorsqu'un garde commença à nous tirer dessus.

« Ma voiture, qui venait en tête, fut touchée deux fois. On nous envoyait des chevrotines et il y eut pas mal de dégâts faits à la carrosserie et aux vitres, mais, heureusement, personne ne fut touché, et ni le moteur ni les pneus ne furent mis hors d'usage.

« Renonçant à l'idée d'ouvrir la grille, je la percutai à grande vitesse et défonçai les battants. Mes deux compagnons ouvraient le feu à coups de revolver sur le garde. Il s'enfuit à travers les cultures, en direction de la villa, d'où partit bientôt une intense fusillade. »

Un combat acharné dura plusieurs heures, et il fallut, avant de tenter un assaut décisif, demander des renforts. Quand ceux-ci furent à pied d'œuvre, la forteresse se rendit, mais Seyboth et Mengele s'étaient enfuis... Ils ne restaient plus que des comparses, atteints d'un mutisme inguérissable.

Des fortins comme celui de Seyboth, il en existe des dizaines dans l'enclave nazie. Repaires de contrebandiers, centres de conspirations, préparations de coups d'Etat ? Il est aisé d'imaginer le rôle qu'ils joueraient si l'Amérique latine s'embrasait sous une flambée dictatoriale, sous un péronisme nouveau style.

AU CHILI — EN PATAGONIE

Sous des appellations diverses — et sous des couvertures anodines — la *Tacuara* a essaimé dans la plupart des Etats d'Amérique du Sud.

Groupes initiatiques, politiques, mafias jouent un grand rôle dans les révolutions endémiques qui agitent ces nations où le pouvoir est particulièrement rémunérateur. Faut-il redire que l'armement moderne est coûteux, plus encore que les consciences ?

C'est au Chili que, avant la guerre, on comptait le plus d'Allemands émigrés : soixante pour cent des habitants aisés de certaines villes. Les colonies germano-chiliennes sont bien structurées, et nostalgiques du national-socialisme.

Elles animent et commanditent des associations racistes et germanophiles, dont l'*Association chilienne anti-communiste* et le *Mouvement pro-chilien*. Elles ont de solides appuis dans la police et l'armée ; au cours des fréquents pronunciamientos elles soutiennent les hommes politiques qui leur sont favorables. Sous couvert d'anti-communisme, elles s'insinuent non seulement dans les rouages de l'Etat, mais dans les principaux secteurs économiques.

Sous prétexte de gérer des exploitations agricoles, elles tiennent à merci les points stratégiques de la Cordillère, constituant des « hérissons » défensifs qui pourraient, instantanément, devenir des bases de départ pour des expéditions militaires dont elles fourniraient les cadres et le matériel.

La colonie *Dignidad* en est un exemple. Elle est située au pied des Andes, dans une région difficilement accessible, près de Parral, au centre du Chili, entre Talca et Chillan.

Deux cent cinquante colons y ont pour chef Paul Schaeffer, ancien « as » de la Luftwaffe, qui y a été délégué, avec pleins pouvoirs, par la « *Mission Sociale Privée* » dont l'état-major siège à Sieburg, en Allemagne fédérale. La plupart des colons sont mariés et ont des enfants. Tout ce petit monde est assujéti à une discipline qui tient plus du bagne que de la caserne. Les gros travaux sont exécutés par des « *Untermenschen* », des « sous-hommes » — de « race inférieure » — qui sont traités comme des esclaves, roués de coups à la moindre occasion.

Deux de ces malheureux purent s'évader. Ils portèrent plainte : tortures, sodomie imposée, sadisme collectif. La presse d'opposition s'empara de l'affaire et donna de telles précisions que le scandale, non seulement ne put être étouffé, mais se répercuta jusqu'au Parlement chilien. Nul, même à l'extrême droite, n'y prit la défense des tortionnaires. A l'unanimité, les députés votèrent la constitution d'une commission d'enquête.

Un juge d'instruction, connu pour son intégrité, le serior Herman Olata, fut commis. Après avoir entendu les plaignants et reçu des rapports médicaux, il délivra trente mandats d'arrêt, tous exactement motivés.

Il s'agissait de faire exécuter ces mandats ! De Parral partit une colonne de policiers. A Dignidad, ils furent reçus à coups de fusil et durent battre en retraite, trop peu nombreux et insuffisamment armés pour entreprendre l'investissement de cette véritable place forte. Tandis qu'on expédiait en renfort des unités militaires, Schaeffer et les principaux coupables prirent la fuite vers l'Argentine, distante de vingt lieues. Ils y furent reçus triomphalement par la colonie germano-argentine.

« Le Rio Negro, écrit Alain Pujol, est accueillant aux anciens S.S. fuyant le Chili... Le Chili est hospitalier aux anciens S.S. fuyant le Rio Negro... Le Paraguay aux nazis d'Eldorado qui traversent la Parana... l'Ouest brésilien aux transfuges de l'Uruguay ! Le chassé-croisé s'exécute sans interruption comme la figure du quadrille. »

FORTERESSE SECRÈTE

Les côtes du Chili s'allongent sur plus de deux mille kilomètres allant, du Nord, de l'île de Chiloë, au Sud jusqu'au détroit de Magellan et la Terre de Feu. Elles comportent un inextricable réseau dites, de fjords, pour la plupart déserts et escarpés, défendus, de surcroît par des écueils, des récifs. C'est un des paysages les plus terrifiants et des plus mal connus des Amériques, et la topographie en est encore incertaine, jusqu'au Cercle Polaire austral.

Or, de fin 1944 à l'hiver 1945-1946, cette zone côtière fut le théâtre d'événements mystérieux. Les rares témoignages qu'on a pu recueillir concordent. De grands sous-marins se sont approchés d'îles désertes, ils ont mis à l'eau des embarcations lourdement chargées. Après ces expéditions, souvent nocturnes, nul n'a revu les submersibles. Quelques marins caboteurs trop bavards, qui péroraient dans les rares caboulots de Punta-Arenas, ont disparu, eux aussi, sans laisser de traces.

Cependant, alerté par les consuls des pays ex-alliés, le gouvernement chilien a d'abord soutenu qu'il s'agissait de ragots de matelots ivres. Devant l'insistance des autorités diplomatiques, des missions d'enquêtes ont été envoyées dans les régions signalées. Elles n'ont donné aucun résultat, ce qui était prévisible...

Prévisible parce que, depuis le XIX^e siècle, le Chili est le pays le plus germanisé de l'Amérique du Sud — celui où l'influence hitlérienne avait été la plus sensible durant les hostilités. Il était de notoriété publique — et nul ne le cachait — que de nombreux nazis y avaient trouvé refuge au montent de la débâcle.

De là à déduire que tout ou partie des trésors nazis avait été mis en sûreté, par sous-marins, dans des caches soigneusement préparées le long des côtes chiliennes... L'hypothèse est vraisemblable. On peut même la tenir pour probable quand on se souvient de la déclaration de l'amiral Dönitz, lors de l'instruction du procès de Nuremberg :

« La flotte sous-marine allemande est fière d'avoir construit un paradis terrestre, une forteresse inexpugnable, quelque part dans le monde. »

L'EXEMPLE DU « DRESDEN »

Le témoignage qui va suivre est extrait des *Souvenirs* de Marc Auger, alias *Saint-Loup*, ancien combattant de la L.V.F. et écrivain de talent^[1].

1 *Les Nostalgiques*.

Traqué en France, Marc Auger se procure des pièces d'identité sous le nom de Gévaudan. Il s'embarque pour l'Amérique latine, rejoint la République argentine, où il obtient un emploi dans l'administration. Il y retrouve des anciens combattants de la Waffen S.S., dont des camarades de combat de la Légion Charlemagne. Les hitlériens sont nombreux et protégés dans l'entourage de Juan et d'Eva Peron.

Parmi eux, les généraux Galland et Rudel, et l'oustachi croate Ante Pavelitch. D'un de ces proscrits, général S.S., Gévaudan^[1] recueille une confiance capitale :

« La défaite militaire est un accident. L'avenir du nationalisme-socialisme est assuré. Nous avons aménagé une base secrète dans l'archipel de la Terre de Feu. Les hommes sur lesquels repose l'avenir sont installés là-bas, et aussi protégés que le *Dresden* après la bataille des Falkland. »

En décembre 1914, après une série de victoires, l'escadre légère de l'amiral von Spee fut presque totalement coulée par les forces supérieures en nombre et en armement de l'amiral Sturdee.

Ce drame de la mer eut lieu devant les îles Falkland, archipel situé à l'est de la Terre de Feu...

Seul le croiseur *Dresden*, orgueil de la marine allemande, échappa au désastre. Grâce à des espions allemands installés de longue date à Punta Arenas, l'unité survivante s'embossa dans une crique ignorée de Patagonie. Il y pansa ses blessures, et s'ancra pendant deux mois, dans une sécurité totale, que ne troubla pas le moindre incident. Il aurait pu y attendre paisiblement la fin des hostilités si l'état-major général de la Kriegsmarine ne lui avait, par T.S.F., ordonné de regagner les eaux européennes.

Or, depuis 1914, la topographie de cette extrémité de l'Amérique reste presque aussi rudimentaire, les côtes aussi inexpugnables, les chances d'échapper à un ennemi quelconque aussi assurées.

LE VAISSEAU FANTÔME

En Patagonie, les frontières, toujours contestées, entre l'Argentine et le Chili restent indécises. Partout, la côte a la même configuration ; partout l'intérieur des terres est désertique, inculte, sinistre.

Vers 1952 — et nous suivons le récit de Saint-Loup —, un cotre, qu'il baptise dans son récit *SS Viking*, affronte ces côtes. Il a pour capitaine un ancien officier de la Kriegsmarine, pour équipage quelques anciens Waffen S.S., et l'auteur des « *Nostalgiques* ».

C'est sinon folie, du moins témérité que de caboter dans cette zone avec un bateau aussi frêle. Que cherchent ces « marins perdus » ? En apparence à ravitailler certains des leurs qui auraient trouvé refuge dans quelque fjord ; en fait à retrouver un trésor nazi — ou à se mettre au service de *Celui* dont le souvenir les hante ! L'expédition se solde par un échec. Mais revenu dans un pays civilisé, le narrateur n'en proclame pas moins :

« Le national-socialisme a perdu ses formes temporelles en 1945. C'est pour renaître dans la perspective cosmique, dépouillé de ses faux-semblants politiques et de ses erreurs toutes humaines. Les hommes meurent. Pas les dieux ! »

1 Personnage du livre de Saint-Loup

TROIS U-BOOTE FANTÔMES

Plusieurs mois après la capitulation du III^e Reich, les rares sémaphores des côtes méridionales d'Amérique latine signalèrent la présence de sous-marins naviguant en surface.

L'un d'eux — l'U-530, commandant Otto Vermütt — fut identifié grâce à une circonstance fortuite : par suite d'une grave avarie, il dut se rendre le 10 juillet 1945 à l'autorité bolivienne de Sucre^[1]. Il ne transportait rien de suspect. Mais le commandant reconnut qu'il avait quitté la Baltique le 19 février 1945, qu'il avait fait escale en Norvège d'où il était reparti le 13 mars 1945... Il restait muet en ce qui concernait les quatre derniers mois de navigation. Où s'était-il ravitaillé ? Comment et pourquoi se trouvait-il au sud de l'Amérique ? Les autorités boliviennes respectèrent sa discrétion, mais quelques confidences de sous-mariniers éméchés laissèrent entendre qu'ils avaient accompli une mission de la plus grande importance.

Un autre sous-marin allemand, l'U-977, se rendit à l'amirauté argentine le 17 août 1945. Commandé par le lieutenant Heinz Schaeffer, il avait également navigué pendant quatre mois.^[2]

En septembre 1946 — dix-sept mois après l'écroulement du III^e Reich —, la baleinière norvégienne *Juliana II* croisait entre les îles Falkland et l'Antarctique. Arraisonné par un U-Boot, ce navire fut contraint de lui remettre ses réserves de carburant.

Que faisait ce sous-marin dans l'Atlantique-sud ? Pendant des mois, il lui avait évidemment fallu s'approvisionner en vivres et en carburant. Il aurait pu le faire dans un port de l'Argentine, dont les sympathies pour le nazisme n'étaient pas un mystère. Faut-il admettre qu'il avait trouvé un abri inexpugnable dans la mystérieuse base évoquée par l'amiral Dönitz, et que seule une fortune de mer l'avait contraint à révéler son existence en arraisonnant la *Juliana II* ?

LA PROSPÈRE PATAGONIE

Quittons maintenant les côtes pour l'intérieur des terres.

Depuis une vingtaine d'années, la Patagonie émerge de la misère. Ses paysages insolites attirent de nombreux touristes, et surtout on y prospecte du pétrole, des métaux rares, de l'uranium. La Patagonie est en passe de devenir, en Amérique du Sud, l'équivalent de l'Alaska en Amérique du Nord.

Des sous-marins mystérieux y firent escale afin d'y cacher tout ou partie du trésor nazi. Le bruit courut même que Hitler n'était pas mort et attendait, dans une forteresse imprenable, l'heure de sa revanche. Hypothèse bien hasardeuse si l'on se souvient que, à l'heure actuelle, le Führer aurait dépassé quatre-vingts ans. Mais ce qui est indéniable, c'est que la Patagonie est une position clef de la stratégie internationale. C'est dans l'île lacustre de Huellmut qu'un savant nazi, le Pr Ronald Richter, installa une usine atomique — une des premières du monde, en date et en importance — pour le compte du dictateur Peron.

La construction de l'usine fut interrompue, du moins officiellement, par la chute de Peron, mais il est certain que des travaux ont continué, en secret, sous l'impulsion du professeur allemand Kurt Tank.

Les réfugiés nazis, les adhérents de la H.I.A#G., sont relativement nombreux en Patagonie, soit qu'ils se muent en hôteliers, soit qu'ils prospectent le pétrole et l'uranium. Il n'existe pas de police en cette région perdue. Les Allemands en sont les maîtres. Ils suppriment indiscrets.

1 Sucre : nouveau nom de La Plata.

2 Lire dans la même collection : *U-977, l'odyssée d'un sous-marin allemand*, par le Cdt H. Schaeffer, A 15*.

Faut-il attacher foi aux rumeurs qui circulent avec persistance relativement à des constructions d'engins nucléaires et la mise au point d'armes nouvelles ? Le gouvernement argentin se garde d'enquêter, et la *Tacuara* veille à la sécurité de ses alliés germaniques.

Mais il y a liaison constante entre les Allemands patagons et les émissaires des trois principales sociétés argentino-nazies. La *Tacuara*, d'abord ; aussi la *Guardia Restauradora* et le *Movimiento Nacional Socialista*.

8

LE « CAS » DEGRELLE

En 1906, à Bouillon, dans le Luxembourg belge, nais Léon Degrelle. En 1935, cet athlète à la faconde entraînante rachète une maison d'édition de l'Action catholique, nommée *Rex*, par allusion au Christ-Roi (Christus-Rex).

Il transforme de fond en comble cette affaire languissante, et lance l'hebdomadaire *Rex* qui — c'est Léon Degrelle qui l'affirme — « connaît rapidement des tirages véritablement fabuleux pour la Belgique d'alors : 240 000 exemplaires vendus chaque semaine » ...

Grâce aux bénéfices ainsi réalisés, et aussi grâce à l'appui discret de capitalistes d'extrême-droite, Degrelle fonde ensuite un quotidien. *Le Pays réel*, qui connaît autant et plus de succès que l'hebdomadaire, et qui devient le porte-parole d'un nouveau parti politique, le *Rexisme*.

Degrelle secoue la Belgique wallonne jusque dans ses fondements, et tout au moins dans ses débuts, inquiète les Flamands ; puis s'établit sinon une alliance, au moins un *modus vivendi*, entre rexistes et flamingants. Prétendant défendre les positions politiques du catholicisme, mais tenu bientôt en suspicion par la Hiérarchie, le Rexisme prône un système gouvernemental autoritaire et corporatif de type fasciste, maurassien. Non seulement Degrelle — d'une main de fer — dirige son quotidien et son parti, mais il se révèle un orateur meneur de foules comme Mussolini et Hitler.

« Je donnai en trois ans, confie-t-il, plusieurs milliers de meetings, plusieurs chaque soir, de plusieurs heures chaque fois, toujours contradictoires. Un jour je parlai quatorze fois, de sept heures du matin jusqu'à trois heures du matin, la nuit suivante. Je choisissais les salles les plus grandes, telles que le *Sport-palais* à Anvers (35 000 places) et le *Palais des Sports* à Bruxelles (25 000 places). »

Nombreux furent les Belges qui arborèrent à leur boutonnière le symbole rexiste : un *balai*... Balayer les communistes, les trafiquants, les politiciens malhonnêtes, les affairistes !

Car Degrelle accusait les partis politiques traditionnels d'incompétence et de concussion. Il obtint des succès brillants, mais éphémères, lors des élections législatives du 24 mai 1936 : le Rexisme remporta 21 sièges de députés et 12 de sénateurs.

Mais il est battu, le 11 avril 1937, aux élections partielles qui l'opposent personnellement au ministre Van Zeeland. Le déclin du Rexisme se précise aux élections municipales d'octobre 1938.

Degrelle a commis l'imprudence de prôner la collaboration avec l'Allemagne de Hitler, au moment même où le Führer traverse une crise délirante d'expansionnisme.

Malgré ces échecs parlementaires, la baisse de tirage du *Pays réel*, l'indifférence, puis l'hostilité de la masse électorale, Léon Degrelle ne perd pas courage. Il affirme même qu'il n'a jamais été aussi puissant :

« Jusque-là, j'avais eu autour de moi une cohue de sympathisants hétéroclites. Maintenant je commande une troupe bien organisée, fanatisée, imitée du fascio italien et des S.S. hitlériens ».

Degrelle sait que les dictateurs prennent le pouvoir, avec l'aide inconditionnelle d'une minorité prête à tout, et il les imite.

Des émissaires nazis en Belgique, nombreux et efficaces, n'épargnent rien (dans tous les sens du mot), pour soutenir le Rexisme. En France, des journaux de droite, *Action-Française*, *Candide*, *Gringoire* ne tarissent pas d'éloges sur Degrelle, qu'ils nous proposent en exemple.

Si, pour Degrelle, la défaite de juin 1940 n'est pas la « divine surprise », elle est au moins l'événement tant attendu. Un certain nombre de rexistes se sont ressaisis, et s'éloignent de la collaboration avec l'ennemi. Mais Degrelle, et ses derniers fidèles, se mettent, corps et âme, au service du III^e Reich. Ainsi, en juin 1941, quand Hitler attaque l'U.R.S.S., Degrelle veut avoir « dans l'Europe de demain une participation correspondant à l'histoire, aux vertus et possibilités de la Belgique ».

Il lève un corps de volontaires, *La Wallonie*, analogue à la L.V.F. dont les soldats arborent le svastika et jurent fidélité au Führer.

Au contraire de tant de fiers-à-bras qui ont combattu seulement avec un micro, Degrelle donne l'exemple. On peut lui faire tous les reproches et lui imputer le crime de trahison. Nul ne peut nier son courage. Il commande lui-même, et non par personne interposée, sa légion de volontaires wallons.

Ayant conquis ses grades d'officier supérieur en Russie au cours de soixante-quinze corps à corps et au prix de sept blessures, Degrelle reçut, des mains de Hitler la cravate de la *Ritterkreuss*, la plus enviée des décorations militaires allemandes. Hitler lui aurait dit, en lui donnant l'accolade : « J'aurais voulu avoir un fils tel que vous. »

Après la libération de la Belgique, les collaborateurs, les « inciviques » furent — comme partout en Europe — poursuivis et châtiés. Degrelle eut le temps de passer en Espagne, grâce à des appuis qu'il avait su se ménager parmi les phalangistes.

Il fut condamné à mort par contumace ; il affirme qu'on tenta de l'assassiner, *Tras los montes*.

Ce qui est certain, c'est qu'il ne bénéficiera jamais ni de l'oubli ni d'une amnistie. Il serait emprisonné, sans doute condamné à la prison perpétuelle, s'il revenait dans son pays natal où son nom est aussi exécré par l'immense majorité des citoyens belges que celui de Hitler.

Une loi votée spécialement à son intention, la *lexdegreliana* prolonge, en ce qui le concerne, de dix ans les délais de prescription pour crime de collaboration.

Une autre loi lui interdit de publier en Belgique une seule ligne sur ce qui fut l'action de Rex.

Ce qui d'ailleurs ne l'a pas empêché de faire paraître récemment, en France, une apologie intitulée *Hitler pour mille ans*, où il prophétise la victoire mondiale, inconditionnelle, de l'hitlérisme, dans les années à venir.



Si Léon Degrelle est éliminé de la scène politique, il n'en garde pas moins dans toute la

Belgique — et pas seulement en Wallonie — des partisans peu nombreux, mais surexcités, se recrutant surtout parmi les tout jeunes gens qui n'ont connu ni la guerre, ni la défaite, ni l'occupation de leur patrie.

Ils ont pour programme une proclamation de Degrelle, publiée dans le *Pays réel* du 24 janvier 1944 : « Par le sang, nous appartenons à la germanité, par le sol nous appartenons à la germanité. Il ne peut donc être question pour nous d'une collaboration extérieure. Nous ne pouvons collaborer avec le peuple germanique, puisque nous sommes du peuple germanique... » Les néo-rexistes rappellent que, sur le front russe, il y eut, en 1941, trois brigades wallonnes, soit plus de cinq mille combattants. A la fin de la guerre, ces unités — organisées sur le modèle des S.S. et des S.A. — comptaient au moins dix mille hommes.

Ces soldats perdus ont vaillamment combattu, bien que, dès leur incorporation, leurs déceptions fussent grandes.

En effet, on les dirigea vers les secteurs les plus dangereux ; on ne tint aucune des promesses qui leur avaient été faites quand ils signèrent leur engagement et prêtèrent serment au Führer.

Comme le remarque Jacques Delarue^[1] : « Ils ne bénéficient même pas du véritable statut des S.S., ils ne sont pas traités comme les soldats allemands et il est très curieux, aujourd'hui, de voir apparaître une espèce de liturgie S.S. et toute une sorte de folklore où l'on regrette le temps où l'on servait dans une armée européenne de la S.S. ! »

Les Allemands considéraient ces volontaires exclusivement comme des mercenaires, et non comme des collaborateurs à part entière.

Aucun doute n'est possible, si l'on se réfère à une déclaration de Hitler, en date du 5 avril 1942 :

« Nous ne devons pas commettre la faute d'enrôler dans l'armée allemande des étrangers tant qu'ils n'ont pas administré la preuve qu'ils sont entièrement acquis à la mission du III^e Reich. »

Il ne s'agissait donc pas, dans l'esprit des dirigeants nazis, de fédéralisme, ou moins encore d'un européanisme assez vague. Il s'agissait exclusivement de se sacrifier à la race et au sang allemand, sans contrepartie d'égalité ou de liberté.

1 *Les nazis sont parmi nous* (Ed. du Pavillon).

9

LOTHARINGIE, FLAMINGANTS ET WALLONS

Dès sa fondation, en 1831, le royaume de Belgique souffre d'une division douloureuse entre deux ethnies : Flamands et Wallons. Tous les efforts, pourtant loyaux et persévérants, accomplis par la dynastie et les gouvernements successifs n'ont pas comblé cet abîme. Bien au contraire, l'incompréhension mutuelle du début est devenue, au cours des ans, hostilité, puis — dans certains cas — haine véritable.

Les raisons de cette antinomie sont multiples : la religion, les langues, la démographie ont envenimé le mal, jusqu'à menacer sérieusement l'unité de la nation ; actuellement, les crises deviennent de plus en plus fréquentes et passionnées. Les actes gouvernementaux apparaissent plus comme des replâtrages que comme de vrais remèdes. Deux guerres mondiales, deux occupations n'ont pas amélioré la situation, tant s'en faut ! Sans jouer au prophète, on peut craindre que la Belgique, au cours d'une crise politico-économique plus violente que les précédentes, ne se scinde en trois blocs : les Wallons se déclarant indépendants — ou s'intégrant à la France ; les Flamands belges s'unissant aux Flamands des Pays-Bas ; **Bruxelles devenant la capitale de l'Europe nouvelle.**

LA LOTHARINGIE

Une utopie qui connut son plein épanouissement parmi des Flamands nazifiés, vers 1942, n'a aucune chance de se réaliser. Elle mérite cependant d'être rappelée, à cause des passions profondes, obscures, subconscientes qu'elle a éveillées...

A la mort de Charlemagne, son empire fut divisé entre ses descendants. C'est ainsi qu'en 843, Lothaire I^{er} reçut en partage le centre de l'Etat carolingien : un vaste couloir s'étendant de la mer du Nord au golfe de Gaète, avec deux capitales, Aachen (Aix-la-Chapelle) et Rome. A la mort de Lothaire I^{er}, nouveau partage. Lothaire règne sur les provinces s'étendant de la mer du Nord aux sources de la Meuse et de la Moselle.

Signalons, en passant, que le mot *Lorraine* dérive de *Lotharii regnum*. En 870, au traité de Meesen — qui suit la mort de Lothaire II —, troisième partage...

Dans le cours de son histoire sanglante et tumultueuse, la primitive Lotharingie connut de nouveaux partages et de nouvelles réunions. ... Mais elle garda, disent ses nostalgiques, une unité ethnique et spirituelle, avec le Rhin comme axe économique.

Des activistes flamingants, avant et après la création de la Belgique, ont rêvé d'une reconsti-

tution de la Lotharingie — pays neutre « aimanté » vers le Saint Empire Romain Germanique, ou vers le Second Reich, ou vers le III^e Reich.

À l'avènement de Hitler, certains Flamands d'extrême-droite imaginèrent un parallélisme étroit entre l'affaire des Sudètes, à l'Est, et l'utopie de Lotharingie, à l'Ouest. Il est certain que des pourparlers secrets eurent lieu dans ce sens. Les événements en décidèrent autrement.

COMPLEXE DE FRUSTRATION

Avec lucidité et impartialité, l'historien Jacques Delerue a remarquablement discerné les causes profondes du complexe de frustration qui atteint tant de Flamands.

La cause en est essentiellement religieuse ; elle est une conséquence de la Réforme. Les Flamands du Sud (ceux qui constituèrent plus tard la moitié de la population de la Belgique) se défendirent par un isolationnisme farouche, viscéral, contre l'influence calviniste, au Nord — vers les Pays-Bas — et l'influence rationaliste au Sud — en France. Un clergé rétrograde, fanatique, ignare, maintient ses obéissantes ouailles dans un état de non-évolution intellectuelle et sociale, par un isolement agressif : interdiction de lire des ouvrages venant de Hollande ou de France, interdiction de parler une autre langue que le flamand, désaveu des mariages mixtes, effroi devant toute innovation.

Mutatis mutandis c'est ce qui fut de règle dans le Canada français, qui paye maintenant lourdement les erreurs séculaires d'un clergé bigot, borné et rapace.

En Flandre, la culture se développa en vase clos. Non — qu'il n'y eut pas de culture flamande, mais on la maintint tournée vers le passé, et vers une vie purement régionale ; « folklorique » si l'on ose dire, qui se manifesta d'abord par l'exclusive linguistique.

C'est dans un pareil bouillon de culture que germa et proliféra le *Front-Partij*, formation ethnique et politicienne, plus passionnelle que rationnelle.

LE FRONT-PARTIJ

Le programme du *Front-Partij* — si l'on peut parler de programme — était *contre*. Contre la langue française, contre le libéralisme wallon, contre la sécularisation, contre tout contact avec l'extérieur. Un *contre* puéril qui s'exprimait plus par des mesures vexatoires que par une action positive.

Au fond, les dirigeants du *Front-Partij* fuyaient les autres et se cherchaient eux-mêmes.

Les événements extérieurs : guerres mondiales, fascisme, hitlérisme, apportèrent à ce mouvement politico-religieux des arguments ou des prétextes.

C'est au sein des meneurs du *Front-Partij* que se révélèrent les admirateurs des nouveaux gouvernements « forts », c'est-à-dire des fascismes, ou du nazisme.

Comme le constate Jacques Delarue :

« Le dynamisme et l'efficacité des nazis fascinent littéralement tous ces chefs des partis d'extrême-droite... Fatalement ceux-là mêmes qui à l'origine veulent se défendre de l'imiter vont se trouver entraînés dans son orbite, par une sorte de mouvement centripète... »

On reste effaré, en constatant que les bigots catholiques du *Front-Partij* flamand vouèrent un culte à Hitler, cet Antéchrist du XX^e siècle qui incarna le satanisme politique et fut, à ses débuts, l'ennemi acharné de toutes les formes du christianisme, spécialement de l'Eglise romaine.

VERDINASO ET LA SUITE

Certains extrémistes flamingants n'attendent pas le nazisme pour entamer une lutte organisée, paramilitaire, contre les « ennemis héréditaires ».

Ils choisirent Mussolini comme maître à penser.

Dès 1931, un ancien député frontiste, Joris van Séveren, fonde le *Verbond van Dietsche National Solidaristen*, connu sous l'abréviation syllabique de *Verdinaso*, qui groupe un grand nombre d'arrivistes, de mécontents, exaltés par des prédicateurs de choc ; Joris van Séveren n'est en fait qu'une marionnette dont des prêtres flamingants tirent les ficelles. Tous, chefs, affiliés et sympathisants restent attachés à l'Eglise catholique, ce qui les aurait mis dans une situation particulièrement fautive s'ils avaient réfléchi sur les options réelles des exemples auxquels ils se réfèrent. Ils sont d'abord et avant tout particularistes et anti-bolcheviques. Beaucoup de paroles, quelques émeutes vite réprimées, aucun programme positif. Le *Verdinaso*, après la mort inopinée de van Séveren, succomberait aux divisions intestines, si...

LE V.N.V.

Autrement dynamique est Staf de Clercq, qui en 1933, avec les « disjecta membra » de *Verdinaso* (et d'autres éléments activistes), a créé le *Vlaams Nationaal Verbond* (le Parti national flamand) connu sous le sigle V.N.V. On y porte un uniforme copié sur celui des S.S. On salue à l'hitlérienne. On enrégimente des combattants de choc, des miliciens. Ce que le juif est pour l'Allemand hitlérien, le Wallon le serait pour le V.N.V. ... si les Wallons n'étaient pas nombreux, bien organisés et doués d'un sens de l'humour qui entrave plus la diffusion des V.N.V. que des combats de rues, ou des outrances parallèles.

L'immense majorité du peuple belge est doté d'un solide bon sens, et n'étant pas éperonné par de graves difficultés économiques, observe avec une indifférence amusée l'agitation V.N.V. Même la plupart des Flamands ne suivent pas...

« Ce n'est pas la bonne voie » ... insinue une fraction non négligeable du clergé flamand, celle qui se conforme aux directives du Vatican.

Le V.N.V. anime (sans se confondre avec lui) un « bloc flamand » qui présente des candidats dans les « bonnes » circonscriptions, aux élections de 1936. Les résultats sont minables. Moins de 13 % des voix et seulement cinq sièges à la Chambre des Représentants. Malgré l'appui financier des « cousins » de Germanie, le V.N.V. piétine. Aux élections de 1939, il n'envoie que six députés à la Chambre. Ces élus se débattent, à la tribune, comme des enragés — ce qui leur fait plus de mal que de bien.

Clairvoyant, le citoyen belge pressent où Staf de Clercq risque de l'entraîner, après les accords de Munich.

Il sait qu'une guerre éclair, quel qu'en soit le vainqueur, signifiera l'invasion, l'occupation, la ruine... Il n'a pas oublié les tragiques événements de 1914 à 1918. Voyant qu'il ne gagnera pas de victoire parlementaire, Staf de Clercq infléchit son action. La lutte ouverte ne lui réussit point ? Il se livrera à un travail de sape. Il transformera l'état-major du V.N.V. en une société secrète dont il sera le dictateur.

Il est curieux de constater qu'il reprend la méthode des *Illuminés de Bavière*, d'Adam Weishaupt^[1].

Ce n'est certainement pas une coïncidence. La vallée du Rhin fut toujours la patrie d'élection de sociétés secrètes politico-religieuses, remarquablement structurées et disciplinées.

1 1748-1830.

LA DÉSORGANISATION DE L'ARMÉE

Le groupe occulte de Staf de Clercq se mit sous le couvert de la *Militaar Organisatie* qui avait des ramifications vers *Thulé* et *Edelweiss*, les deux groupes Initiatiques qui furent à l'origine du national-socialisme allemand.

En fait, vêtus en S.S. et en S.A., les miliciens de la *Militaar Organisatie* firent beaucoup de bruit, et se livrèrent à un certain nombre d'expéditions agressives. En réalité, ils masquaient une organisation de démoralisation et de désorganisation de l'armée.

En France nous avons connu ce genre de travail de sape.

Le travail fut d'autant mieux poussé dans les unités flamandes de l'armée qu'il était évident, pour tout esprit clairvoyant, qu'une guerre européenne était imminente. Européenne, puis mondiale...

La M.O. « implanta » un propagandiste dans la plupart des compagnies des régiments flamands, qu'elles fussent d'active ou de réserve. Cet agent, à la fois indicateur et provocateur, se livra à une besogne occulte de découragement, opposant soldats flamands à leurs frères d'armes wallons ; cette subversion contamina des hautes sphères de l'état-major et l'entourage même du Roi, chef suprême des armées.

Propagande qui comportait aussi le dénigrement systématique des « démocraties pourries » (France et Grande-Bretagne) — et une apologie frénétique des dirigeants du III^e Reich. On opposait la lubricité française, la corruption républicaine à la vertu (*treue*) germanique dont Hitler et son entourage offrent l'exemple !

Pour cette infiltration haineuse, la presse française de droite fut une merveilleuse alliée. Les journaux flamingants publiaient de larges extraits, traduits, d'interventions hystériques de *Candide* et *Gringoire*.

A la déclaration de guerre de mai 1940, ce travail de sape fut la cause d'une série d'événements extrêmement graves, dont la reddition de forts d'une importance stratégique capitale — et (pour nous borner à un douloureux exemple) le passage à l'ennemi de tout un bataillon du 15^e de ligne, avec armes et bagages — à la date cruciale du 25 mai 1940.

L'HOMME DE CONFIANCE

En 1945, on découvrit, dans les archives du général von Falkenhausen, gouverneur militaire des Flandres belges et françaises, un dossier établissant d'une façon indubitable que Staf de Clercq avait été, avant les hostilités et durant l'occupation, un agent stipendié — et grassement stipendié — de l'*Abwehr*^[1] et qu'il avait été en liaison constante avec le général Lahousen. Ce chef du *Reichsicherheitsmat* pour la Belgique qualifie, dans ses notes confidentielles, de Clercq de « *Vertrauensmann* » c'est-à-dire d'homme de confiance.

PENDANT LA GUERRE

Attaquée le 10 mai 1940, l'armée belge capitule le 28 mai. Le roi se réfugie dans son château de Laeken.

Durant les quatre années d'occupation, il abdique, de fait, sinon *de jure*.

Le gouvernement légal, présidé par le comte Hubert Pierlot, se réfugie à Londres. Il y dirige la résistance belge avec efficacité, et, très souvent, avec héroïsme. Pendant quatre années, le roi Léopold III reste isolé de son peuple. Il se remarie, en 1941, avec celle qui deviendra princesse

1 Service du renseignement allemand.

de Rethy. En novembre 1940, il confère avec Hitler à Berchtesgaden, entrevue qui n'apporte aucun résultat pratique.

Après la libération du territoire belge, le Parlement confère au prince Charles, frère de Léopold, la régence du royaume. Le roi se retire en Suisse, avec son épouse et leurs enfants.

En 1950, Léopold III est rappelé par les Chambres et le gouvernement. Le 12 mars, devant l'opposition des partis de gauche, il remet ses pouvoirs (1^{er} août 1950) à son fils Baudouin, en faveur de qui il abdique le 16 juillet 1959. D'année en année, l'antagonisme entre Wallons et Flamands n'a fait que de croître.

STURM UND DRANG

La veille du jour même où Hitler déchaîne son assaut sur l'Europe occidentale, Staf de Clercq lanceuse proclamation (9 mai 1940) annonçant qu'il met une légion combattante de 30 000 hommes aux ordres du Reichsführer.

Van Séveren fut massacré, avec quelques-uns de ses partisans, en France, dans des conditions ignobles.

Le *Verdinaso* éclate. Une partie de ses affiliés se joint au V.N.V. Une autre embrasse la cause de la Résistance.

Une scission analogue, et pour les mêmes motifs, divisé la *Cagoule* française dont les membres rejoignirent soit Londres, soit Vichy.

Devant ces manœuvres des Flamands, Léon Degrelle ne veut ni ne peut rester inactif. Entre les activistes des deux ethnies s'opèrent un semblant de rapprochement et une surenchère germanophile.

A Bruxelles, lors d'un meeting organisé sous l'obédience allemande, Degrelle proclame :

« Hitler a sauvé l'Europe et c'est pourquoi nous avons le courage de clamer « Heil Hitler ! »

Cette profession de foi est loin d'avoir le succès qu'espérait Léon Degrelle et ses protecteurs : la déclaration relative à la germanité du sang est considérée par un grand nombre de ses partisans comme une capitulation morale devant le V.N.V. qui exulte.

Pour rétablir son prestige, le führer du Rexisme s'engage dans l'action militaire, en recrutant sa *Légion wallonne* qui fut décimée sur le front russe.

DE VLAG

Parallèlement à Léon Degrelle et à de Clercq, van de Wide se mit ouvertement au service du Reich. En fait, durant toutes les hostilités et jusqu'à la débâcle allemande, ces trois personnages furent en rivalité sournoise ou ouverte, et leurs partisans ne s'épargnèrent guère au moment du règlement de compte général. En Flandre belge, le mouvement hitlérien le plus dynamique, le plus fanatisé fut *De Vlag* (« le Drapeau », en langue flamande) qui créa en Belgique et aux Pays-Bas des sections de *Hitlerjugend*, qui adoptèrent non seulement l'uniforme des S.S., mais leur structure administrative, leur esprit et leur combativité.

Leurs ennemis n'ont jamais mis en doute leur courage. Leurs pertes furent immenses, et ils furent parmi les derniers guerriers au svastika à déposer les armes. Après la libération du territoire belge, les survivants furent rudement châtiés par les tribunaux spéciaux — à moins qu'ils n'eussent eu le temps de fuir en Afrique du Sud ou en Amérique latine.

Les dirigeants de *De Vlag* voyaient plus loin que la formation d'une Lotharingie ou d'une nation flamande.

Ils voulaient, et le proclamaient, une intégration inconditionnelle dans le III^e Reich, comme l'Autriche ou le Pays des Sudètes.

Sous prétexte de célébrer le folklore flamand ou de s'entraider entre survivants de la tuerie, après la tempête, ils constituèrent des sociétés secrètes de conspirateurs qui existent toujours, qui ne doutent pas que la défaite de Hitler ne soit que provisoire, qu'elle n'ait été qu'un épisode du combat manichéen entre le Bien et le Mal.

Ces excités ont converti à leur idéologie une masse non négligeable d'adolescents et ont des sympathies occultes dans le clergé flamand des campagnes. Ils disposent de puissants appuis en République sud-africaine, car ils parlent la même langue. Ce qu'ils appliquaient aux Wallons et aux Juifs, ils le déversent désormais sur les *coloured men*, surtout depuis la déclaration d'indépendance du Congo.

ALLIANCE AVEC PRETORIA

En 1968, sous prétexte de célébrer leur folklore, se tint à Anvers une manifestation groupant 40 000 Flamands. La bière et le schnaps aidant, la surexcitation fut bientôt à son comble. Chorales et orphéons (assurés de l'impunité ou de la complicité des autorités) reprirent en chœur les slogans et les hymnes du V.N.V. et du *Vlag*, qu'ils accompagnaient de menaces contre l'Occident pourri, les juifs usuriers, les Wallons corrompus et corrupteurs.

Ce qui inquiète particulièrement les observateurs, ce sont les démonstrations agressives d'une importante délégation d'Afrikaners.

On se jura alliance éternelle « pour le meilleur et pour le pire », en rappelant la communauté du sang et des idéologies.

Dans le même temps, un second de Jacques Doriot, Maurice Sicard (sous le pseudonyme de Saint-Paulien) fit en Flandre une tournée de conférences. Il revenait d'Afrique du Sud. Selon lui, le pays du dictateur Vorster était le paradis des Bantous !

LES NOSTALGIQUES DU CONGO

Depuis la déclaration d'indépendance du Congo belge, les Flamingants et quelques Wallons nostalgiques de la colonisation poursuivent une politique raciste, et germanophile, au sein du *Centre d'Etudes et de Formation Contre-révolutionnaire* dont le siège est à Tournai et qui obéit aux ordres du général Emile Jannsens, dernier commissaire du gouvernement belge au Congo.

Certains Belges qui ont quitté la colonie — volontairement ou par expulsion — participent à la même politique que le *Centre d'Etudes* au sein de trois groupements aux actions parallèles :

- *Comité d'Action et de Défense des Belges d'Afrique* (C.A.D.B.A.).
- *Le Rassemblement congolais*.
- *Le Mouvement d'Action civique*.

Le journaliste Thiriard — dit Jean Tisch — anime les journaux nazistes belges *Jeune Nation* et *Nation Belgique*, ainsi que *l'Europe nouvelle*, qui est diffusée aussi en France.

10

SOUS LA CROIX CELTIQUE

Anne de Bretagne, la bonne duchesse, épouse Charles VIII, roi de France, en 1498. Charles VIII meurt. Louis XII fait dissoudre son mariage avec Jeanne de Valois afin d'épouser en 1498 la veuve de son prédécesseur.

Leur fille, Claude de France, hérite de la Bretagne en 1514. Elle épouse François I^{er} et lègue, en 1524, le duché au dauphin François. L'acte royal prévoyait une alliance personnelle conservant au duché sa millénaire indépendance.

Par un tour de passe-passe (qui était parfaitement illégal) François I^{er} unit indissolublement la Bretagne à la France en 1532. A la mort du dauphin François, son frère Henri reçoit encore le titre de duc de Bretagne ; ce titre disparaît quand Henri II monte sur le trône de France en 1547 ; le duché, jusqu'alors indépendant, devient province du royaume de France, au mépris des dispositions prises par Anne de Bretagne. C'est une véritable usurpation contre laquelle proteste, en vain, la noblesse bretonne. Pour calmer les esprits, le pouvoir central fait quelques concessions au particularisme breton. Sous Louis XIV, une révolte due à la misère effroyable des ruraux, est étouffée dans la ruine et dans le sang. La Bretagne écrasée ne se soumet qu'en apparence. A la fin de l'Ancien Régime, La Chalotais incarne la résistance bretonne devant l'autoritarisme centralisateur du duc d'Aiguillon. Le feu couve sous la cendre durant le règne de Louis XVI. D'abord, la Révolution est accueillie favorablement par les Bretons. Mais le clergé entraîne ses ouailles dans l'opposition, puis dans la révolte ouverte, quand la Convention promulgue la constitution civile du clergé. En arrière-plan de la Chouannerie se profile déjà une opposition farouche au centralisme révolutionnaire, à « l'anti-girondisme ».

La chouannerie agonise sous le Premier Empire... En 1814, les Bretons font l'union sacrée et se rangent parmi les meilleurs défenseurs de la Patrie. Les pertes de leurs cinq départements sont effroyables ; la moyenne en est plus élevée que celle de la plupart des autres départements. La paix de 1819 n'entraîne aucune décentralisation, même culturelle, de la Bretagne celtique. Le gouvernement de Paris accumule les incompréhensions et les maladresses. Les Bretons ont le sentiment, non seulement d'être sacrifiés, mais ridiculisés.

La Bretagne bretonnante se couvre de sociétés particularistes, puis autonomistes, et parfois terroristes. La plus active étant la mystérieuse *Gwenn ha Du* (Blanc et Noir) qui réussit quelques attentats symboliques, mais qui est démantelée par la police ; la répression, impulsive, est maladroite.

La déclaration de guerre de 1939, et surtout l'atmosphère trouble de la « drôle de guerre »,

jettent le désarroi parmi les nombreux mouvements bretons. Les Celtes sont individualistes, voire anarchistes, et tout au long de leur histoire millénaire ont accumulé les erreurs politiques. Déjà, au temps de Jules César...

Pendant la défaite et l'occupation, certains autonomistes se laissent prendre aux promesses, pourtant bien vagues, des autorités allemandes. Des contacts sont pris. Des associations bretonnes se rangent dans la collaboration. Ce qui est surprenant parce que les idéaux bretons, la tradition celtique, la foi chrétienne profonde sont en opposition absolue avec l'anti-christianisme, l'orgueil germanique, le racisme criminel, le cynisme pragmatique.

Après la défaite du III^e Reich, la Libération châtie durement, souvent aveuglément, les Bretons convaincus ou soupçonnés de collaboration. De nombreux autonomistes — ou particularistes — sont massacrés sans jugement. Les survivants teintent de haine leur idéologie bretonne. Ils se groupent en sociétés secrètes, fluctuantes, car la discipline politique n'est pas une vertu celtique.

En l'état présent, voici comment se présente, en Bretagne, une « naziphilie » qui est plus tactique et vindicative que profonde. Entre le svastika et la croix celtique il y a des différences spirituelles si profondes que toute alliance ne peut être que temporaire, événementielle, vouée à l'échec. Nous empruntons les éléments de cette histoire complexe à l'article *Druidisme* du *Dictionnaire des Sociétés secrètes initiatiques*.

La *Henvreudeurizh tud an dervy* (H.T.D.) ou *Ancienne fraternité des hommes du chêne* fut fondée en 1936 par trois autonomistes bretons, Morvan Marchai, Rafig Tullon et Bayer du Kern. En 1919, Marchai avait fondé *Breñs Mao* (Bretagne toujours), Tullon et Bayer du Kern étaient à la tête des « Bretons fédéralistes » depuis 1932, date où commença de se manifester *Gwenn ha Dû*. Ses adversaires insinuent que l'H.T.D. a, ou a eu, des liaisons avec les nationaux-socialistes. Rien n'est moins prouvé. On peut même en douter quand on sait que cette fraternité est inspirée par la volonté de receltiser la terre des ancêtres. La *Kreden Geltiek* (K.G.) est la manifestation sur un plan initiatique de H.T.D., son rituel est basé sur un calendrier celtique, dit de Coligny.

Il existe d'autres mouvements autonomistes bretons, mais rien ne permet d'affirmer qu'ils ont des liaisons avec le néo-nazisme. Citons :

Le Front de la Libération de Bretagne, dont le chef est, peut-être, Yann Goulet, qui condamné par contumace à la Libération, s'est réfugié aux environs de Dublin. Parmi ses animateurs certains se trouve Jean Bothorel, directeur de *Bretagne magazine*, qui se présenta aux élections de juin 1968 sous la bannière du *Front breton* et fut battu. En 1968, avant le voyage du président de Gaulle en Bretagne une opération de police démantela le F.L.B. Des instituteurs, des prêtres, des cultivateurs furent arrêtés, des kilos d'explosifs furent découverts. Aucun des documents saisis au domicile des membres de l'organisation ne permit de prouver un rapport direct avec le nazisme.

Bodadeg ar Soneriu (Le groupement des Sonneurs) lancé en 1946 par Polig Montjarret. Ce mouvement culturel compte 3 000 membres.

Parallèlement, Joseph Martray, pensant que le combat se situait également sur le plan économique, créa le *CELIB* (Comité d'études et de liaison des intérêts bretons). Ce mouvement reçut l'adhésion d'élus du Finistère, du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, à l'exception des communistes.

A la même époque, Jacques Quatrebœufs lança le journal *La Bretagne réelle*, à la fois breton et fédéraliste.

En 1956, à l'instigation de Yann Fouéré, naquit le M.O.B. (Mouvement pour l'organisation de la Bretagne). Son but ? « Aménager la maison Bretagne dans la rue France du quartier Europe. »

S'il est imprudent de rattacher les divers mouvements autonomistes bretons aux survivances nazies, il est avéré que des mouvements druidiques sont florissants en Allemagne, en Scandinavie, dans le Pays de Galles. Certaines de ces associations traditionnelles sont le camouflage du néo-nazisme. Ainsi *Viking*, organe de *Breuriezh an Heroud* (fraternité du svastika) que le directeur traduit par la religion des druides », a décrété que son organisation se nommera, désormais, *l'Organisation Swastika* O.S.S. On y prône la mémoire de Hitler » chef philosophique du monde nouveau la doctrine se réclame de Montandon et de Binet ; une citation de Rosenberg est mise en exergue, et les éditoriaux se terminent par *Heil Odin* !

Il existe aussi, en Normandie, dans le Perche et la Beauce une mystérieuse *Eglise Odinique* qui a fait l'objet de plusieurs conférences de Serge Hutin. De l'une de ces causeries, nous extrayons deux passages, dont nous laissons la responsabilité à leur auteur :

« Si on parle certes beaucoup de l'autonomisme breton, on oublie la persistance d'un autonomisme normand toujours actif. En 1940, les Allemands ne s'y trompèrent pas, qui eurent des contacts avec certains chefs autonomistes tant bretons que normands. Appuis bien compromettants qui, on le comprend, valurent à ces deux tendances de graves ennuis avec les autorités françaises après 1945 » ...

« ... Il serait impossible de laisser de côté cet aspect autonomiste de l'Odinisme, aspect qui n'hésite pas à s'en présenter comme partie intégrante. Cela poserait toute une série de problèmes sur les contacts et relations de l'actuel mouvement odinique, qui soutient des liens fraternels très actifs avec des organisations similaires des pays celtiques, de Scandinavie, des Îles anglo-normandes (c'est à Jersey que se trouve le noyau de l'irrégentisme normand) et naturellement d'Allemagne. Dans ce dernier pays existe une Eglise teutonique « Celtique », ayant à sa tête le « Grand Druide » Fred Poeppig ; elle rassemblerait près de 15 000 fidèles. »

A titre de curiosité, nous signalerons l'existence du mouvement « aryen » VRIL, supercherie élaborée par un certain J. C. Monet, ancien vendeur de produits d'entretien en porte à porte. Le « Vril » a eu des ennuis (comme on dit) avec la police parisienne parce que, à son siège social, rue du Hanovre, se déroulaient des séances « tantriques » que les profanes assimilaient à des « partouzes ». Inlassable, J.C. Monet a créé ensuite un *Ordre maçonnique* au manifeste délirant. Il ne semble pas qu'il ait conquis un seul adepte, sauf parmi des candidats à l'admission en l'asile Sainte-Anne.

Nouvelle récurrence, toute récente, avec le mouvement, *Nom-Khan*, dont voici un extrait du programme :

CONSEIL CIRCULAIRE NOM-KHAN

Grand-Maître : KARL THOR, Fondateur
et Ancien Président de la « Grande Loge du Vril »

Grand Maître d'Honneur : Lama DJORNI DJEN RINPOCHE

PROGRAMME

I

Le CONSEIL CIRCULAIRE NOM-KHAN (C.C.N.K.) est une Fraternité Franche-Camarade réunissant des personnes désirant participer à la CONSTRUCTION d'une COSGOMONIE NOUVELLE, basée sur le PLUS HAUT ESOTERISME, CENTRE-ASIATIQUE, dit : « D'ASGARDA ».

Le C.C.N.K. est l'unique Filiale de l'ASGARDA SOUTERRAIN pour la fin du Kâli-Yuga.

Les Filiations C.C.N.K. sont d'ordre astral, principalement TIBETAINES :

KARTOKPA (Bonnets Rouges) et NOM-KHAN (Bonnets Verts).

II

Durant une longue période, le C.C.N.K. se formera librement, sans structures hiérarchiques, ni cotisations, organes de presse, cahiers, cérémoniaux, signes ou symboles particuliers : hiérarchiquement, les Francs-Membres ne relèveront que du seul Grand-Maître de l'Association et ne seront tenus de connaître physiquement que lui seul.

III

A long terme, le C.C.N.K. posera les assises de l'Eglise Aryenne, appuyée doctrinalement sur l'Asgarda-Veda. Ou surnommée l'Eglise aryenne : « Eglise Mondiale de masse pour la fin du Kali-Yuga ». Elle détiendra les plus Hauts Secrets de l'Hindouisme ésotérique.

IV

Le Q.G. mondial de l'Eglise aryenne sera fondé à Nagpur — province de Maharashtra — Inde centrale, à partir de 1975.

V

Travail initiatique à longue échéance : a) Eveil tantrique de Kundalini (Voie du Milieu) ; b) Acquisition du King, Kang, Kaya (Corps de Lumière) ; Maîtrise du Vrîl (ces différents points concerneront les Adeptes les plus doués) ; la Sélection des Francs-Membres s'effectuera sur les deux plans Magique et Biologique. La Communauté des Mages qui en résultera aura pour Mission d'élaborer la Synthèse Universelle des Grandes-Religions et des Pouvoirs dirigeants sous Ma Direction... Cette Hiérocratie constituera l'élément-cadre de la société post-atomique.



Ni le Vrîl, ni l'Ordre maçonnique de Monet, ni son « Nom-Khan » n'ont retenu, à notre connaissance, l'attention des authentiques néo-nazis. Ils ne groupent que quelques érotomanes et ne méritent pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

AU PAYS DE GALLES

Pendant des siècles, les Gallois n'ont guère été mieux traités par les Anglais que les Irlandais. La déclaration d'indépendance d'une partie de l'Irlande a redonné force et vigueur à l'autonomisme gallois.

Le drapeau des Galles, un dragon rouge sur champ de sinople et d'argent flotte, maintenant, sur les demeures des partisans de Gwinfor Evans, chef du parti nationaliste gallois qui, fait sans précédent, a été élu M.P. par ses compatriotes et siège aux Communes. Mais Gwinfor Evans et ses partisans veulent obtenir que le Pays de Galles devienne membre à part entière du Commonwealth, à l'image du Canada ou de l'Australie. Ils sont vilipendés et débordés par l'Armée de libération des Galles, *The Free Wales Army* (F.W.A.) dont le quartier général est installé aux

environs de Newport. Cette armée reçoit, clandestinement, un entraînement militaire intensif et organise chaque dimanche des meetings qui réunissent des milliers de sympathisants.

Les volontaires de la F.W.A. ne proclament pas leur acointance avec le nazisme. Ils se disent gallois, rien que gallois. Mais...

« Par centaines et centaines, écrit Roger Delorme dans *Historama*, en automobile et en autobus, d'ardents jeunes gardes du Dragon rouge se réunissent pour entendre ces diatribes passionnées et pour chanter en chœur le « Chant de bataille de la République galloise ». Cet hymne se chante, significativement, sur l'air de *Wir fahren gegen England*. « Nous marchons contre l'Angleterre », le chant guerrier allemand de la Seconde Guerre mondiale. Il est enregistré sur disque et livré dans une superbe pochette sur laquelle figurent des « leaders » du Front patriotique et des soldats de la F.W.A. en armes. C'est avec un extraordinaire enthousiasme que les jeunes Gallois — et de nombreuses jeunes Galloises aussi — en chantent à tue-tête les paroles :

« Voyez le drapeau au Dragon rouge... Flottant sur la mer argentée... L'âme des Galles pleure... Tout au fond de mon cœur... Criant justice, criant vengeance... Priez mon fils, pour le renouveau de votre force... Et pour tous ceux qui mourront lorsque tombera la rosée... »

« Tel est le refrain de l'hymne du patriotisme gallois. D'après Robert Wynne, l'un des leaders, ce groupement ne préconise pas spécialement la violence, mais « les Anglais ne prennent personne au sérieux tant que quelqu'un n'a pas été tué et tant que quelque chose n'a pas sauté ! »

La F.W.A. est en liaison avec l'I.R.A. (Irish Republican Army, l'Armée républicaine irlandaise), qui lutte toujours contre les Anglais pour le rattachement de l'Ulster — ou Irlande du Nord — à la République irlandaise).

Un orateur de la F.W.A. a proclamé :

« Trois pays européens nous envoient des armes, en échange de futures concessions commerciales lorsque les Galles seront redevenues indépendantes. »

On aimerait connaître les noms de ces trois pays...

LES TROIS DOGMES DE L'APARTHEID

La République d'Afrique du Sud est constituée par les anciens Etats devenus provinces, du Cap, du Natal, de l'Etat libre d'Orange et du Transvaal. Sans entrer dans les détails d'une histoire confuse, disons que dès la seconde partie du XVII^e siècle, par vagues successives, émigrèrent dans ces immenses territoires des paysans (*boërs*)^[1] hollandais qui crurent revivre la conquête de la Terre promise, telle qu'elle est évoquée dans la Bible (Exode, Judges, Samuel).

La Bible était la seule lecture, la seule nourriture spirituelle et intellectuelle de ces calvinistes fanatiques, robustes, austères, patriarcaux, animés autant par un idéal religieux que par une farouche volonté d'indépendance. Cet état d'esprit s'accrut encore en 1836, après le *Grand Trek*, migration vers le Nord, analogue à l'expansion des Douze Tribus.

Mais les richesses de ces territoires, grâce à des terres fertiles, et surtout aux mines d'or et de diamants, attirèrent la convoitise des Britanniques. D'où, dans les toutes dernières années du XIX^e siècle une guerre atroce (1899). Persuadés de leur mission divine, les Boërs se défendirent farouchement. Les Anglais, sans doute, auraient été vaincus, s'ils n'avaient inventé les camps de concentration. Les femmes et les enfants des combattants boërs étant parqués sans eau et sans nourriture, les Boërs capitulèrent, les Anglais remportant une victoire qui déshonora l'Union Jack, mais assura le triomphe de la City.

Ainsi, le pays, d'exclusivement agricole, devint urbain et industriel. L'exploitation des richesses naturelles entraîna l'immigration de nombreux immigrants colons et simples résidents, Anglais pour la plupart, mais qui ne se mêlèrent guère aux Boërs de vieilles souches ; ceux-ci continuèrent de les nommer *uitlanders* (étrangers), bien qu'ils aient pris dans l'économie de la fédération une place importante, sinon prépondérante. Car sous la pression des événements, l'Afrique du Sud, comme nous venons de le rappeler, est devenue une fédération puissante.

Depuis une trentaine d'années, à la première stratification d'Uitlanders, s'est superposée une proportion toujours croissante d'Hindous, de Japonais et de Chinois.

Malgré les conditions abjectes où ils sont maintenus, les indigènes, surtout les Bantous, continuent de repeupler avec la sombre frénésie qui caractérise les populations misérables.

1 Prononcer « bours ».

C'est ainsi qu'une statistique récente répartit ainsi les 17 500 000 habitants de l'Afrique du Sud :

Bantous : 62 %.

Métis (coloured) : 9 %.

Asiatiques : (surtout Indiens, Chinois et Nippons) : 3,5 %.

Blancs (Boërs et Uitlanders) : 19 %.

Ces derniers sont donc en nette minorité, d'autant plus que les Noirs ont passé de 4 millions en 1904 à 12 millions en 1968 !

Cette infériorité numérique exaspère jusqu'au délire le fanatisme raciste et religieux des Boërs, et contamine les Anglo-Saxons qui trouvent un terrain d'entente, pour ne pas dire de complicité, dans le sein de l'Eglise luthérienne nationale, dans les loges maçonniques du Rite d'York, et surtout dans une société secrète politique, aux multiples aspects la *Broedebond* (la ligne fraternelle).

C'est dans cette ambiance trouble, fébrile, hypocrite, que s'est concrétisé l'*Apartheid*. Ce terme échappe aux définitions précises, mais qualifie le racisme conçu et mis en application par le *Parti National* qui reste au pouvoir depuis 1948, pour l'excellente raison que le droit de vote n'est accordé qu'à ses membres ou aux sympathisants.

Non seulement — sous un aspect caricatural de démocratie — le *Parti National* exerce une dictature sur la fédération sud-africaine, mais il contamine deux Etats voisins hantés par des problèmes analogues : la Rhodésie du Sud et l'Angola.

LES TROIS DOGMES

Jusqu'en 1945, l'*Apartheid* se référait à trois principes, ou mieux à trois dogmes :

1) La certitude absolue (article de foi religion-laïc) que le destin de la communauté des authentiques Afrikaners était, en quelque sorte, le « reflet », à deux millénaires de distance, de celui du Peuple élu, des Enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dont la Bible retrace la vocation et les conquêtes.

Dans les moindres épisodes de leurs annales, les Boërs descendant des émigrés fanatiques du XVIII^e siècles voyaient « la main de Dieu », non point du Dieu d'amour de Nouveau Testament, mais du YHWH jaloux, rancunier, de l'Ancien Testament, celui qui avait exigé le massacre des Sichémistes, des Benjamites, et qui punissait de mort les moindres actes de pitié envers des ennemis à merci ; celui qui avait fait que la plupart des récits historiques de la Bible ruissellent de sang.

Pour nous borner à un seul exemple, la migration vers le nord, le *Grand Trek*, avait été marquée par des hécatombes des populations indigènes, auparavant heureuses et prospères. Les Bantous, les Cafres avaient été assimilés aux Gabonites, aux Philistins. Ils avaient donc été ou réduits en esclavage ou décimés sauvagement et joyeusement.

Le temps n'avait fait qu'aggraver cette conception très particulière de la religion, puisque le préambule de la constitution de 1961 stipule expressément :

« En humble soumission à Dieu Tout-Puissant qui régit la destinée des nations et l'histoire des peuples, qui a rassemblé sur cette terre nos ancêtres venus de toutes parts et la leur a donnée, qui les a guidés de génération en génération, qui les a miraculeusement délivrés des dangers qui les menaçaient... »

C'est ainsi que, sempiternellement, journalistes, hommes politiques, prédicateurs, dans leurs

éditoriaux, proclamations, sermons, redisent que le Dieu Tout-Puissant exige la séparation rigoureuse des races humaines, que l'Apartheid est voulu par l'Éternel, et que sa transgression est un péché irrémissible. Dieu a interdit le métissage entre les espèces animales, donc cette loi s'applique, à fortiori, au métissage entre races humaines.

Le second axiome de l'Apartheid ? La foi en la mission universelle des vrais citoyens de la République sud-africaine. Ceux-ci ont des devoirs sacrés, non seulement envers leur propre pays, mais envers l'humanité de race blanche, la seule qui compte. Alors que tant d'hommes sont corrompus par la néfaste utopie égalitaire, les Afrikaners, envers et contre tous, défendent la citadelle de la Vérité ethnique, résistent avec courage et optimisme à tous les assauts de l'Abomination de la Désolation. Ils tirent gloire et honneur de la désapprobation, voire de l'indignation qu'exprime un monde aveugle, corrompu, qui ose affirmer qu'un Homme blanc n'est que l'égal d'un Cafre ou d'un Chinois. Et l'Afrikaner-type, devant les attaques des intellectuels du monde entier, devant les condamnations des instances internationales, se rengorge dans sa superbe, et lance un défi : « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

Ce qui devait, immanquablement, le conduire à embrasser avec ferveur les théories nazies à substrat biologique. Il prône la pureté du Sang, il considère le métissage comme un crime de lèse-humanité. S'il n'en est pas encore venu, au moins officiellement, à la destruction radicale des bâtards de Blancs et de *colored men* au moins les traite-t-il en parias, comme dans l'Inde Védique. Mais alors que le brahmine « ignore » le sans-caste, ne daignant même pas le regarder, l'Afrikaner ressent un frisson de haine et de dégoût la vue d'un individu dont la seule présence évoque l'acte ignominieux par excellence : la copulation d'un être privilégié avec un être souillé.

LA MYSTIQUE NAZIE

Dès qu'elles furent connues par l'intelligentsia afrikaner, les théories de Gobineau, de Chamberlain, de Dietrich Eckart, de Rosenberg furent adoptées avec enthousiasme. Les traductions, les commentaires, les thèses se multiplièrent dans ce sens ; des sociétés savantes se placèrent sous le patronage des utopistes racistes. Bientôt, Adolph Hitler apparut aux yeux extasiés des « nationalistes purifiés », comme le Siegfried de la race blanche. On passa sous silence son anti-christianisme ; on ne s'apitoiera même pas sur les Pays-Bas, terre des ancêtres, victimes de son bellicisme. On ne vit en lui que le Prophète de *Blut und Ehre* : « Sang et Honneur. »

Dès 1936, le gouvernement afrikaner affirma, en maintes occasions, que la préservation du sang aryen était son devoir le plus sacré. Il multiplia les références biologiques. Les conférenciers nazis furent reçus et écoutés comme des émissaires du Messie. Ces Bataves, ordinairement froids, pesants, « sérieux », furent saisis d'une fièvre toute méridionale. La République sud-africaine vit, en 1945, la défaite de Hitler comme un cataclysme mondial. Mais elle ne perdit pas courage, relevant et rallumant le flambeau de la juste cause. Ce ne fut pas la réaction d'une minorité, mais l'expression officielle d'un gouvernement régulier, appuyé sur la quasi unanimité des électeurs : fait unique dans l'Histoire contemporaine.

Pendant les cinq années de guerre, un quotidien à gros tirage, *Die Transvaler*, s'était voulu aussi raciste et pangermaniste que la presse hitlérienne d'Allemagne et des pays occupés. Son rédacteur en chef était Henryk Verwoerd. Il acquit, de ce fait, une telle audience, qu'un mouvement populaire enthousiaste le porta au fauteuil de Premier ministre, c'est-à-dire en fit un dictateur de fait (1961). Sous son régime, l'Afrique du Sud proclame sa rupture avec le Commonwealth britannique. Il soutient la Rhodésie du Sud après sa déclaration d'indépendance unilatérale (1963). Il crée des cités ghettos où les Bantous sont parqués. (Aux élections de mars 1966, son

parti, *Nationalist party*, renforce sa prépondérance : 126 sièges sur 166, au lieu de 105 en 1961.) C'est un fanatique glacé que les psychiatres classeraient dans la catégorie la plus dangereuse des psychopathes : les paranoïaques persécutés-persécuteurs. Un autre demi-fou mettra fin à sa dictature : le 6 septembre 1966, Verwoerd est assassiné au cours d'une séance parlementaire, par un Blanc, Dimitri Isafendas, qui tient des propos si notoirement incohérents qu'il finira ses jours dans un asile d'aliénés.

Huit jours après le meurtre, le choix du parti nationaliste, unanime, porte sur Balthazar John Vorster, ministre de la Justice de juin 1961. C'est un personnage retors, plus fanatique encore (s'il est possible) que son prédécesseur. Admirateur de Hitler, il est l'auteur de la loi, dite des *180 jours*, qui autorise la police à incarcérer un suspect durant six mois, sans justifier sa décision, et sans que la justice soit officiellement saisie. Le 26 mai 1967, une nouvelle loi assimile la défense des opprimés au crime de trahison — ce qui entraîne presque inmanquablement une condamnation à mort. Vorster justifie ces mesures par la « découverte » d'un complot tramé, selon ses indicateurs, par les leaders d'un congrès clandestin des minoritaires.

En fait, depuis 1960, il existe bien un Congrès National Africain où sont inscrits des Bantous. En mai 1967, ce congrès a tenu, à Paris, une conférence contre l'Apartheid, mais comme elle n'a pas su intéresser la grande presse à ses revendications, comme elle ne disposait que de moyens financiers minables, les conclusions de cette conférence ne dépassèrent pas le cadre de vœux pieux. Le Parti nationaliste de la République sud-africaine y vit surtout une excellente occasion de renforcer son action répressive.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Après Verwoerd, Vorster est épaulé efficacement par la société secrète, mais gouvernementale, le *Broeder Bond*. Celle-ci (pour ne pas compromettre ouvertement ses dirigeants et ses commanditaires) se démultiplie en sociétés clandestines et terroristes. Citons *Boerenasse*, et surtout *Greyshirts*. Ces « chemises grises » copièrent, jusque dans les détails d'uniforme, les chemises brunes hitlériennes.

« Actions directes assassinats, enlèvements, attentats sont réservés à l'*Ossewa-Brandbag* qui est structurée par des S.S. ayant échappé à la défaite de 1945. Officiellement, l'*Ossewa* fut dissoute en 1950, mais cette mesure judiciaire, toute platonique, accrut son action et la rendit encore plus puissante par la terreur qu'elle inspire toujours.

C'est à l'*Ossewa* qu'on doit un élargissement de la notion d'Apartheid. Après les Bantous, les Zoulous, les Métis, les Chinois, les Hindous, voilà que les juifs sont rejetés de la communauté ! D'abord tacite, sournois, l'antisémitisme devient maintenant virulent. Peu nombreux, avant 1936, les juifs avaient été accueillis normalement en Afrique du Sud, où ils avaient apporté des capitaux et un esprit d'entreprise qui avaient été appréciés de la bourgeoisie *boër* et *uitlander*. Mais la persécution hitlérienne en Europe avait dirigé vers le continent austral un certain nombre d'Israélites pauvres. L'*Ossewa* en prit prétexte pour pratiquer le « pur aryanisme » de ses maîtres spirituels. Elle soumit à un « *numerus clausus* », sinon légal au moins de fait, les juifs universitaires, banquiers, commerçants. Elles pourchassa ceux qui s'apitoyèrent sur des discriminations raciales dont ils n'avaient que trop souffert avant leur propre exil.

LA « COLOUR BER »

L'Apartheid s'exprime par la définition de la *crieur bar* (barrière de couleur) qui, individuellement et collectivement, prend un caractère passionnel, pour ne pas dire démentiel. Pour défen-

dre la ségrégation dont il fait son cheval de bataille, le gouvernement sud-africain se trouve dans l'obligation de « perfectionner » sans cesse les mesures apartheid ; il pousse donc ses décisions de l'odieux au ridicule. Bien que la pigmentation du derme remplace avantageusement la rouelle ou l'hexagramme jaune, le problème est inextricablement compliqué par les données ethniques, et aussi parce que les grands principes dissimulent, en réalité, la protection d'intérêts sordides.

Ainsi la communauté indigène compte une dizaine de tribus dont les mœurs et les types ethniques diffèrent considérablement. Citons les Zoulous, les Xhosas, les Bantous, les Cafres, les Tswanas.

Les métis, particulièrement haïs, sont surtout nombreux dans l'Etat du Cap ; ils sont près de deux millions et sont prolifiques. Les Asiatiques — Hindous et Chinois — sont surtout établis au Natal : ils sont pratiquement interdits en Orange. Les Japonais s'infiltrèrent un peu partout, mais bénéficient de mesures de faveur qu'explique leur rôle durant la Seconde Guerre mondiale.

Malgré toutes les mesures légales, et plus encore à cause d'une psychologie collective savamment entretenue par une propagande « à la Goebbels », la *culotte bar* a beau se hausser constamment, elle est impuissante à refouler efficacement la poussée démographique. Le rapport entre Blancs et Non-Blancs est de Un à Cinq. On a calculé que, malgré la misère, les persécutions et les interdictions d'immigration, les *coloured men* seront en l'an 2000 plus de trente millions, c'est-à-dire que la proportion démographique atteindra de Un à Sept et demi !

Car les Blancs d'Afrique du Sud sont parmi les moins « natalistes » du monde. Faut-il y voir une réaction instinctive à la peur panique d'un avenir qui, de gré ou de force, leur échappera ?

DONT L'ASPECT EST MANIFESTEMENT...

Pour donner un semblant de justification à la ségrégation antisémite, les Hitlériens feignaient de se référer à des caractères, sinon objectifs, au moins physiques et scripturaires.

Ainsi, ils distinguaient la cicatrice prépuccienne consécutive à la circoncision rabbinique, de celle exécutée par les Ulémas d'Islam. Ils classaient parmi les juifs les seules personnes qui, sur quatre grands-parents, décomptaient au moins trois israélites. Ainsi un « quart de juif », le général Milch, atteignit le sommet de la hiérarchie militaire et fut proclamé héros du Reich.

Les tenants de l'Apartheid ne s'embarrassent pas de tels critères. La *Population Registration Act* (1930) reconnaît deux indices d'exclusion de la communauté blanche : l'apparence physique et la commune renommée. Voici la traduction du texte légal :

« Toute personne dont l'aspect est manifestement celui d'une personne de race inférieure ou qui est généralement reconnue comme telle est indigne de la citoyenneté. »

On imagine quels abus ou quel chantage peuvent se masquer derrière des appréciations aussi vagues. Ainsi un aspect « paria » peut surgir après un métissage qui remonte à plusieurs générations. Les lois génétiques de Mendel, approfondies par Jean Rostand, sont, en ce sens, « éloquentes ».

Chaque indigène de la République sud-africaine est nanti d'une carte d'identité raciale qu'il doit constamment porter sur lui. Elle est enregistrée sur le *Reference-book* de sa circonscription administrative, tient lieu de passeport et de livret de travail. Sa perte, sa falsification, même son oubli momentané, exposent aux sanctions les plus sévères.

Pratiquement, aucun appel judiciaire n'est admis après qu'une commission *ad hoc* a classé un individu comme « douteux ». On remarquera que la décision ne se réfère à aucun caractère

scientifique, comme l'examen hématologique, par exemple.

Une loi votée en 1967 s'en prend particulièrement aux métis, qui, sans mauvais jeu de mots, sont les bêtes noires des nationalistes intégraux. Pour écarter les conséquences éventuelles d'une apparence physique « orthodoxe » l'ascendance familiale, jusqu'à trois générations, est prise en considération. Autrement dit le « suspect » doit justifier de quatorze aïeux de race exclusivement blanche... dans un pays où, jusqu'au début du XX^e siècle, les registres d'état-civil étaient tenus avec désinvolture ou n'existaient même pas. Ces mesures ont, sur tous les plans, mais surtout sur le plan familial, des conséquences tragiques. La cohabitation entre Blancs et coloured-men (ou women) étant punie de lourdes peines de prison, voire des travaux forcés, les foyers mixtes sont légalement obligés de se séparer. Se revoir en cachette expose les anciens époux aux peines sévères prévues pour les récidivistes. On imagine le douloureux destin des enfants de ces foyers maudits.

Comme l'écrit le Pr C. Cadoux, doyen de la faculté de droit de Madagascar :

« On ne peut ignorer que ce système (l'Apartheid) décidé et imposé par la seule minorité blanche, suppose une classification non seulement raciale, mais raciste, parce que fondamentalement basé sur l'existence d'une race supérieure et de races inférieures... Cette politique frappe actuellement tous les groupes ethniques, mais elle est conçue avant tout à l'encontre des Bantous, dont la masse numérique constitue une menace capitale au maintien de la supériorité blanche. »

LES BANTOUS

On désigne sous cette appellation non pas un groupe ethnique, mais un groupe linguistique, qui englobe l'ensemble des populations indigènes de l'Afrique sud équatoriale, à l'exception des Boshimans et des Hottentots. Ce furent, au cours des siècles, les principales victimes de la traite. Ils étaient appréciés par les marchands de « bois d'ébène » parce qu'ils étaient robustes et intelligents, et qu'ils supportaient sans trop de dommages la transplantation.

Dès le XVI^e siècle, dans le Sud-Ouest africain, les Portugais achetaient des esclaves aux chefs des tribus et les revendaient aux planteurs de Baïa et de Pernambouc. Les Bantous de l'Afrique orientale et méridionale faisaient, aussi, prime sur les marchés arabes de Zanzibar.

Parmi eux, les Zoulous surent, les armes à la main, défendre leur indépendance, et, dès le début du XIX^e siècle, résistèrent aux colons hollandais et anglais. En 1815, un de leurs rois, Tchakas, fonda un puissant Etat, basé sur une organisation militaire à la spartiate. Son exemple fut suivi par les Matabélés, qui transhumèrent dans le vaste territoire devenu maintenant la Rhodésie du Sud. Le roi Zwidé unit, près du lac Nyassa, d'autres tribus indépendantes.

Constamment, les diverses races bantoues furent en guerre avec les envahisseurs européens. Souvent vaincus, ils se reformaient aussitôt et, dans les immenses territoires désertiques s'organisaient en « maquis ». En 1909, ils infligèrent une cuisante défaite aux Allemands. Les Afrikaners ne vinrent à bout des Bantous que par cette « verge de fer et ce fleuve de sang » dont il est parlé dans l'Apocalypse. Ils achevèrent de les affaiblir, d'abord par l'alcool, ensuite en démantelant leurs structures tribales. Dans cette ethnocide systématique, des missionnaires de choc eurent un rôle non négligeable. Les femmes bantoues, quand elles sont jeunes, sont belles et ardentes, ce qui facilita de nombreux métissages. Or, il est écrit : « Concluons maintenant une alliance avec l'Eternel pour renvoyer toutes les femmes étrangères avec les enfants issus d'elles selon le conseil de ceux qui craignent les commandements de notre Dieu. » (*Esdras X.*)

12

« LET LIVE APART »

Conformément à l'exhortation biblique, les Afrikaners se refusèrent à toute tentative d'assimilation. Ils appliquèrent rigoureusement l'axiome politique « *Live and let live apart* ». « Vivre et laisser vivre séparément. » Règle appliquée dans tous les domaines, jusqu'à la minutie, jusqu'à l'absurde — exactement comme Hitler agissait avec les juifs. Plus de quatre-vingts lois répressives ont été promulguées. La moindre transgression, même involontaire, du moindre des articles de ce code est sanctionnée par une police servile, une justice aveugle et les fanatiques de l'*Ossewa*.

Voici quelques exemples de ce cloisonnement :

D'abord les Non-Blancs sont exclus de participations politiques, à tous les degrés. Aucun droit de vote, en quelque domaine que ce soit, en vertu du *Bantu self government* (1959).

Depuis la promulgation de cette loi-cadre, chaque communauté vit pour elle et sur elle-même. En théorie, les Bantous et autres parias ont le droit de s'organiser légalement. En fait, ils restent esclaves, et esclaves redoutés, donc détestés.

Comme la plupart des puritains, les Afrikaners sont hantés par les problèmes sexuels jusqu'au délire collectif. Depuis 1949, les mariages mixtes sont interdits. Les rapports hors mariage sont punis de lourdes peines infamantes, aussi bien pour l'homme blanc que pour sa partenaire de couleur, et réciproquement. Non seulement le (ou la) coupable est mis au ban de la société, mais il peut subir cinq ans de bagne ; un simple soupçon risque d'entraîner une condamnation capitale, suite au jugement sommaire d'un tribunal clandestin des *Ossewa* — calqué sur la *Vehme* germanique. Depuis 1953, la séparation physique est obligatoire dans les moyens de transport, les lieux publics, les divertissements, et même dans les églises et temples. L'égalité pécuniaire de traitements est expressément interdite, de même que les promotions professionnelles. Le personnel domestique est parqué comme l'étaient les esclaves américains de Virginie avant la guerre de Sécession.

LES GHETTOS

Toutes ces mesures ne sont que des préparations au grand dessein des promoteurs de l'Apartheid intégral. Ils veulent « regrouper » chaque groupe ethnique dans des zones topographiques strictement définies. Le principe du ghetto est appliqué avec une rigueur qui croît d'année en année. Les Blancs disposent de quartiers aérés, luxueux. Les « autres » sont parqués dans des

bidonvilles d'autant plus insalubres que leur taux de natalité s'élève constamment. Il en résulte des exodes imposés sans aucun souci d'hygiène ou de sentiments. On expulse et l'on reloge (?) dans des *Indian* ou *Bantu towns*.

Les Non-Blancs ne peuvent ni se syndiquer ni faire grève. Les commissions prud'homales sont présidées par des Blancs seuls juges des sentences. La politique dite de *job-reservation* empêche les Non-Blancs d'accéder aux emplois spécialisés, et encore moins à la hiérarchie technologique. Ils sont réduits aux postes de manœuvres, de domestiques, n'exécutent que des travaux harassants et rebutants, sans le moindre espoir d'une existence meilleure.

D'où un chômage croissant, des sabotages fréquents, des émeutes sporadiques, réprimées dans le sang. Bien entendu, les Non-Blancs tombent dans la délinquance, voire la criminalité. Les extrémistes blancs en tirent argument pour accentuer les mesures ségrégationnistes.

La République sud-africaine est entraînée dans une ronde infernale dont les conséquences ne sont que trop prévisibles.

Comme le dit l'un des meilleurs spécialistes de ces affreux problèmes, le Pr C. Cadoux :

« Apartheid se présente comme un pari sur l'avenir... ce pari illégitime parce que contraire à la dignité de l'homme et contraire à la doctrine chrétienne dont se recommandent les responsables. Il est politiquement irréaliste parce que perdu d'avance et maintenu seulement par la contrainte systématique. »

Voici quelques chiffres : en la seule année 1965, les tribunaux spéciaux, les « cours de justice » jugeant des transgressions à l'Apartheid ont prononcé quarante condamnations à mort (toutes exécutées), douze emprisonnements à vie, et ont « distribué » cinq mille années de prison. Le budget de la police absorbe le cinquième du budget fédéral actuel ! ...

On s'étonnera moins de cette férocité légale quand on saura qu'une loi, élaborée par Mr Vorster quand il, était ministre de la Justice, permet de mettre indéfiniment un prévenu en prison, par mesure administrative et sur une simple dénonciation qui peut être anonyme.

Une « loi sur le sabotage » : prévoit une condamnation à cinq ans de prison pour le seul « délit » d'avoir tracé sur un mur : « A bas l'Apartheid. »

Quand la peine de prison est purgée, le ministre de la Justice peut laisser en prison « probative » le « coupable » aussi longtemps qu'il en décidera, c'est-à-dire, en fait, à vie. Une mesure de clémence consiste en une assignation à résidence, très loin du domicile antérieur, avec obligation de se présenter matin et soir à la police. Dans son ouvrage d'une remarquable objectivité^[1], M. Jacques Delarue pose cette question : « A mesure que le régime apartheid se durcit, se nazifie, le nombre des voix qui lui sont favorables augmente. Pourquoi ? » Voici sa réponse — qui peut s'appliquer à tous les pays ou partis politiques en voie de néo-nazification : « Parce que, dans le même temps, une série de lois a réduit les moyens d'expression de l'opposition. Et cela est très passionnant ; c'est là que nous voyons l'importance capitale de l'information d'une population. Car, bien entendu, tout le monde n'est pas devenu fou en Afrique du Sud, ou criminel ; il y a tout de même une zone de la population blanche cultivée, parfaitement consciente que l'on est en train de vivre quelque chose de démentiel... »

« Mais... ceux qui sont conscients de cette situation n'ont plus le droit à la parole. On leur a progressivement coupé tous moyens d'expression. On a donc affaire à une population totalement sous-informée et d'autant plus sous-informée que l'ensemble de la radiodiffusion sud-africaine, la *South African Broadcasting*, a pour président-directeur général M. Meyer. Il est

1 *Les Nazis sont parmi nous*, (Ed. du Pavillon, 1969)

d'origine allemande et il est aussi le président du « Broederbond » qui est né au sein du *Ossewa Brandwag* qui est le véritable gouvernement de l'Afrique du Sud. 80 % des députés du parti nationaliste au pouvoir sont membres du *Broederbond*. C'est là que, en fait, à huis clos, l'on gouverne l'Afrique du Sud. Cet homme est en même temps le président de toute la radiodiffusion de l'Afrique du Sud. »

UN BLOC NAZI

La République sud-africaine constitue un bloc politique puissant, sans fissure. Dans l'Angola portugais et la Rhodésie du Sud, les principes de l'Apartheid sont appliqués dans toute leur rigueur, d'autant que ces deux Etats abritent de nombreux Allemands, soit des colons établis depuis le début du XX^e siècle, soit d'anciens nazis qui y ont trouvé une large hospitalité. En Rhodésie, les Blancs ont lancé, le 11 novembre 1965, un défi non seulement à la Grande-Bretagne, mais à toutes les démocraties. Ian Smith, Premier ministre, est dictateur. Il a entraîné dans « l'indépendance » non seulement 250 000 Blancs, mais quatre millions de Noirs... qu'il n'a pas consultés.

Les Rhodésiens noirs font preuve d'une apathie qui s'explique, d'abord par la crainte d'une répression qui serait féroce, et aussi par leurs divisions intérieures. Ils appartiennent à des tribus rivales depuis des siècles, et Ian Smith a su diviser pour régner.

Ainsi des condamnations d'instances internationales restent purement platoniques et les mesures de rétorsion, officiellement proclamées, se heurtent aux intérêts du capitalisme international.

La détermination de Ian Smith et de son parti politique s'explique non seulement par les divisions des Africains, la répugnance des Britanniques à prendre vraiment la défense de *natives*, mais surtout par l'aide qu'ils reçoivent du Portugal et de la République sud-africaine.

A mesure que les années passent, la situation évolue dans une direction extrémiste. En mars 1967 s'est créé, à Salisbury, un parti d'extrême-droite qui repousse toute tentative de négociation avec Londres, et qui reproche à Ian Smith sa mansuétude envers les « races inférieures ».

Le 20 juin 1969, un référendum a donné 81 % des voix (de Blancs) à la proclamation de la République indépendante. Le régime de l'Apartheid est constitutionnalisé, et depuis il est appliqué avec une rigueur systématique qui ne le cède en rien à celui de la République sud-africaine.

DU SANG SUR LES DIAMANTS

La présence, dans la République sud-africaine, d'anciens S.S. provoque souvent de sanglants règlements de comptes qui sont, habituellement, étouffés par la police d'Etat, tout entière dans les mains des sympathisants nazis.

Une de ces affaires cependant, n'a pu être entièrement cachée à l'opinion publique, mais l'enquête fut menée de telle sorte qu'elle ne découvrit jamais la vérité, au mieux des intérêts nationaux-socialistes, sous la dictature Vorster.

Le 25 mars 1961, à l'aube, dans les sables qui entourent la ville de Johannesburg (Transvaal) on découvre un cadavre qui est immédiatement identifié : c'est celui d'un nazi notoire, le baron allemand Dietrich von Schaurath. Il a été assassiné de deux balles dans la nuque. Il tient dans sa main crispée un diamant brut. Dix-sept autres gemmes valant plusieurs millions de livres sont éparpillées autour de lui.

En entendant à la radio le signalement de l'inconnu, dont les pièces d'identité ont disparu, Mme von Schaurath reconnaît qu'il s'agit de son mari.

A quel mobile ont obéi les meurtriers ? Ils ont emporté l'argent de leur victime, environ deux cent mille anciens francs ; et négligé les pierres précieuses !

Les diamants n'auraient pas été abandonnés sur place par un meurtrier ordinaire.

Au Cap, on chuchote que le baron von Schaurath avait découvert le secret d'une ville en ruine nommée Pomona, dans les ruines de laquelle l'état-major nazi, après la mort de Hitler, aurait enfoui des diamants d'une valeur globale d'un milliard de D.M. ...

LES ÉLITES NOIRES

Malgré les mesures d'exception, les calomnies, les persécutions systématiques dont elles sont victimes, les élites noires ne sont pas entièrement bâillonnées. Bien qu'elles manquent de moyens financiers et de mass media, elles ne restent pas inactives et ne perdent pas courage, appliquant la célèbre et toujours actuelle devise attribuée au Taciturne par Jules Verne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

C'est ainsi qu'en 1912 naquit l'*African National Congress*. (A.N.C.) Son fondateur, Isaka Seme, tenta de constituer une union des fermiers africains contre l'envahissement des Afrikaners. A quoi les Blancs ripostèrent l'année suivante en promulguant le *Native Land Act Bill* qui enleva aux Noirs la terre qui leur restait et fit d'eux de simples métayers du gouvernement. Il n'y avait plus de fermiers noirs, mais l'A.N.C. subsista sans obtenir sur d'autres plans, des résultats tangibles. Après la Seconde Guerre mondiale l'*African National Congress* (sous l'impulsion de militants comme Lisulu, Lemde, et surtout Mandela) appela les Noirs à la résistance passive. D'autres organisations plus violentes, comme le *Pan African Congress* ou l'*Umkunda*, organisèrent des sabotages et la guérilla.

Nelson Mandela avait une personnalité d'une ampleur exceptionnelle. Très cultivé, il était à la fois un tribun, un organisateur et un orateur. Tombé dans un traquenard policier, il fut arrêté puis jugé à Pretoria ; son procès se déroula d'octobre 1963 à mai 1964.

Mandela avait à répondre de deux chefs d'accusation : d'avoir incité des « coloured-men » à faire grève en mars 1961, puis d'avoir quitté la République sud-africaine sans être muni d'un passeport.

Il se défendit lui-même avec une éloquence, une sincérité qui impressionna ses juges..., mais ne modifia en rien leur verdict. Sans doute ces magistrats firent-ils leurs les célèbres paroles de Disraeli : « Dans ma vie parlementaire, beaucoup de discours m'ont ému ; aucun n'a modifié ma résolution. »

Mandela — dont le nom totémique était « Mouton Noir » — descendait d'une famille royale. Au cours de ses plaidoiries il proclama : « Je ne nierai pas le fait que j'ai été le fondateur de l'*Umkunda we Sizwe*^[1] et que j'y ai joué un rôle important jusqu'à mon arrestation en 1962. Mais je tiens à déclarer que l'idée émise dans le réquisitoire selon laquelle la lutte en Afrique du Sud serait dirigée par des étrangers ou des communistes est dénuée de tout fondement. Quoi que j'ai fait, je l'ai fait, non sous quelque influence extérieure, mais à partir d'une expérience acquise en Afrique du Sud et à cause de mes origines africaines, dont je suis fier... »

« Les Africains, précisa Mandela, veulent des salaires qui leur permettent de vivre. Les Africains veulent accomplir le travail dont ils sont capables, et non le travail dont le gouvernement

1 Groupe terroriste, dont le nom signifie « Le fer de lance ».

les déclare capables.

« Nous voulons habiter où nous trouvons du travail et ne pas être expulsés d'une région sous le prétexte que nous n'y sommes pas nés. Nous voulons avoir le droit de posséder la terre que nous labourons et ne pas être contraints d'être parqués dans des logis imposés que nous ne pourrions jamais dire nôtres.

« Nous voulons pouvoir nous mêler à l'ensemble de la population. Les hommes veulent garder leurs femmes et leurs enfants auprès d'eux, là où ils travaillent et ne pas être obligés de vivre dans des camps d'hommes seuls. Les femmes ne veulent plus vivre seules comme des veuves dans des réserves.

« Les Africains veulent avoir le droit de sortir après onze heures du soir et ne pas être cloîtrés dans leurs chambres comme des petits enfants.

« Les Africains veulent avoir le droit de voyager dans leur propre pays et de chercher du travail là où ils veulent, et non là où le bureau de travail les expédie.

« Les Africains veulent disposer d'une part des richesses de l'Afrique du Sud. Ils veulent la sécurité et une place dans la Société.

Nelson Mandela fut condamné à la détention perpétuelle. Il est mort *politiquement* en prison.

Avant d'être rayé du monde des vivants, Mandela put adresser cet appel au monde civilisé :

« Nous voulons des droits politiques égaux, parce que, sans eux, nous sommes impuissants. Je sais que cela sonne de façon révolutionnaire pour les Blancs de ce pays parce que, alors, la majorité des électeurs sera constituée d'Africains.

« Oui, le Blanc a peur de la démocratie. Mais on ne peut permettre à cette crainte de barrer le chemin à la seule solution qui garantisse la paix et la liberté pour tous.

« Il est faux que l'égalité des droits entraînera la domination raciale. La division politique basée sur la couleur de peau est entièrement artificielle et lorsqu'elle disparaîtra, il en ira de même de la domination d'un groupe de couleur sur un autre.

« Le Congrès National Africain a consacré un demi-siècle à condamner le racisme ; il ne changera pas de politique quand il aura triomphé... Il s'agit vraiment d'une lutte nationale... »

Cet appel fut entendu par quelques organisations internationales qui votèrent des motions émouvantes, mais sans l'ombre de la moindre efficacité.

L'ARME ATOMIQUE

Pourtant le danger n'est pas seulement certain, mais très proche, si ce n'est même quasi immédiat.

Les néo-nazis s'organisent militairement dans un grand nombre de pays démocratiques, où les gouvernements laissent faire faute de moyens d'action adéquats, ou par suite de complicités occultes.

Surtout ils organisent des « réduits » stratégiques, pourvus de tous les moyens offensifs et défensifs modernes.

C'est de ces centres que partiront leurs colonnes d'assaut allant à la reconquête des pays libres, quand ceux-ci, ou bien seront affaiblis par une grave crise économique ou bien seront minés par des Cinquièmes Colonnes autrement puissantes et structurées que celles qui ont opéré de 1936 à 1950. Nous reviendrons sur le centre d'Amérique du Sud, celui que les initiés nomment la citadelle A.H.^[1].

1 Adolph Hitler.

Tenu longtemps secret, un pacte militaire signé en 1966 est connu maintenant des chancelleries ; mais on en sait moins les lignes essentielles. Il a officiellement un caractère défensif, mais en fait il a été monté par des néo-nazis, descendants de la première génération hitlérienne. Il unit la République sud-africaine, la Rhodésie, l'Angola.

D'abord, sous un prétexte touristique, mais à des fins stratégiques, ont été construites des autoroutes reliant les trois capitales : Pretoria, Salisbury et Luanda. Leur possibilité de trafic est disproportionnée (d'une façon criante) avec des nécessités purement économiques. D'autre part certaines déviations ne se justifient que par des impératifs purement militaires.

Mais ce n'est pas tout, ou plus exactement, ce n'est que préparation à l'essentiel. Nous nous croirions en pleine science-fiction, en scénario pour James Bond si le fait n'était pas attesté par un historien aussi objectif et documenté que Jacques Delarue.

« Un groupe de savants atomistes allemands est arrivé en Afrique du Sud en septembre 1966, dont une partie est d'ailleurs composée de savants ayant travaillé du temps du nazisme. Ils sont très certainement en train de fabriquer une bombe atomique et selon des informations qui paraissent sérieuses, très sérieuses même, ils seraient en train de mettre au point un système qui établirait un cordon radio-actif qui permettrait, en cas de danger, d'isoler le bloc raciste sud-africain du restant de l'Afrique noire. »

DEUX CITATIONS

Sous une forme romanesque, l'écrivain blanc sud-africain Allan Patton a posé le problème du sort de sa patrie dans son livre : *Pleure, ô pays bien-aimé*.

Il fait dire à son protagoniste, le pasteur Msimangu :

« Je ne vois qu'un espoir pour notre pays et il sera réalisé quand les hommes blancs et les hommes noirs, n'aspirant ni au pouvoir ni à l'argent, désirant seulement le bien de leur pays, s'uniront pour y travailler. Je ne redoute qu'une chose dans mon cœur, c'est que le jour où ils se mettront à aimer, ils s'aperçoivent que nous nous sommes mis à haïr. »

Voici une autre citation, hélas, beaucoup plus réaliste ! Elle est extraite d'un manifeste datant de 1943 et signé de Heinrich Himmler :

« Depuis onze ans que je suis Reichsführer SS, mon but général a toujours été le même imperturbablement. La création d'un ordre du sang précieux qui puisse servir les intérêts de l'Allemagne. Un ordre qui répande l'idée du sang nordique, de telle sorte que ce soit nous qui attirions à nous tout le sang nordique du monde, que nous enlèverions à nos adversaires pour nous l'incorporer, afin que jamais plus sur le plan de la grande politique, de grandes quantités de sang nordique ne luttent contre nous. Nous devons l'accaparer et les autres doivent en être privés. »

13

LE GRAND CYCLOPE ET L'INVISIBLE EMPIRE

Les guerres civiles dépassent en tragédie les guerres entre nations.

De toutes les luttes fratricides des temps modernes, la plus longue, la plus acharnée, la plus sanglante fut la guerre de Sécession (*Civil war*). Rappelons succinctement les causes de ce conflit qui fit présager l'horreur des guerres mondiales qui éclatèrent au siècle suivant. En 1860, Abraham Lincoln est élu président des Etats-Unis d'Amérique, sur un programme anti-esclavagiste. Sincèrement démocrate — et dirions-nous maintenant anti-raciste —, il a basé sa campagne électorale sur la libération des Noirs, ces esclaves dont le travail forcé assure la prospérité des Etats du Sud.

Aussitôt, la Caroline du Sud et neuf autres Etats méridionaux rappellent leurs représentants au Congrès. font *sécession*, et forment à Richmond, sous la présidence de Jefferson Davis, une confédération autonome. Décidé à maintenir coûte que coûte l'unité de la nation américaine, Lincoln déclare la guerre aux rebelles. D'abord victorieux, les Sudistes, commandés par Lee, doivent bientôt passer à la défensive. Les combats se prolongeront durant quatre années, au cours desquelles les adversaires font preuve, mutuellement, d'acharnement, d'héroïsme et de cruauté.

Enfin, le 9 avril 1865, Lee capitule à Appomattox. L'autre général sudiste, Johnston, met bas les armes le 18 avril, à Durham.

D'esclaves, les Noirs deviennent donc des *citizens* égaux aux Blancs. Mais le Nord fait payer durement au Sud sa victoire. Occupation ; exactions ; ruines et rancoeurs qui ne sont pas encore éteintes actuellement.

Aveulis par des générations d'esclavage, sans instruction, sans éducation civique, les Noirs, plus ou moins manœuvrés par des aventuriers cyniques, ne surent profiter ni de la liberté ni du partage des terres. Brimés par les occupants venus du Nord, ruinés par le manque de main-d'œuvre, humiliés par les fanfaronnades de leurs anciens esclaves, des propriétaires sudistes — selon un processus historique maintes fois constaté — s'unirent en sociétés secrètes à la fois agressives et défensives. Ces sociétés n'eurent guère d'efficacité avant la création d'une association bien hiérarchisée qui prit le nom de *Ku-Klux-Klan*.

Les bases en furent jetées, en 1866, à Pulaski, bourgade du Tennessee. Une centaine de conjurés se donnèrent pour président un ancien combattant sudiste, le général Bedford Forrest, qui prit le titre de *Grand Cyclope*.

L'esprit « klaniste » est tout entier dans cette appellation insolite. Il s'agissait d'épouvanter les Noirs par des mascarades en cagoules, des chevauchées, des assemblées nocturnes ressemblant à des sabbats, avec croix de feu, appels sépulcraux, tours naïfs de prestidigitation.

Non seulement le Klan terrorisait les anciens esclaves, mais il s'en prenait — avec puritanisme — à la débauche, à la corruption, à la concussion qui s'étaient abattues, depuis la défaite, sur des régions qui auparavant étaient, en quelque sorte, patriarcales.

Les premiers klanistes n'avaient été qu'une poignée d'hommes résolus et revanchards. Au bout de quelques mois, ils se comptaient par dizaines de milliers, répartis en loges ou « antres ». Les affiliés, montés sur des citevaux caparaçonnés, « cagoules » comme eux, patrouillaient de nuit sur les routes et dans les rues, rossant les Noirs et leurs alliés. Bientôt, aux « ratonnades » succédèrent les incendies, les meurtres, les lynchages. On aura quelque idée de l'esprit du K.K.K. et de son organisation par les documents qui vont suivre. Et d'abord par la formule d'initiation, qui était prononcée au cours des rites nocturnes, tenant à la fois de la sorcellerie et de la franc-maçonnerie :

« Moi, A.B., devant le Juge immaculé du Ciel et de la Terre et sur les saints Evangiles, de mon propre accord et consentement, je déclare souscrire cet engagement sacré : nous sommes pour la cause de la justice, de l'humanité, de la liberté constitutionnelle, telle qu'elle nous a été léguée dans sa pureté par nos ancêtres. Nous combattons et rejetons les principes du parti radical. Nous nous engageons à nous aider mutuellement dans la maladie, la détresse, les embarras pécuniaires. Les femmes, les veuves et leur famille seront l'objet de notre respect et de notre toute spéciale protection. Tout membre qui divulguera ou sera cause que soit divulguée aucune des obligations qui précèdent sera jugé et subira la peine du traître qui est mort : MORT ! MORT ! »

Voici maintenant un extrait caractéristique du statut général :

« Tout membre pourra être exclu à la majorité des voix des officiers et « *ghouls* »^[1] de l'antre dont il fait partie ; et si postérieurement à son exclusion ce membre persiste à assumer les devoirs, à porter les marques et insignes ou d'une manière quelconque à revendiquer la qualité de membre, il sera puni. Après exclusion, l'obligation du secret est maintenue, et l'exclu continuera à répondre de toute divulgation au même titre que les membres.

« Tout membre qui révélera les secrets ou desseins sera passible de la peine extrême prévue par la loi.

« ... Le Grand Enseigne aura charge de la grande bannière du..., il la conservera comme un dépôt sacré, pour la porter en toutes cérémonies, parades et en toutes occasions où le Grand Cyclope donnera l'ordre de la déployer à la brise nocturne. »

LE CONGRÈS RÉAGIT

Le Ku-Klux-Klan commit tant d'exactions, et même de crimes, que le Congrès s'émut. En 1871, une commission parlementaire enquêta. Ses conclusions furent péremptoires. Le Ku-Klux-Klan fut déclaré illégal et ses adhérents exposés à des peines de prison ou à de fortes amendes.

Il périlclita, mais, assuré de l'impunité par l'effroi de ses victimes, n'en continua pas moins à subsister, jusqu'en 1877, date où son Grand Cyclope, son chef suprême, le général Forrest, ordonna la dissolution de tous les antres. C'était, à la fois, faire preuve de loyalisme et d'oppo-

1 Goules : nom que se donnent parfois les Klanistes.

tunité. En effet, les circonstances évoluaient rapidement, et enlevaient au Klan sa raison d'être, comme en témoigne Heron Lepper^[1] :

« L'esprit de vengeance et de répression avait cessé d'animer le Nord, les troupes fédérales avaient été retirées des Etats du Sud. Ces Etats, par des aménagements électoraux, avaient réussi à déposséder les Noirs de leurs droits civiques, Les Blancs avaient reconquis leur prépondérance politique, sociale, économique. Peu à peu les grands domaines se reconstituaient au profit de leurs anciens propriétaires. A l'anarchie succédait un certain ordre qui, même s'il était contraire à l'équité, n'en donnait pas moins l'apparence de la stabilité. »

COMPLICITÉS LATENTES

Mais comme le constate judicieusement Denis Baldensperger^[2] : « Un trait de plume peut supprimer une institution, il ne peut abolir un mouvement né des forces profondes d'une société. »

Les anciens klanistes, trouvant dans la clandestinité une force nouvelle, à base de rancœur et de haine, noyautèrent d'autres groupes plus ou moins racistes, mais qui jusqu'alors, avaient manqué de dynamisme. Citons *The White League*, *The Shot Gun Plan*, *The White Man's Party*, *The Rifle Club*.

On ne vit plus de mascarades en cagoule, mais les Noirs n'en furent pas moins lynchés, et leurs partisans soumis au supplice « goudron et plumes » consistant à enduire un malheureux de goudron, et à le rouler ensuite dans la plume.

Justice et Police, dans le Sud, fermaient les yeux, et le Nord, où beaucoup de *coloured men* avaient cherché refuge, commençait, surtout dans les grandes agglomérations, par être contaminé par le racisme.

En se répandant, cette peste prenait des symptômes multiformes. Elle englobait dans la même exécution les catholiques, les juifs, les immigrants d'origine latine.

RÉSURRECTION, LE THANKSGIVING DAY

C'est en novembre 1916 que le K.K.K. ressuscita de ses cendres jamais vraiment éteintes. Son nouveau Grand Cyclope se nommait William S. Simmons, il se parait du titre de colonel. Il était né d'une famille d'anciens pionniers, dans l'Alabama. Il avait été volontaire pendant la guerre hispano-américaine, puis étudiant en médecine, pasteur méthodiste, et enfin représentant de commerce. Il avait un physique ingrat, mais un incontestable talent oratoire, comme un certain paysan austro-bavarois qui, quelques années plus tard, se fit connaître en Allemagne.

Chaque année, le 30 novembre, les Américains célèbrent le jour de Reconnaissance (*Thanksgiving Day*). C'est dans la soirée de cette date, en 1916, que le K.K.K. repartit vers une nouvelle destinée.

Partis de l'hôtel Piedmont, à Atlanta, une quarantaine de personnes, conduites par le colonel Simmons, processionnèrent, en cagoules blanches, jusqu'au sommet de Stone Mountain, pic rocheux situé à une vingtaine de kilomètres de la cité.

Voici le reportage d'un témoin :

L'ascension de Stone Mountain a lieu à pied. Des torches électriques jettent çà et là des lueurs, marquant de leurs zébrures blanches la marche des pèlerins vers le sommet. Arrivés en

1 *Histoire des sociétés secrètes* (Payot éd.).

2 *Ku-Klux-Klan*, Editions Soufi, 1967.

haut, Simmons et ses affiliés entassent des blocs de rochers qui servent de socle à une immense croix de pin apportée dans l'après-midi. Une fois ces préparatifs terminés, Simmons s'avance en direction de la croix au préalable garnie de copeaux et enduite de pétrole. Il gratte une allumette ; à l'instant même, un immense embrasement se produit ; alors, se tournant vers les spectateurs, Simmons proclame :

« L'Invisible Empire est tiré de son sommeil d'un demi-siècle. Il prend un nouveau départ pour remplir une nouvelle mission pour le bien de l'humanité et pour ressusciter l'amitié fraternelle des hommes. »

En avril 1917, les U.S.A. entrent en guerre. Par centaines de milliers, les hommes valides revêtent l'uniforme kaki. D'où un véritable séisme dans la société américaine.

Le banditisme se déchaîne comme aux pires heures de la ruée vers l'Ouest. La police, désorganisée par la mobilisation, est rapidement débordée.

Le Gouvernement est contraint d'accepter les services de *The American Protection League*, milice supplétive. Celle-ci est bientôt noyautée par les hommes du Klan, qui se comptent maintenant par milliers, et qui sont animés d'un esprit puritain. Ils s'en prennent aux débauchés, aux tenanciers de « boîtes » louches, veillent sur la vertu des épouses des mobilisés, étouffent les tentatives de grève, exaltent un chauvinisme panaméricain. Des éléments activistes renchérissent sur la doctrine de Monroe : *l'Amérique aux Américains*, mais une Amérique ayant « assimilé » les enclaves des colonies européennes (Antilles et Guyane) et les Etats turbulents de l'Amérique du Sud et du Centre.

Tandis que la guerre mondiale se prolonge, le nombre des néo-klanistes croît selon un rythme vertigineux, rythme qui s'accroît encore quand rentrent les vainqueurs, riches de lauriers et plus encore d'amertume. Le K.K.K., qui compte bientôt un demi-million de souscripteurs, devient puissance dominante dans les Etats du Sud. Dans le même temps, les soldats de couleur regagnent leurs foyers. Les nécessités de la guerre ont obligé le commandement à les mettre sur un pied d'égalité avec leurs frères d'armes à la peau blanche. Mais cette union sacrée ne résiste pas au retour à la vie civile.

Le *coloured soldier* rentrait avec un bagage de dignité accrue, de confiance en soi qui allait tout de suite jurer dans un milieu où de tels sentiments ne pouvaient manquer de passer pour une outrageante et insupportable suffisance. Il en résulta pour ces pauvres gens une situation vraiment pitoyable, fort bien dépeinte dans ces lignes d'un journaliste de *l'Observer*^[1] :

« Beaucoup de nègres furent envoyés en France comme combattants, et leur expérience dans ce pays était de nature à leur faire péniblement éprouver au retour leur état d'infériorité sociale. Les Français qui ont, au point de vue des soldats noirs et des races noires en général, des opinions tout à fait opposées à celle des Américains, traitèrent les Américains de couleur exactement comme les autres, et leur donnèrent ainsi un sentiment de leur valeur dans le monde qui ne pouvait manquer, à leur retour dans les Etats du Sud, de réveiller les malentendus, les haines qui remontaient à la guerre de Sécession. »



En public, le colonel Simmons incarnait l'image du chef implacable et impassible. Il n'en était pas moins, dans l'intimité, un personnage falot et brouillon. L'intransigeante honnêteté dont il se targuait en toutes occasions ne trompait personne. Il était, discrètement mais largement,

1 22 juillet 1922.

commandité par des partis politiques réactionnaires et des groupes de pression économiques. La pagaille régnait dans l'administration et la trésorerie du K.K.K. quand, fort opportunément, un Grand Sorcier proposa au Grand Cyclope de parer à une catastrophe qui risquait de déclencher un scandale public. Le colonel Simmons accepta l'aide de ce sauveur, qui se nommait Edward Young Clarke. C'était un bel homme, jovial, journaliste d'affaires, aussi bon administrateur que dénué de scrupules. Bientôt, il prit la direction effective du Klan, réduisant Simmons à un rôle de comparse pour, enfin, l'éliminer complètement. Bien simple était le programme de Clarke et de son associée, une jolie femme, très *vamp*, avide et cynique, Elizabeth Tyler :

— Il faut rebâtir le Klan sur un programme d'américanisme agressif. Sus aux nègres certes, mais aussi aux juifs et aux catholiques ! En revanche ne nous occupons plus de la moralité publique ni de la vie privée des gens !

La structure du K.K.K. fut remaniée de fond en comble.

Le colonel Simmons, chef suprême nominal, devient le Grand Sorcier de l'Invisible Empire. Clarke, dictateur effectif, est l'« Imperial Kleagle. » L'Invisible Empire est divisé en districts territoriaux, ayant chacun à leur tête un Grand Goblin. Il est assisté par des King Kleagles, ayant sous leurs ordres des Kleagles. Ceux-ci sont les agents recruteurs, qui touchent de substantielles commissions sur les cotisations des nouveaux inscrits.

Le droit d'entrée, la Klectoken, est de dix dollars, qui se répartissent ainsi : quatre dollars pour le Kleagle recruteur, un dollar au King Kleagle, un demi-dollar au Grand Goblin, deux dollars et demi au couple Clarke-Tyler et enfin deux dollars à Simmons. Les frais de propagande et d'administration sont payés par les cotisations annuelles qui variaient selon la position sociale de chaque Klan.

Il était nécessaire de frapper l'imagination des klanistes et surtout celle des ennemis potentiels. D'où d'immenses, fracassants rassemblements nocturnes dans une atmosphère délirante qu'on retrouvera quelques années plus tard, aux assises de Nuremberg, à l'aurore du III^e Reich. Même « viol psychique des foules », selon l'expression de Serge Tchakhotine.

Réglée comme un sabbat de féerie, la cérémonie d'initiation marquait indélébilement l'imagination du nouveau klaniste. Nous en empruntons la description à un magazine soutenu par le K.K.K., *The Search-light* :

« ... Un sentier menant à une vaste clairière dans une forêt ténébreuse. Tous les cinquante yards, une sentinelle cagoulée. Au cœur de la clairière, éclairée par des torches de résine, un autel surmonté des *Stars and Stripes*. Les klanistes, fantômes immobiles, forment le cercle.

« Une voix formidable clame :

« — Empereur de l'Invisible Empire, voici les profanes qui demandent à participer à notre croisade !

« Conduits par un klaniste masqué qui brandit une croix de feu, les candidats avancent, en file indienne, devant les klanistes en robes et cagoules blanches. Le défilé terminé, tous s'inclinent en direction du côté du drapeau, tandis que la voix, sortant de l'ombre, clame :

« — Tous les hommes de l'Amérique doivent honorer son drapeau. Au besoin, nous le leur ferons saluer à genoux !

Alors, dans un flamboiement de feux brusquement allumés, surgit au bord de la clairière, du côté du Nord, le Grand Korrigan du Royaume. Masqué et vêtu de blanc et d'écarlate, il s'écrie :

« — L'Amérique aux vrais Américains ! Protection contre l'étranger, l'anarchiste ! Le Ku-Klux-Klan est injurié ! Les Américains ne voient pas qu'ils dorment sur un volcan ! Ils laissent

de mauvais politiciens gérer leurs affaires ! Ils ne voient pas venir le péril ! Ils ne se rendent pas compte que les ennemis des vrais principes américains sont des myriades ! C'est la tâche du Klan d'éveiller l'esprit des vrais Américains ! Nous, le Ku-Klux-Klan, Nous, l'Invisible Empire, nous formons faisceau pour prêter main-forte aux bras vaillants de la Loi, pour protéger nos foyers, nos existences, notre peuple et l'avenir de notre station contre les assauts de l'Enfer !

« En même temps, une immense croix de bois, enduite de pétrole, est enflammée. Elle peuple la nuit de flammes gigantesques. Alors, tour à tour, chaque néophyte, se plaçant devant l'autel, la main droite sur le cœur, prête serment :

« Je soussigné natif des Etats-Unis d'Amérique, dont je suis un vrai et loyal citoyen blanc, d'habitudes tempérantes, sain d'esprit, attaché aux articles de la *Christian Religion*, au maintien de la suprématie des Blancs, à ceux d'un esprit de classe honorable, aux principes du « pur américanisme », vous supplie volontairement, respectueusement, et en tout esprit de renoncement, de m'admettre comme citoyen de l'Invisible Empire. »

Préalablement, le candidat a répondu par écrit à un questionnaire :

1. — La raison qui vous pousse à adhérer au Klan est-elle sérieuse et désintéressée ?
2. — Etes-vous blanc de naissance, aryen et citoyen américain ?
3. — Etes-vous absolument opposé aux causes, gouvernements, nations ou dirigeants qui sont étrangers aux Etats-Unis d'Amérique et libre de toute attache à leur endroit ?
4. — Croyez-vous aux dogmes de la religion chrétienne ?
5. — Placez-vous les Etats-Unis d'Amérique et leurs institutions au-dessus de tous les autres gouvernements civils, politiques ou ecclésiastiques du monde ?
6. — Etes-vous décidé, sans restriction mentale, à jurer solennellement de défendre, maintenir et faire respecter les Etats-Unis d'Amérique et leurs institutions ?
7. — Etes-vous partisan de l'esprit de clan et le pratiquez-vous fidèlement envers les membres du Klan ?
8. — Croyez-vous en la suprématie du Blanc et luttez-vous courageusement pour son maintien éternel ?
9. — Obéirez-vous fidèlement à notre Constitution et à nos lois, vous conformant à tous nos usages, exigences et règles ?
10. — Peut-on toujours compter sur vous ?

Le nouveau klaniste est prévenu qu'aucune démission ne saurait rompre l'obligation de discrétion, que la moindre révélation des secrets du K.K.K. l'exposerait au châtement suprême, que la police du Klan est sans défaillance, et sa justice implacable.

Après la cérémonie d'initiation, le nouveau Klansman apprend comment se faire « reconnaître » par les autres affiliés :

Le premier interlocuteur demande :

AYAK ? (Are you a Klansman ?) (*Etes-vous un homme du Klan ?*)

AKIA ! (A Klansman I am !) (*Je suis un homme du Klan !*)

KIGY ? (Klansman. I greet you !) (*Homme du Kan. je te salue !*)

Et tous les deux en chœur :

KLAPS ! (Klannish loyalty, a sacred principle) (*La loyauté envers le Klan, un principe sacré.*)

Si des oreilles indiscretes sont à proximité, on s'avertit :

SANBOG (Strangers are near, be on guard) (*Des étrangers sont près, soyons sur nos gardes.*)

On apprend au « nouveau » que le General Head Quarter du K.K.K. est situé à Atlanta,

en Alabama. Dans un pays où le dollar est roi, et où les gens sont classés selon l'importance de leurs comptes en banque, nul ne s'offusque que les dirigeants du Klan s'enrichissent, et mènent une existence de satrapes. Le recrutement des klanistes fait boule de neige. La profession de Kleagle, échappant aux prélèvements fiscaux, est un « filon » plus rémunérateur que ceux de l'Alaska et du Klondyke.

Dès 1922, le Klan est entièrement maître du Sud où il fait régner une terreur analogue à celle que connaîtront bientôt, en Allemagne les non-aryens. Mais il s'installe aussi dans les grandes agglomérations du Nord, où il s'en prend particulièrement aux catholiques irlandais, aux immigrants latins, aux Portoricains, en un mot à la plèbe des pauvres gens. Il garde une neutralité prudente envers les juifs capitalistes, et envers les catholiques nantis qui, eux, sont protégés par l'association semi-secrète des *Knights of Columbus*.

Les quelques éléments bornés, fanatiques, mais honnêtes qui avaient ressuscité le Klan furent rapidement submergés par le raz-de-marée des nouveaux affiliés. Pour accroître sans cesse la somme de leurs commissions de quatre dollars, les Kleagles recrutaient dans la lie de la population out-laves, gangsters, sadiques. La cagoule, autant que l'aveuglement de la police, autorisant toutes les exactions, tous les crimes, il se propagea du nord au sud, une épidémie de goudronnages, de lynchages, de viols, de pillages. Constamment on découvrait des cadavres mutilés, des demeures isolées incendiées, des femmes noires violentées. Menés avec cynisme, les procès se termineront soit par des non-lieux, soit par des acquittements s'achevant en apothéose. Malgré d'hypocrites protestations de démocratie et de vertu, les Etats-Unis retournaient à leur barbarie initiale, celle qui avait été marquée par les fièvres de l'or, la ruée vers l'Ouest, le massacre des Indiens. Apprenti-sorcier, le colonel Simmons noie dans le whisky ses craintes et, peut-être, ses remords. Son éloquence s'en ressent. Des paroles imprudentes lui échappent. Parfois, oh ! faiblement, il s'insurge contre la dictature de Young Clarke.

SADIQUES ET OUT-LAWS EN CAGOULE

Young Clarke place auprès du Grand Sorcier de l'Invisible Empire un homme de confiance, un ti dur » sous une apparence bonasse : le dentiste Hiram W. Evans, de Dallas. Celui-ci gagne la confiance de Simmons, reçoit ses amères confidences, surprend les honteux secrets de l'organisation, moucharde auprès de Young Clarke et de Bessie Tyler, qui ont en lui une confiance aveugle.

Aveugle, ô combien ! Hiram W. Evans est un vieux renard, aussi intelligent que dénué de scrupules. Par un coup de maître, il se débarrasse du couple Clarke-Tyler et de Simmons, et prend leurs places. Exactement de même que Hitler fera pour Röhm, mais sans avoir à sortir les « longs couteaux ».

Par un policier privé à sa solde, il surprend Clarke et Tyler encanaillés lors d'une crapuleuse orgie dans une maison de débauche, et les contraint — sous peine d'une dénonciation publique — à « se mettre sur la touche ». Puis il charge deux de ses sbires de neutraliser Simmons, ce qui a lieu de la façon la plus simple, ainsi raconté par le *Crapouillot*^[1] :

Une nuit, Simmons est réveillé en plein sommeil par les « Grands Géants » Savage et Stephenson :

« — Vous êtes surchargé de travail, et vous avez annoncé vous-même votre intention de dédoubler vos harassantes fonctions d'Empereur et de Mage impérial.

« — Mais...

1 Numéro spécial sur les « Sociétés secrètes ».

« — Vous garderez donc pour vous le premier titre, honorifique, et allez nommer quelqu'un mage impérial.

« Les colts sortent à demi de leurs étuis ; Savage continue :

« — Ne croyez-vous pas que vous pourriez communiquer cette décision au Congrès qui se tient actuellement, et désigner le Grand Cyclope Evans comme Mage Impérial ?

« — Je n'ai pas encore pris mes dispositions, proteste Simmons, et pour le poste de Mage Impérial je pensais à Grady.

« — Il nous faut vous avertir, reprend Savage, que des individus doivent vous interpellier aujourd'hui au Congrès, et mettre en cause votre honorabilité. Nous ne le tolérerons pas. Nous avons placé des hommes pour tuer ces délateurs. Cela fera scandale. Le seul moyen de l'éviter est que Hiram Evans soit nommé Mage Impérial.

« — Il m'est agréable, répond Simmons, que Mr Evans soit nommé. »

Hiram Evans, sous ses airs patelins, est une brute et un cynique. Il règne sur le K.K.K. en dictateur, liquidant les moindres oppositions. Il inaugure les procédés qui ont conduit Hitler à l'apogée de sa puissance. En fait, l'Invisible Empire terrorise l'Administration fédérale, et « fait » les élections, ce qui est facile dans un pays où la corruption est un mal endémique et les scrutins fréquents.

Dès les élections de 1924, le Klan marque des points sur les deux tableaux : parmi les gouverneurs, onze d'entre eux reçoivent l'investiture du Klan ; ceux de l'Oregon, de la Californie, du Colorado, du Kansas, du Tennessee, de l'Alabama, de Georgie, de l'Indiana, de l'Ohio, du Maine et du Wisconsin.

Les sénateurs entrés au Congrès grâce à l'appui du Klan sont ceux de l'Oregon, du Colorado, de l'Iowa, de l'Oklahoma, du Texas, du Tennessee, du Kentucky, de l'Indiana et de l'Ohio.

Mais Hiram Evans ne se contente pas de victoires politiques. Par le chantage, la menace, la corruption, il noyautte les innombrables sociétés secrètes qui tissent leurs trames sur les quarante-huit Etats ; les deux plus connues étant les *Enfants de Pythias* et la *franc-maçonnerie*, ou plutôt, un imbroglio d'obédiences maçonniques, en apparence rivales, mais en fait alliées. D'ailleurs toutes les loges, sectes, chapitres ont un point commun : la haine de l'homme de couleur. Les nègres ont leur propre maçonnerie, dite de *Prince Hall*, qui n'a aucune relation avec les Maçons de peau blanche. Un peu avant la Seconde Guerre mondiale, à la Chambre des représentants, on estimait à 300, sur 429 députés, le nombre des affiliés soit au Klan, soit à la franc-maçonnerie, soit à d'autres sectes. Au Sénat, la proportion atteint 60 sur 94.

L'APOGÉE

En 1927, le K.K.K. atteint son apogée. Le quartier général — un véritable ministère — a été transféré d'Atlanta à Washington, où il nargue la Maison-Blanche et le Congrès. Il est même devenu une puissance internationale, liant, par des intermédiaires discrets, des relations diplomatiques avec des ligues d'extrême-droite, et les totalitarismes du Vieux Continent. Aux grandes assemblées, des places d'honneur sont réservées aux représentants, en uniforme, du fascio italien, des S.S. hitlériens, des extrémistes britanniques de Mosley : rassemblement de haine commune, contre la Démocratie et la « Juiverie internationale ».

Jamais un rassemblement klaniste ne souleva autant d'enthousiasme, ou de terreur, que celui de 1927 qui eut lieu aux environs d'Alabama.

Un correspondant de Havas télégraphie à Paris :

« Le Ku-Klux-Klan compte trois millions de cotisants^[1]...

« Les fastes du Klan sont encore plus grandioses que l'an précédent. Le chef Evans s'est fait coudre une étoile d'or sur sa cagoule tandis que ses lieutenants en arborent d'argent. Un orchestre, vêtu à la zouave, porte le boléro bleu et les culottes bouffantes rouges tandis qu'une chéchia coiffée de rudes faces d'hommes de l'Ouest ou des physionomies myopes des businessmen.

« A la tête de la délégation italienne marche, le menton tendu en avant, une brute sanglée dans son uniforme fasciste : chemise noire, bottes et culottes de cheval, chapeau alpin empanaché.

« Le New-Jersey a délégué une Miss 100 % américaine, plantureuse blonde aux yeux bleus dont la poitrine généreuse sert de lutrin à une Bible ouverte. »

LA ROCHE TARPÉIENNE...

Mais, à partir de 1928, le nombre des participants aux manifestations klanistes diminue, ainsi que les rentrées des cotisations — donc l'influence des cagouleurs. Les crimes sadiques qui se sont commis sur l'ordre de l'Invisible Empire soulèvent l'indignation des honnêtes gens. La presse prend parti, et l'on a pu lire dans *l'Oklahoma leader*, important quotidien du Sud :

« Le Klan est le phénomène le plus extraordinaire de notre histoire. C'est un ordre fraternel pour la propagation de la haine ; une conspiration criminelle qui veut faire respecter les lois ; un christianisme qui flagellerait le Christ parce que c'est un juif et un étranger. »

La Louisiane vote une loi anti-masque, qui, d'année en année, est adoptée par presque tous les autres Etats. Cette loi exige que le Klan communique aux gouverneurs la liste de ses adhérents, et interdit, sauf le mardi-gras et la mi-carême, de porter un masque. Une simple menace proférée par un homme masqué est un délit punissable de prison.

Les chefs du Klan ripostent par des menaces et des injures, mais n'osent pas entrer en lutte ouverte contre la légalité. L'année 1928 leur porte un coup terrible. Un nouveau président des USA doit être élu. La campagne électorale est fiévreuse, marquée par de nombreux incidents. Hiram Evans mène une campagne hystérique contre le candidat Herbert Hoover coupable, à ses yeux, d'avoir dansé avec une « coloured woman ». Hoover n'en est pas moins élu ; les attaques d'Evans l'ont servi au lieu de lui nuire.

L'année suivante éclate la plus terrible crise économique que les Etats-Unis aient jamais subie. En octobre 1929, un krach bancaire réduit au chômage quatorze millions d'ouvriers et d'employés. Usines et magasins font faillite, ferment les uns après les autres. La prospérité américaine s'écroule comme un château de cartes. Il faudra attendre, en 1933, le *New Deal* de Franklin D. Roosevelt pour que l'économie reparte sur une nouvelle lancée.

L'INFLUENCE DES SYNDICATS

Les grands vainqueurs du *New Deal* furent les syndicats, ces bêtes noires du big business. Avant 1933, il suffisait qu'un salarié fut convaincu, ou soupçonné, d'appartenir à un quelconque syndicat pour être immédiatement congédié.

La loi industrielle de 1933 spécifia : Les salariés auront le droit de s'organiser et de passer des contrats collectifs par l'intermédiaire de mandataires librement choisis ; ni les employeurs ni leurs agents n'interviendront, en aucune façon, pour influencer sur la désignation de ces mandataires, pour empêcher les salariés de s'organiser ou pour les gêner d'une manière quelconque dans leurs activités à fin d'aide mutuelle... »

Le haut patronat fait appel au K.K.K. pour mettre « à la raison » les syndicalistes. L'Invisible

1 Chiffre manifestement exagéré.

Empire accepte. Il combat par les procédés qui lui sont propres : des militants sont enlevés, flagellés, castrés, lynchés. Exactement comme s'il s'agissait de nègres, de catholiques ou de juifs.

Jusqu'alors, les actes du K.K.K. avaient pu se parer d'une idéologie contestable, certes, mais logique. Maintenant, les Klansmen se démasquaient, si l'on ose dire. Ils étaient, et n'étaient que des sbires à la solde du dollar.

Leur recrutement se tarit, ou plus précisément, se limita à des hommes de main ou des sadiques. N'osant pas démissionner, crainte de représailles, un grand nombre de cagoullards s'abstinrent d'assister aux réunions, et de payer la redevance annuelle. La trésorerie en subit de graves dommages. Le Klan cessait d'être une puissance financière dans un pays où l'argent est roi. Pour comble de malheur, une partie du patronat prit ses distances avec l'Invisible Empire dont les crimes, soulevant l'indignation de presque tous les citoyens, allaient à l'encontre des intérêts du capitalisme, et renforçaient le syndicalisme, en lui octroyant des martyrs.

UN NOUVEAU DICTATEUR

Devant cette situation compromise, le Sorcier Impérial Hiram Evans démissionne. Il est remplacé par son adjoint, James Colescott. C'est un petit homme courtaud, bedonnant, vulgaire, mais bon organisateur et fanatique à froid. Officiellement, il répudie la violence, secrètement, il l'encourage, à condition qu'elle soit payante. Il entreprend des tournées de propagande qui ne rencontrent d'ailleurs qu'un accueil mitigé, même dans le Sud.

Conscient de l'inefficacité du recrutement par les Kleagles, Colescott lance une campagne publicitaire par petites annonces, où il promet monts et merveilles aux futurs affiliés. Et il puise, à nouveau, dans les caisses noires de la grosse industrie, qui tremble devant le dynamisme du C.I.O.

The *Congress of Industrial Organisation* groupait non seulement les défenseurs des salariés, mais des leaders radicaux », c'est-à-dire des politiciens de gauche. Le gouvernement, soutenu par les deux grands partis politiques, républicains et démocrates (pour une fois alliés), vit — ou feignit de voir — dans ces radicaux l'avant-garde du communisme, hydre redoutée des bien-pensants, des menus-possédants, des grands féodaux, des Eglises, des dames d'œuvres et de tous les Babitt qui font l'opinion publique aux Etats-Unis.

Sentant venir le vent, James Colescott teinte de racisme son anti-syndicalisme. Il accuse le C.I.O. de vouloir conduire au même niveau social les travailleurs blancs, et la plèbe des manœuvres noirs. Le Klan attaque, pille, incendie le camp de la *National Youth Association*, filiale du C.I.O. Des adolescents noirs sont lynchés, et sur les murs calcinés, des Klansmen tracent :

« Nègres, votre place est dans les champs de coton ».

Puis, vers 1936, le Klan, qui semblait moribond, retrouve une vigueur nouvelle.

FACE AU NAZISME

L'éruption volcanique du nazisme ébranle l'Allemagne ; ses retombées bouleversent l'ensemble des races germaniques. La voix rauque de Hitler résonne aux quatre coins du monde comme les trompettes de l'Apocalypse. Elle fait frissonner d'orgueil et d'espérance les descendants des émigrés allemands si nombreux en Amérique du Nord et du Sud. Elle ne laisse pas indifférents ceux qui ont le culte de la force, de l'efficacité brutale mais efficace, de la haine raciale. On aurait pu, en travestissant une formule célèbre, dire d'un Allemand devenu *citizen* : « Cela fait peut-être un Américain de plus ; cela ne fait pas un Germain de moins. » A peine les échos des

discours du Führer parviennent-ils aux dirigeants de l'Invisible Empire que ceux-ci sont saisis d'une ferveur hystérique.

« Mort aux juifs ! Asservissement des races inférieures ! »

N'est-ce pas, depuis sa fondation, le slogan du K.K.K. ? Enthousiasme qui se teinte d'une obscure humiliation. Que sont les minables parades des Ku-Klux-Klan auprès de l'exaltation de tout un peuple, à Nuremberg ? Que valent les croix au pétrole brûlant dans la nuit auprès des dizaines de milliers de bannières au svastika, claquant dans l'estragon de l'orgueil et de la haine ? James Colescott et ses acolytes négligent, ou veulent ignorer, l'anti-christianisme luciférien de Hitler, son mépris des états démocratiques, son collectivisme anticapitaliste. Ils retiennent :

« La Germanie toute entière aux Allemands ! »

Où ils veulent voir l'écho à leur cri de ralliement :

« L'Amérique aux vrais Américains ! »

Comme par hasard, de nombreux « touristes » allemands et autrichiens débarquent aux Etats-Unis, où, ils prennent langue avec James Colescott. Des délégations klanistes assistent, à des places d'honneur, aux parades hitlériennes. Nette poussée du Klan. Mais moins spectaculaire que ne l'avait espéré le Sorcier Impérial.

Bon diplomate, Hitler respecte la puissance américaine. Il sait qu'en Europe une guerre ne peut manquer d'éclater, et que la neutralité des U.S.A. lui sera nécessaire pour vaincre. Il sait aussi que son antisémitisme lui aliène nombre de dirigeants américains. Il ne peut espérer mieux (dans le cas d'un conflit généralisé) que la neutralité yankee ; la moindre erreur pourrait faire pencher la balance du côté qui lui serait fatal.

LES GUIGNOLS EN CHEMISE

Le Führer a mieux à compter que sur ces « guignols en chemise ». Il agit, en profondeur, sur les Allemands d'Amérique ; il fédère secrètement les innombrables *Bünde* (association) qui, officiellement, ont le *Sehnsucht* (nostalgie) sentimental de la patrie lointaine, mais qui, en fait, s'organisent maintenant en associations paramilitaires encadrées par des S.S. Il gagne à son antisémitisme, par des arguments cyniquement économiques, les dirigeants des holdings.

« Eliminez les juifs du big business. Ce sont des concurrents redoutables ! »

On ne parle plus sang impur, mais billets de banque.

Comme les finances K.K.K. sont en désarroi, Hitler, bon prêtre, les renfloue discrètement, en les « recommandant » à ses compatriotes d'Amérique. Rien de plus. L'Invisible Empire est un atout, un petit atout, qu'il garde dans sa manche.

« Rien ne réussit mieux que le succès », affirme un proverbe écossais. Les Américains l'ont adopté. L'extension d'abord pacifique du III^e Reich, puis ses triomphes militaires, impressionnent la masse américaine qui, subconsciemment, se rappelle qu'elle a traité les Indiens comme Hitler traite les juifs et les Slaves.

L'invasion de la Pologne, de la France, de la Norvège, du Danemark amènent le *Bund*, désormais persuadé d'une victoire brève et totale, à manifester ouvertement, non point sa sympathie, mais son alliance avec le Klan. On décide, sous un mince prétexte, de frapper un grand coup qui impressionnera l'opinion :

Le 18 août 1940, sur la prairie du camp Nordland, plusieurs milliers de klansmen se tiennent au garde-à vous aux côtés d'un nombre égal de membres du Bund, en uniforme de S.S. Chants, salut aux couleurs américaines et allemandes, discours, émaillent cette réunion des

fanatiques de la cagoule et du svastika. La cérémonie se clôt par le mariage d'un klansman et d'une hitlérienne sous une croix enflammée.

La cérémonie a attiré tous les représentants de la *mass media* et des centaines de curieux. Ceux-ci, loin d'être impressionnés, ricanent. Au moment le plus pathétique, alors qu'un Grand Sorcier fait le salut nazi et exalte le génie de Hitler, une voix pousse un cri, bientôt repris par la plupart des assistants : « Ton Hitler, grille-le donc sur ta croix de feu ! »

Réaction immédiate des fanatiques du Führer. Bagarre qui dégénère en émeute. La « race inférieure » et ses partisans restent maîtres du terrain. S.S. et cagouleurs, pris de panique, s'enfuient. Quelques-uns d'entre eux sont déculottés et fouettés au cri de : « Mort à Hitler et à sa clique ! »

LE F.B.I. ENTRE EN SCÈNE

Incident minime, mais caractéristique. Les dirigeants du Klan n'osent plus courir le risque de recommencer leur mascarade. Le F.B.I. en prend prétexte pour révéler une partie des dossiers qu'il accumule depuis des années sur le K.K.K. C'est un déballage — remarquablement orchestré par la presse — de concussions, d'escroqueries, de chantages, sans omettre les crimes précédés de scènes de sadisme et de torture.

Les événements internationaux se précipitent. Si l'Allemagne va de victoire en victoire, elle n'en devient que plus redoutable pour le reste du monde. En Grande-Bretagne, Winston Churchill galvanise tous les Anglais, ceux des Îles Britanniques comme ceux des Dominions et des U.S.A. Or, si les Germano-Américains sont nombreux, les Anglo-Américains sont plus nombreux encore et tout aussi résolus.

Le 22 juin 1941, la Wehrmacht envahit l'U.R.S.S. Le 7 décembre 1941, la base navale de Pearl Harbour est attaquée, sans déclaration de guerre par le seul allié « valable » du Reich.

APRÈS PEARL HARBOUR

Roosevelt riposte en faisant entrer les Etats-Unis dans la guerre mondiale. Pour tout esprit averti, Hitler, tôt ou tard, sera vaincu. La puissance économique des U.S.A. l'emportera sur les victoires militaires, tout comme en 1917. L'immense majorité des Germano-Américains optent pour les *Stars and Stripes*. Le Pentagone crée l'égalité raciale en enrôlant indistinctement hommes blancs et hommes noirs. Tous, frères d'armes, rivalisent de ténacité et de courage.

Les klansmen sincères ou désabusés s'enrôlent dans l'armée ; ils se découvrent une nouvelle vocation : celle de combattre le péril jaune. Cette forme de racisme leur vaut une indifférence sympathique de la part de ceux qui s'intéressent encore, en cette période de grandeur et de cataclysme, aux utopies racistes. Le problème noir ? On le réglera plus tard ! Pour le moment, et jusqu'à la victoire finale, règne dans les Etats-Unis une tacite union sacrée. Nul ne se risquerait à manifester de l'antisémitisme : ce serait approuver Hitler et ses camps génocides.

Mais le F.B.I., qui continue de surveiller le Klan de très près, en assure la disparition officielle dès 1944, en usant d'un stratagème digne de Machiavel.

Le service des Contributions directes chargé de recouvrer le montant des taxes à percevoir sur les Associations, présente la note au Klan ; elle s'élève à 685 000 dollars impayés depuis 1920 !

Colescott écume :

« C'est Roosevelt, ami des nègres, et le juif Morgenthau, son secrétaire d'Etat au Trésor, qui ont fait le coup ! Nous n'avons plus qu'à vendre nos biens et à disparaître ! »

Le Klan disparaît donc — provisoirement — une nouvelle fois.

14

K.K.K. — S.S. — J.B.S.

Ce qui était advenu en 1919-1920 se répète en 1946, mais sur une plus vaste échelle. Les G.I.s démobilisés sont fêtés comme des héros. Parmi eux une vaste proportion d'hommes de couleur. Ils ont été traités en frères d'armes par les autres combattants ; leurs pertes ont été impressionnantes tant dans le Pacifique qu'en Europe. Ils ont pris conscience, non seulement de leur puissance politique, mais de leur force intrinsèque. On leur a enseigné le closed-combat. Éventuellement, ils sauront s'en souvenir. Ils se groupent en associations. Bientôt ces associations deviendront agressives. L'ère des *Black Panthers* approche. On a fait des promesses aux nègres. On n'en tient aucun compte dans le Sud.

Le temps n'est plus où n'importe quelle cuisinière à peau blanche pouvait traiter impunément un médecin noir de , « Dirty Negro ». Certains civils ont peur des démobilisés, de tous les démobilisés. Ne sont-ils pas prêts à demander des comptes à ceux, innombrables, qui se sont enrichis tandis que leurs camarades se faisaient tuer, et qu'eux-mêmes avaient vécu en enfer ?

Les Germano-Américains relèvent la tête. Par une campagne discrète, admirablement orchestrée, ils réhabilitent le national-socialisme. Comme ses crimes, tout de même, sont patents, ils mettent au point une plaidoirie d'un cynisme habile. Voici leurs arguments : On a considérablement exagéré les atrocités des camps de concentration. Le procès de Nuremberg est une duperie. En admettant même que, parfois, les Allemands soient « allés un peu fort » que dire des massacres perpétrés par les Alliés ? Bombardement de Hiroshima, destruction totale de Dresde, purges staliniennes. La guerre, hélas, est horrible. Renvoyons dos à dos les deux camps ennemis...

Quelques Américains, surtout dans les Etats du Sud, acceptèrent, ou feignirent d'accepter, ces arguments. Inlassablement, des Germano-Américains propagèrent mensonges ou vérités altérées. Et l'Invisible Empire, tout naturellement, se reconstitua. Mais, instruit par l'expérience, il se réfugia dans la clandestinité, ce qui lui donna une puissance accrue.

Le temps des cagoules, des croix enflammées, des chevauchées fantastiques était périmé. Les expéditions punitives auraient entraîné d'immédiates et vigoureuses représailles. On se livra donc, au K.K.K., à un travail de sape, se masquant non plus de cagoules, mais se groupant sous le couvert d'associations en apparence inoffensives. La liaison avec les nazis rescapés n'en fut que plus étroite, et plus efficace... et plus rémunératrice.

LE GRAND DRAGON DE GEORGIE

Dès octobre 1946, se manifeste l'*Association des Klans de Georgie*, dirigée par un médecin accoucheur d'Atlanta, Samuel Green. Klansman de longue date, en 1930 il était Grand Dragon de Georgie. Il organisa un campus à Stone Mountain, au lieu même l'Invisible Empire avait célébré sa première résurrection. Mais les attaques de la presse furent si percutantes que Samuel Green jugea imprudent de récidiver. On reprend le combat selon une nouvelle formule, en appliquant la formule de Beaumarchais : « Calomniez ! Calomniez ! Il en restera toujours quelque chose ! » Grâce à l'appui de businessmen, farouches antisémites, un ancien klaniste, J. B. Stoner, réédite « *Les protocoles des Sages de Sion* » faux célèbre qui fut un des « dadas » de Goebbels.

Ce pamphlet est diffusé à des dizaines de milliers d'exemplaires, distribués gratuitement. La presse sudiste en reprend de larges extraits assortis de commentaires pris dans les ouvrages des nazis Rosenberg et Dietrich Eckart. Les dénégations ne sont ni publiées ni même citées, malgré les hautes instances dont elles émanent. Il en résulte un raz de marée d'opinion, habilement entretenu par les *columnists* des journaux du Sud. Des films antisémites, dont *Le juif Süß*, émanant des archives nazies, font l'objet de projections gratuites où les enfants et les adolescents sont particulièrement conviés.

Résultat : des boutiques juives sont saccagées ; des Israélites sont houspillés ; des restaurants affichent : « Interdit aux nègres et aux juifs. Les chiens sont acceptés. »

Dans les rares restaurants « blancs » où des convives noirs sont tolérés, des agents du Klan glissent sur la nappe une carte : « *Les couverts ont servi à des nègres. Vous êtes prévenus.* »

La police fédérale enquête, parfois impartialement. Les tribunaux des Etats du Nord condamnent les néoklanistes à de lourdes amendes. Mais les réfugiés nazis et les Germano-Américains fédérés dans le *Volkbund* (Association des Peuples, sous-entendus allemands) remboursent amendes, frais de procédures, avocats. Pour échapper aux condamnations pour récidives, qui entraîneraient de longs emprisonnements, les fidèles de l'Invisible Empire se dissimulent sous le couvert d'associations nouvelles. Certaines, comme *Colombia*, affichent leur sympathie pour le nazisme et l'espoir d'une promptte revanche.

Dans son livre *J'ai appartenu au Ku-Klux-Klan*, Stetson Kennedy, agent habile et courageux, raconte comment il parvint à s'introduire dans une section de Colombiens. Voici son témoignage.

« Dans Atlanta, en Georgie du Sud, je suis intrigué par un drapeau déferlé à une fenêtre où les *Stars and Stripes* étaient zébrés d'une sorte d'éclair noir, analogue à l'insigne des S.S. : une rune. Dessous, un calicot portant l'inscription « Pour la Race, pour la Nation, pour la Loi. »

« Je grimpe les étages et frappe à une porte. Je suis reçu par une chemise brune qui me fait, du bras gauche, le salut nazi :

« — Heil Colombie ! Lance-t-il.

« La porte s'ouvre sur un appartement transformé en secrétariat : une belle blonde du genre Germania tape du courrier, tandis que des brutes aux nuques rasées vont et viennent. L'une d'entre elles m'entend :

« — Il n'y a que trois conditions requises pour entrer dans les rangs des Colombiens : haïr les nègres, haïr les juifs et s'affilier pour trois dollars. »

Cette profession de foi n'est pas une plaisanterie : l'un des membres fondateurs des Colombiens avait écrit pendant la guerre mondiale :

« ... Je ne veux pas verser mon sang contre l'Allemagne... Dans l'éventualité d'une victoire russe en Europe, notre premier devoir ici, en Amérique, sera de juguler le péril juif. Je ressens de la haine pour les juifs, une haine profonde... Les traitements que les Allemands leur ont fait

subir seront une partie de plaisir comparés à ceux que nous infligerons... J'ai bon espoir que le Mur de Fer allemand résistera... »

D'une lettre ouverte adressée aux Colombiens :

« Nous lançons une offensive qui légitimera notre prétention à être la capitale antisémite des Etats-Unis. Nous sommes tous écœurés d'entendre les jérémiades des rebuts de l'humanité sur l'égalité des droits alors qu'en réalité, ils n'ont droit à rien du tout. Nous exterminerons la vermine judéo-communiste. »

Il y eut pire encore. Un G.I. américain, Nelson Rockwell, pendant la dernière guerre, fut fait prisonnier par les Allemands. Ses geôliers lui offrirent une traduction anglaise de *Mein Kampf*.

« J'en fus hypnotisé », avoua-t-il peu de temps après, ajoutant : « En l'espace d'une année je devins totalement nazi, rendant hommage au plus grand esprit né depuis l'Antiquité, Adolf Hitler. »

Nelson Rockwell fut le fondateur, en 1958, d'un parti nazi américain. Le Führer yankee établit son Quartier Général à Arlington. Au-dessus de la porte qui donnait accès à son bureau, il cloua une pancarte :

« No trespassing. Les chiens et les juifs seront abattus. »

Un journaliste, Dodson Rader, en 1966, interviewa Rockwell. Auparavant, avant d'être admis dans le Saint des Saints, il a dû jurer, par téléphone, qu'il n'était ni juif ni communiste. Le Führer américain parla d'abondance et avec véhémence des juifs et des nègres, du danger d'abâtardisation qu'ils représentent pour la race blanche, de la façon dont ils s'y prennent pour satisfaire leurs instincts sexuels. Rockwell exprima l'espoir de voir un jour un gigantesque affrontement entre l'Est et l'Ouest, une Apocalypse d'où sortira victorieuse la civilisation aryenne, puis viendra le grand « nettoyage » racial, enfin une paix dorée et les temps nouveaux de la suprématie blanche universelle.

Ce rêve a pris fin un matin de l'été 1967 : ce Führer venait d'apporter son linge sale à une laverie automatique d'Arlington et manœuvrait sa Chevrolet pour sortir d'un parking. Deux coups de feu traversèrent le pare-brise de sa voiture ; tandis que l'automobile continuait à reculer, achevant sa course dans un véhicule en stationnement, Rockwell, dans un suprême effort, ouvrit une portière mais s'écroula sur le bitume, exsangue, une balle dans la tête, une autre au cœur. Les nazis américains, officiellement, se dispersèrent après la mort de leur Führer. Dans l'ombre, ils n'en continuèrent pas moins d'agir. D'abord en infestant l'opinion publique, naïve et versatile, par une propagande habile, insidieuse, largement commanditée par les Germano-Américains des Etats, et surtout par les nazis réfugiés en Amérique du Sud.

Voici le bilan des attentats commis par eux et leurs émules de 1956 à 1963 :

- ♦ 6 Noirs massacrés ;
- ♦ 29 tués, dont 11 Blancs, au cours d'émeutes raciales ;
- ♦ 44 personnes battues ;
- ♦ 30 maisons dynamitées ;
- ♦ 8 habitations brûlées ;
- ♦ 4 attentats à la bombe contre des écoles à Jacksonville, Nashville, Chattanooga et Clinton ;
- ♦ 7 attentats à la bombe contre des églises catholiques ;
- ♦ 4 attentats à la bombe contre des synagogues.

En février 1966, la Police fédérale déjoua un complot qui se proposait de faire sauter la Maison-Blanche au T.N.T.

Et l'assassinat de Martin Luther King est l'œuvre d'un de ces déments... le meurtre du président Kennedy aussi, très probablement, quoi qu'en veuille prouver la commission d'enquête. Souvenons-nous que treize témoins ont péri mystérieusement... La loi anti-ségrégation qui ouvrit aux enfants noirs les écoles réservées jusque-là aux enfants blancs a réveillé les passions bien qu'elle ne soit, dans le Sud, qu'un leurre. Le F.B.I. découvrit, parmi les filiales cachées du K.K.K. :

- *Der Deutschen Orden des Feurigen Kreuzes* (l'Ordre allemand de la croix de feu) qui avaient des filiales (Kapitel) en Nouvelle-Zélande, à Shangai, à Cuba au Mexique, aux Hawaïi.
- *Die Ritter den Amtskleid* (Les chevaliers à la robe rouge)
- *Société patriotique de Floride*.
- *Dan Smoot Report*, réservé à des Hollandais immigrés.
- *The John Birch Society*, qui mérite une étude approfondie.

Pour le moment, obéissant à des consignes précises, les racistes américains — innombrables — se gardent de compromettre leur cause en faisant l'apologie de l'hitlérisme. Ils obéissent à la devise britannique *Wait and See*. Ils ne doutent pas que l'explosion nazie éclatera en Amérique du Sud et qu'elle se propagera inexorablement au Nouveau-Monde. Alors Bunders, Klanistes, Colombiens, Nazis américains constitueront une cinquième colonne, à l'échelle du continent.

Mais il est écrit dans l'Apocalypse de Jean (XII-7, 12) :

« Il y eut un grand combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci furent vaincus... et il fut précipité, ce grand dragon, cet antique serpent, qui est nommé le Diable ou Satan... et il fut précipité dans la terre et ses anges avec lui... Et j'entendis dans le ciel une voix qui disait : « Maintenant est établi le Salut, et la Force elle Règne de Dieu... »

UN PASTEUR ANABAPTISTE

Aux Etats-Unis, c'est par centaines qu'on dénombre les Eglises chrétiennes, certaines ne rassemblent qu'une poignée de fidèles, d'autres en groupent plusieurs millions. Alors, sur tous les plans, elles sont extrêmement puissantes et jouent un rôle déterminant dans l'orientation politique de la fédération.

Parmi ces grandes Eglises, relevons celle des Baptistes ; ils sont au moins trente millions. Descendant des Anabaptistes de la Réforme, l'Eglise baptiste n'admet pas le baptême des enfants, mais baptise (ou rebaptise) les adultes par immersion. Sa constitution est démocratique. Ses pasteurs et ses fidèles sont animés d'une foi profonde, qui s'exprime par un grand zèle apostolique. Comme, pendant longtemps, ils ont été vilipendés, ils s'entraident en toutes occasions, et se marient fréquemment entre eux. Chaque « paroisse » jouit d'une certaine indépendance et pratique, sans ostentation, les authentiques vertus chrétiennes. Les pasteurs sont les bergers d'ouailles qu'ils conduisent par la Porte Etroite, vers le Royaume du Père.

Les Baptistes ont converti beaucoup de Noirs. même au temps de l'esclavage. Maintenant, un certain nombre de leurs pasteurs sont des « *coloured men* », qui n'ont que des nègres comme fidèles. Blancs et Noirs ont leurs temples *séparés*. Sans hostilité, mais sans amour. Un ségrégationnisme mutuel qui, d'ailleurs, cesse, post mort., dans la félicité promise aux Justes.

UN ASSASSINAT EN CHINE DU SUD

Le 2 septembre 1945, la guerre mondiale s'est achevée par la reddition inconditionnée des forces japonaises.

Le 12 septembre, un jeune capitaine de l'armée américaine, John Birch, est assassiné, en Chine du Sud, par des partisans de Mao Tsé-toung.

Bien qu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année, John Birch avait déjà vécu une carrière mouvementée. Pasteur de l'Église baptiste, il avait été versé, dès le début des hostilités, dans le service américain d'espionnage international, l'O.S.S. Missionnaire, il connaissait admirablement la Chine du Sud, dont il parlait les divers dialectes dérivés du cantonais. Il avait été affecté au 14^e Corps de l'U.S. Air Force où il avait accompli avec succès des missions dangereuses. Lors de sa mort, à Hsuechow, il se préparait à aider des G.I. prisonniers évadés des geôles communistes à regagner leur pays natal. Il tomba dans un guet-apens et fut tué lâchement.

THE LIFE OF JOHN BIRCH

En 1954, un riche industriel de Boston, Robert Welch, ancien membre de sociétés secrètes affiliées au K.K.K., décide de prendre comme « drapeau de chair » pour ses idées racistes et panaméricaines, la figure du martyr John Birch. Ce que Hitler avait réussi avec Horst Wessel, il le tentera pour l'infortuné pasteur baptiste. C'est ainsi qu'il écrit (ou fait écrire) *The life of John Birch*. Bien « lancé » par une publicité habile et somptuaire, ce livre devient un best-seller, et émeut profondément une grande partie de l'opinion publique. Le capitaine John Birch est représenté comme le parangon de l'Américain sans peur, sans reproche, assassiné par des gens de couleur, des communistes, des athées. La « bande » du livre porte ce slogan *Better dead than red* (Plutôt mort que rouge !)

Robert Welch est bon organisateur. Le succès de la *Vie de John Birch* : le conduit, tout naturellement, à grouper en une association politique les admirateurs du jeune héros ; ainsi naît la *John Birch Society*, connue sous le sigle B.S.

Le succès se révèle foudroyant, surtout dans les Etats du Sud. La B.S. groupe les fanatiques du racisme, dont d'anciens klanistes. Mais instruits par les précédentes expériences malencontreuses, les dirigeants de la B.S. n'acceptent dans leurs rangs que des gens honorables, conformes à « *l'américan way of life* », bons chrétiens, nous dirions, en France, bons bourgeois.

Les femmes — surtout celles d'un certain âge — y sont nombreuses. Dans certaines sections, elles font la loi, et mêlent, avec une logique curieusement féminine, le respect des bonnes mœurs, les valeurs chrétiennes, à un antisémitisme hystérique et à une horreur physique du nègre. Elles voient en Hitler le héros malheureux de l'Idéal de la race blanche, l'incarnation du wagnérien Siegfried. Aussi les Germano-Américains s'inscrivent-ils, en niasse profonde, à la B.S. et bientôt, y jouent un rôle prépondérant.

UNE CURIEUSE CARRIÈRE

Mais la direction suprême reste dans les mains de Robert Welch, dont la carrière mérite, à titre exemplaire, d'être évoquée :

Robert Welch naît en 1900 à Chowan Country, bourgade de la Caroline du Sud où la négrophobie a toujours été latente. Il fait de bonnes études à Harvard, puis à l'Académie navale d'Annapolis. Sa famille lui assure une large aisance. Il se révèle un habile, et honnête, homme d'affaires, et un bon père de famille. Sa respectabilité sans tache, tout comme ses aptitudes, le font choisir comme vice-président de la commission financière du parti républicain pour le Massachusetts. Il voyage par toute l'Europe, surtout en Grande-Bretagne. Il y acquiert une haine viscérale du communisme, et de toutes les tendances plus ou moins gauchistes.

Il maudit de tout son dynamisme d'homme sanguin, les *pinkies* (les roses) et les *commies*

(communistes). Il accuse des maux dont souffre son pays les libéraux, les progressistes, et, surtout les anti-ségrégationnistes. Pour lui, le Noir est voué, par l'Eternel, à la condition d'esclave. Vouloir en faire un homme libre, un *citizen*, c'est commettre un sacrilège. Fabricant de bonbons, Robert Welch souffre sincèrement d'avoir tant d'hommes noirs friands dans sa clientèle, mais... *business is business*. D'autant qu'il a besoin d'un nombre impressionnant de dollars pour faire de la société qu'il médite un groupe de pression, un *lobby*.

ORGANISATION AUTORITAIRE

La B.S. est définitivement structurée à la fin de 1959. Son conseil d'administration (qui a voix délibérative, mais non exécutive) groupe de riches hommes d'affaires, particulièrement des banquiers. Curieusement, l'organigramme est copié sur celui du parti communiste. Au lieu de cellules, des *chapitres*. Chaque chapitre comprend une vingtaine de « loyaux patriotes », présidés par un délégué de l'Etat-Major général (G.H.Q.) Ces « missi dominici » exigent une obéissance inconditionnelle. On les nomme *co-ordinaters*. Les cotisations mensuelles sont proportionnées au revenu de chacun. Mais on ne devient membre à vie qu'en versant, en une fois, un millier de dollars. Chaque mois, les adhérents reçoivent un bulletin intérieur, et sont abonnés d'office à la revue mensuelle *American Opinion*. La B.S. contrôle, directement ou indirectement, plusieurs quotidiens et hebdomadaires de province, dans le Sud.

La B.S. refuse de donner le nombre de ses membres. Ils doivent approcher du demi-million dont deux cent mille femmes. Le quartier général, occupant des centaines de salariés, a été fixé à Belmont (N.Y.)

Comme les juifs sont riches et contrôlent de nombreuses affaires, dont des banques, la B.S., dans ses publications officielles, hésite à les attaquer, mais elle réserve son opinion dans les réunions privées, et distingue entre les Israélites de vieille souche américaine et ceux qui ont cherché refuge aux States au moment des persécutions hitlériennes.

Cette relative modération vaut parfois à Robert Welch des attaques acerbes de nazis américains comme Elizabeth Dilling et Lyril Clark van Hyning, jeunes loups dont les vrais nazis se méfient plus ou moins, car ils se demandent jusqu'à quel point ce ne sont pas de vulgaires braillards, sinon des agents provocateurs.

Les nazis d'Amérique du Sud, en ce domaine, réservent leur agissante sympathie à la B.S. Ils se souviennent des grands industriels et banquiers allemands émules de von Papen et Hjalmar Schacht qui aidèrent Hitler en ses débuts.

Robert Welch, homme en apparence pondéré, fonce comme un taureau d'arène dès qu'il voit rouge. Il n'hésite pas à classer parmi les « communistes conscients ou inconscients » les trois quarts de l'administration américaine d'Eisenhower à Johnson, en passant par Dean Rusk et McNamara. De même dresse-t-il annuellement un *Scoreboard* publié par *American Opinion* : selon ce tableau des « progrès de la conspiration » dans le monde, tableau établi « par les meilleurs experts » la Grande-Bretagne serait contrôlée par les communistes à 50 ou 70 %, la Norvège ou l'Italie également, les Etats-Unis à 40 ou 60 %, l'Inde à 80 %. Pour mettre fin à cette pandémie qui selon lui, gagne toute la planète, et particulièrement le Tiers Monde, Robert Welch et ses supporters n'imaginent qu'un remède, remède drastique : la constitution d'un gouvernement mondial ayant à sa tête un nouvel Hitler, qui ferait le bonheur de la race blanche par le fer et par le feu. Une gigantesque chasse à la sorcière préparerait une élimination massive des éléments « maléfiques », ensuite s'établirait un âge d'or, réservé aux Américains loyaux, et éventuellement à quelques étrangers dûment sélectionnés.

UN « BONZE DE CHOC »

En 1945, le Japon accepta la défaite et l'occupation avec une résignation dont ses vainqueurs furent les premiers surpris. Les services psychologiques américains avaient prévu, et redouté, une série d'attentats fomentés par des fanatiques. Il n'en fut rien. Le peuple modela son attitude sur celle de l'empereur : acceptation de l'inévitable. Aucune manifestation d'une xénophobie exaspérée ; bien au contraire, haine ou mépris pour la caste militaire qui, ayant entraîné le pays dans la guerre, n'avait pas su vaincre. Bientôt la méfiance des Américains se dissipa. A défaut d'une mutuelle sympathie s'instaura un *modus vivendi* de cohabitation. Il y eut même de nombreux mariages mixtes que nul ne réprouva. Si les Nippons songeaient à une revanche, ils ne l'imaginaient pas sur le plan militaire, mais grâce à des conquêtes économiques. Pourtant une minorité resta secrètement fidèle à l'idéal du Bushido, ne vit dans la défaite qu'un épisode sans lendemain, et rêva encore du *plan Tanaka* — cette utopie qui, avant 1935, avait imaginé un asservissement de tarare blanche aux conquérants d'Asie.

UN FASCISTE À L'ITALIENNE

La guerre, les bombardements, l'arme atomique n'avaient pas détruit l'homme et l'œuvre de celui qu'on avait nommé le Hitler japonais : Akao-Bin. Vieux militant d'extrême-droite, secrètement soutenu, pendant un temps, par la finance, il fut compromis dans une mauvaise affaire par la police d'Etat. Soupçonné d'avoir préparé l'assassinat du directeur du *Cho-Koron*, quotidien libéral, il fut condamné à huit mois de prison, par la Cour suprême de Tokyo, le 15 août 1963. Depuis, nul n'entendit parler de lui. Les geôles nippones règlent discrètement certaines difficultés gouvernementales. Dès les années 1930, Akao Bin avait fondé *Dai Nihon Kodo Kti*, qu'on peut traduire « Association pour le plus grand Japon impérial ». En 1931-1932, il avait pris la tête d'une *Ligue pour la liberté de l'Asie*, se donnant pour anticomuniste. Bientôt il avait transformé cette ligue en *Dai Niées Aikoku Tō* (Ligue des Patriotes du Grand Japon) qui avait séduit un certain nombre de groupuscules revanchards, dont les principaux furent :

Shizan Juku (La Montagne pourpre)

Nihon Seisan Tō (La reconstruction du vrai Japon)

Shinsei Nihon Kokumin Domei (Ligue pour un nouveau peuple japonais).

Mais ces conventicules furent vite farcis d'indicateurs, quand ce ne fut pas d'agents provocateurs. Ils n'entamèrent pas la passivité de la grande masse japonaise, uniquement préoccupée par les problèmes économiques et sociaux.

Akao Bin ne dédaignait pas les contacts avec la presse d'Occident.

« Je suis un fasciste à l'italienne », avait-il déclaré à Angelo Del Boca, le 29 mai 1962, dans ses bureaux d'Asakusa.

Mais le « fasciste » se réclamait tout à la fois du Shinto, du Christ, de Confucius et de Mahomet, et son organe de presse, *Le Journal Patriotique*, réservait ses coups aux étudiants d'extrême-gauche, les *Zengakuren*. La surenchère à la violence était d'ailleurs monnaie courante. En juillet 1948, le secrétaire général du P.C. japonais, *Kyuichi Tokuda*, échappa à un attentat. Le 21 septembre 1954, c'était le tour du Premier ministre conservateur, *Shigery Yoshida*. En 1960, le dirigeant socialiste *Jotaro Kawakami* était grièvement blessé par un étudiant nationaliste. Quatre mois plus tard, un autre étudiant, *Otoya Yamaguchi*, poignardait mortellement le secrétaire général du parti socialiste, *Inefiro Asanuma*. Mais la mise à l'ombre d'Akao Bin tarit cette épidémie d'attentats.

Un puissant, dynamique, mouvement religieux et politique allait non seulement supplanter le fascisme d'Akao Bin, mais bouleverser la vie japonaise sur tous les plans : la *Soka-Gakkai*. Cette dénomination, au début, fut celle d'une secte bouddhique provenant, entre tant d'autres, de l'*Ecole de la Bonne Loi*, fondée au XIII^e siècle de notre ère par le bonze Nichiren.

Avant l'éclosion, puis l'expansion, de la Soka Gakkai, les fidèles de Nichiren n'avaient guère eu d'influence sur la pensée japonaise. Ils étaient considérés par le Pouvoir, et par les autres bouddhistes, avec une neutralité un peu méprisante, attitude due à la personnalité originale (pour ne pas dire extravagante) du fondateur, tout à l'opposé de la sérénité bouddhique. Le personnage mérite qu'on s'y arrête, car il explique l'action actuelle de la Soka Gakkai. Remarquons d'ailleurs que les vieux disciples de la Bonne Loi sont plus ou moins scandalisés par l'activisme de la Soka Gakkai.

UN BONZE DE CHOC

Le 13 octobre 1222 (de notre ère) naquit, d'une famille de pêcheurs de la côte d'Avva, un enfant, connu dans l'Histoire sous le nom de Nichiren. Il manifesta dès son jeune âge une vive intelligence et une combativité plus vive encore. A douze ans il fut initié aux mystères de la secte bouddhique Shingon, à la fois mystique et magique.

En ce début du XIII^e siècle, alors que la capitale était Kamakura, le Japon traversait une des périodes les plus affreuses de ses annales mouvementées ; les démons déchaînaient contre l'archipel tous les maux qu'on put imaginer : séismes fréquents, invasion mongole, anarchie politique, ce qui entraînait épidémies, famines, dépopulation.

En 1252, Nichiren quitta le monastère Shingon pour s'affilier à la secte Tendai qui le déçut autant que la première.

Il commença d'élaborer sa propre doctrine, bien en rapport, selon lui, avec la succession des cycles. Selon une tradition datant sans doute du second siècle avant notre ère, la sainte doctrine des Quatre Nobles Vérités doit passer par trois étapes décroissantes, chacune durant mille années.

1. Le bouddhisme *pur* et authentique, tel qu'il fut enseigné, dans son intégrité, par Siddhartha.
2. Le bouddhisme *copié* qui marque déjà une profonde dégénérescence, due essentiellement à la malignité humaine.
3. Enfin, de nos jours, le bouddhisme *adultéré*. Nos yeux ne peuvent plus supporter l'intense Lumière de la Vérité ; heureusement, nous possédons encore un « joyau », le *Lotus de la Bonne Loi*, qui seul est adapté aux nécessités actuelles.

Le Lotus de la Bonne Loi (*Manava Dharma Sastra* de l'Inde) expose deux dogmes fondamentaux : l'universalité et l'éternité du Bouddha dont chacun de nous contient une « parcelle » qu'il s'agit de dégager et de laisser rayonner en nous et autour de nous.

Cette conception du Grand Véhicule était prêchée par de nombreuses écoles bouddhiques. L'originalité de Nichiren fut d'ajouter trois enseignements pratiques à cette métaphysique.

1. D'abord la création d'un *mandala* particulier. On nomme *mandala* une figure mystique, ordinairement conçue symétriquement, qui sert de « support » à la méditation du fidèle. *Mutatis mutandis*, l'icône de la religion orthodoxe est un mandala. Celui inventé par Nichiren porte en son centre les cinq caractères japonais qui se traduisent par « Sutra du lotus de la Bonne Loi » : *Myô hô Ren Ge Kyo*, entourés de noms du Bouddha (celui de Çakya-Mouni étant en tête) et d'autres divinités.
2. Tout en contemplant, mentalement ou de visu, ce mandala, le fidèle psalmodie inlassablement : *Nantit Myô Hô Ren Ge Kyo* (adoration du Sutra de la Bonne Loi).
3. Enfin une conception très particulière, nationaliste, de la sagesse bouddhique qui, dans son essence, est égalitaire et universaliste. Nichiren voyait dans le bouddhisme, tel qu'il entendait le régénérer, la seule religion susceptible de rendre à l'empire nippon sa suprématie et son bonheur, bonheur aussi bien spirituel que matériel. Il entendait faire de sa propre secte la religion d'Etat, sous le couvert d'un gouvernement non seulement puissant, mais xénophobe. Sa haine d'inquisiteur se manifesta d'abord contre les autres écoles du Mahayânâ, spécialement celles importées par les envahisseurs mongols. Disons tout de suite que, quelques siècles plus tard, les missionnaires chrétiens n'eurent pas d'ennemis plus implacables que les successeurs de Nichiren.

Sa prédication souleva les masses ; il fut, au sens où nous l'entendons maintenant, un *contes-tataire*. Ses disciples, dépassant peut-être sa propre pensée, pillèrent de riches monastères et massacrèrent les étrangers. A mesure que lui-même s'exaltait, il rêvait de partir à la conquête non seulement de l'Extrême-Orient, mais du monde entier. Aussi rencontra-t-il des sympathies agissantes auprès de la caste militaire, celle des samouraïs et des ronins. En revanche il souleva l'hostilité du Pouvoir — du Shogunat — c'est-à-dire des « maires du palais », le rôle tenu par le Mikado étant, alors, purement honorifique. Ce « fascisme » avant la lettre ne pouvait qu'inquiéter les nobles courtisans et les grands propriétaires fonciers.

Par deux fois Nichiren fut exilé dans des régions insalubres. Sa robuste constitution, plus encore peut-être son fanatisme, le préservèrent du froid et des fièvres malignes.

Le croyant assagi, le Pouvoir, après une dizaine d'années d'exil, lui permit de revenir à Kamakura, la capitale ; de plus belle il se livra à une agitation forcenée, causant des émeutes et même de sanglantes révoltes. Exaspéré, le shogun en exercice, Tokimuné, le décréta de prise de corps, le fit juger par un tribunal expéditif qui le condamna à avoir la tête tranchée.

Le jour de l'exécution fut fixé au premier jour de la Pleine Lune du neuvième mois de l'année 1271 de notre ère. Un grand concours de peuple entourait l'échafaud.

Souriant, Nichiren s'agenouilla, en psalmodiant la formule sacrée. A l'instant où le bourreau leva son sabre, un terrible orage éclata, et, dans le ciel fulgurant, un globe de feu traversa les nuées, répandant une lueur aveuglante : le glaive échappa au bourreau, qui s'enfuit, épouvanté.

Les dignitaires se troublèrent, le peuple hurla au miracle ; seul Nichiren, debout, restait impassible, hiératique. Après une manifestation tellement évidente de la volonté du Ciel, le bonze miraculé fut, non seulement gracié, mais comblé d'honneurs., puis humblement prié de se retirer dans l'île de Sato.

Ce fut seulement en 1274 qu'il reçut l'autorisation de revenir à Kamakura, où le peuple lui réserva un accueil triomphal. Il reprit sa prédication, mais avec modération. Bientôt, il se retira à Minobu où il fonda un monastère qui existe encore, et qui, en quelque sorte, est la Rome de la secte bouddhique qui porte son nom. Bientôt il fut entouré de disciples, à qui il conféra les suprêmes secrets de son initiation et de son enseignement ésotérique. Ils essaimèrent dans tout l'archipel, répandant la parole de feu.

En 1282, au treizième jour de la dixième lune. Nichiren, âgé de soixante et un ans, meurt, le visage rayonnant de bonheur séraphique. Adossé au tronc d'un cèdre, face au Soleil, il rend l'ultime souffle en psalmodiant la profession de foi et d'espérance que, depuis, ses disciples répètent *in articulo mortis* :

« Je n'ai jamais cédé aux menaces des hommes et aux embûches des démons, je n'ai jamais été ému par les coups du sort ou par les joies terrestres. Les périls, toujours, ont été pour moi comme des grains de sable au milieu des tempêtes. Je suis le Pilier du Japon. Je suis du Japon. Je suis le Vaisseau du Japon. »

Au cours des siècles qui suivirent, la secte Nichiren connut un développement croissant parmi les nobles guerriers. Ce succès même nuisit à l'intransigeance du message initial. La puissante personnalité du fondateur fut, en quelque sorte, embaumée dans la dévotion : on lui attribua une quantité de miracles. On édulcora son message sous une foule de gloses subtiles. En un mot, cette doctrine d'origine révolutionnaire devint une croyance « comme les autres » se distinguant seulement par un nationalisme ombrageux et une xénophobie sans nuances, qui donna toute sa mesure, impitoyable, à l'ère du Meiji, commencement de l'occidentalisation technique du Japon.

MAINTENANT...

En 1930, E. Steinilber-Oberlin signalait, dans son enquête sur *les sectes bouddhiques japonaises*^[1].

« La secte Nichiren compte 3 650 temples ou monastères, dont les plus célèbres sont ceux d'Ikégami et de Minobu, plus de 9 000 bonzes, 1 400 000 souscripteurs habituels et 38 000 souscripteurs éventuels. Elle a créé 73 œuvres sociales. »

Un de ses principaux bonzes, M. Kyozi-Oka, confia à l'enquêteur :

« La doctrine de Nichiren a cristallisé la sagesse du *Lotus de la Bonne Loi* dans des formules de vulgarisation. Ce sont les méthodes de simplification japonaise, les disciplines morales et spirituelles de notre secte qui ont permis à tous de s'assimiler, de faire passer dans la pratique courante de la vie les vérités du texte sacré, de les propager utilement et d'en assurer, je l'espère, le rayonnement universel. »

LE BOUDDHISME JAPONAIS

L'aspect nationaliste, dynamique, voire même agressif, du bouddhisme nippon est clairement défini par Jean Herbert dans son ouvrage fondamental : *Aux sources du Japon* :

« Le bouddhisme, au Japon, offre des différences radicales avec le bouddhisme indien qui rejette la Vie dans le monde des apparences. Il vise à remodeler l'esprit de l'homme. Mais dans ce remodelage, le but, lui-même, a beaucoup changé. Il s'agit de redresser en l'homme la structure de ses désirs. »

1 G. Crès, éditeur.

« Or, le conflit entre différents désirs est cause de l'anxiété et de l'instabilité# Mais les désirs, comme tels, ne sont pas la cause de l'instabilité et de l'anxiété. Ils sont à l'origine de toutes les activités de la Vie. Seule une structure défectueuse des désirs devient la cause de l'anxiété et de l'instabilité.

« Par conséquent, il ne faut pas exterminer les désirs comme tels. Mais il faut leur donner une structure satisfaisante. Les bouddhistes japonais enseignent que l'homme peut remodeler son esprit pour donner une juste structure à l'ensemble que compose son esprit.

« Par illumination (satori), il faut entendre que l'homme est parvenu à une juste structure de son esprit. Ces excitations provenant du milieu ne provoquent plus dans son esprit des structures contradictoires. Anxiété et instabilité disparaissent de son esprit. L'homme ne souffre plus des misères de la Vie. Le monde, autour de lui, peut rester inchangé, mais la vie de misère devient une vie de bonheur. Lorsqu'il est parvenu au salon, l'homme jouit totalement de la Vie terrestre. »

Autrement dit, le bouddhisme japonais est une croyance qui *affirme* la Vie. Tel est du moins l'axiome fondamental, l'article de foi des disciples de Nichiren.

RELIGION OU PARTI POLITIQUE ?

La religion nationale du Japon est le Shinto, croyance animiste, datant de la protohistoire, où les forces naturelles sont déifiées. Les esprits des aïeux sont également considérés comme des dieux (*kami*) et les empereurs défunts sont vénérés à l'égal de celui qui se trouve sur le trône et auquel on rend un culte d'adoration.

Au VI^e siècle de notre ère, le bouddhisme fut introduit au Japon par des missionnaires chinois et coréens. Il y eut d'abord entre la religion nationale et la religion importée une lutte de préséance. Puis un compromis, ou plus exactement, un syncrétisme s'établit, et se continue de nos jours.

Il fut admis qu'un Japonais pouvait être simultanément bouddhiste et shintoïste ; l'ancienne croyance étant, en quelque sorte, la spiritualisation du culte de la famille, de l'empereur et de la patrie. Les prêtres shintos étaient des fonctionnaires. A partir de 1946, après la défaite et l'invasion, le shintoïsme patriotique (Kokka-Shinto) devint plutôt un mouvement politique qu'une religion au sens occidental du terme. MacArthur attaqua ce vestige d'un passé glorieux mais n'obtint aucun résultat. Après une courte période de clandestinité, le Shinto a repris maintenant force et vigueur, mais se cantonne dans la passivité.

Les attaques vigoureuses sous lesquelles il faillit succomber lui vinrent de l'intérieur : des sectateurs du Nichiren-Shoshu. Elles furent menées par le Pr Tsunesaburo Makiguchi qui, en 1930, donna une forme nouvelle, (adaptation adéquate à l'époque moderne) aux directives de Nichiren. Il nomma ce mouvement, plus laïque que monastique, la *Soka-Kyōshū-Gakkai*, appelé communément *Soka Gakkai*. Ce mouvement dynamique, contestataire, s'en prit d'abord au shintoïsme qu'il jugeait non seulement rétrograde, mais parasitaire ; il y voyait, selon une formule bien connue, « l'opinion du peuple ».

Indirectement, l'adoration de l'empereur fut ébranlée, d'autant plus qu'une sourde opposition, antimilitariste, commençait de s'esquisser parmi les intellectuels. La police d'Etat, la Gestapo nipponne, la terrible *Kempeitai* s'inquiéta. Makiguchi fut arrêté, jugé par un tribunal militaire et condamné à une longue peine de prison. Il mourut dans sa geôle, en 1944.

La Soka-Gakkai avait été dissoute et un lieutenant de Makiguchi, Joséi Toda, avait aussi été emprisonné. Il fut libéré en 1945.

Toda reprit la mission que Makiguchi lui avait confiée. Il réunit autour de lui vingt leaders qui étaient prudemment restés dans la clandestinité, et reconstitua la Soka-Gakkai, terme qu'on

peut traduire par *Société pour le renouveau des Valeurs (spirituelles)*.

En 1951, la Soka-Gakkaï ne groupait que 9 000 adhérents. Elle en comptait un million et demi une année plus tard. En 1965, elle tétait son quinze millionième adhérent, et enregistrait deux mille conversions par mois, provenant non seulement du Japon mais des Etats-Unis, d'Amérique latine, et jusqu'en Europe. La France est un des pays les moins touchés par la doctrine. Elle n'en compte pas moins un millier de fidèles, de race blanche, se réunissant à Paris, Orléans et Nancy, plus un certain nombre d'isolés.

La Soka ne publie plus de statistiques précises sur son développement. On estime cependant le nombre de ses fidèles à dix-huit millions, sans compter les sympathisants.

La propagande se fait de bouche à oreille, mais surtout grâce à sa presse, la plus importante du Japon, la *Seyko Press*, qui édite d'abord un quotidien tirant à trois millions d'exemplaires : le *Seyko Times Shinbun*. Le *Seyko Times* est un trimensuel en anglais, diffusé dans le monde entier. Nommons aussi *Daisen Bunnei*, *Asian Culture*, *The Usho*, plus des magazines féminins, des publications enfantines. Tirage global mensuel dépassant vingt millions !

A l'étranger, nous citerons : *The World Tribune* (New York), *Seiko Zeitung* (Allemagne fédérale), *Li-Ming Shen-Pa* (Hong-Kong), *L'Avenir* (Paris), *Peru Seyko* (Laos), *Brasil Seyko* (Brasilia), etc.

UN CULTE DU BONHEUR

A l'opposé du christianisme, il n'existe pas de dogmatisme bouddhique, mais des écoles — des « Véhicules » — qui diffèrent les unes des autres, sans s'exclure, et surtout sans se persécuter et s'anathémiser.

D'ailleurs, le bouddhisme original (celui qui fut prêché au VI^e siècle avant notre ère par le Sage Çakya-Mouni) est moins une religion qu'une discipline et une explication de l'action du Mal dans le Cosmos et dans l'Homme. On a dit qu'il était athée, en fait, il ne pose, ni ne résout donc, les problèmes de la divinité et de la création *ex nihilo*. On nomme ce premier bouddhisme soit Théra Veda, soit Inayânâ (Petit Véhicule) et, actuellement, il n'est guère pratiqué qu'à Ceylan, en Birmanie.

Le Mahayânâ, ou Grand Véhicule, est plus complexe et diversifié ; le bouddhisme primitif y a été marqué par les religions des pays où il s'est répandu. Par exemple, par le taoïsme en Chine et le Shinto au Japon.

Ainsi que le Zen, le Nichiren-Shoshu est la secte mahayaniste la plus répandue au Japon ; mais enlevons au mot *secte* ce caractère péjoratif qu'il prend dans les polémiques chrétiennes.

Alors que le Zen est la forme la plus abrupte, la plus exigeante du Mahayanisme nippon et que sa pratique (Za-Zen) est réservée à une élite, le Nichiren-Shoshu, sous sa forme moderne de Soka-Gakkaï, convient parfaitement à la foule de ceux qui adhèrent à une religion, qui pratiquent un culte, pour demander et pour obtenir.

Aucune métaphysique, aucune théologie, aucune mystique dans la Soka-Gakkaï. En langage psychologique d'Occident on peut la schématiser dans la relation « cause-effet instantanés ». Si tu fais telle chose, tu obtiens telle chose. Autrement dit, si ta prière de demande est exactement formulée, selon l'esprit voulu, la réponse, satisfaisante surgit automatiquement. Si tu n'es pas exaucé, cela prouve, ou que tu as mal demandé, ou que tu as demandé une chose qui aurait été en opposition avec ton propre bonheur. On n'implore pas un dieu ou un saint; on fait fonctionner un ordinateur spirituel.

LES OBLIGATIONS CULTURELLES

Pour obtenir ces résultats il faut mener une vie simple, mais surtout il est indiqué de psalmodier le plus souvent possible la formule sacrée, le Gongyo résumé du *Lotus de la Bonne Loi*, en se plaçant devant le *mandàla* que nous avons décrits. Le fidèle consacre son temps libre au *Shakubuku*, ou propagande missionnaire. Il convainc, il organise, il voyage. Ceux qui vivent au Japon acquièrent des mérites supplémentaires en se rendant en pèlerinage au temple où Nichiren passa sa vieillesse et mourut. Aucune cotisation n'est exigée. En théorie, la Soka-Gakkai vit essentiellement des bénéfices réalisés par la presse, l'édition, la vente des *Gohenso* consacrés, mais, bien entendu, les dons bénévoles ne sont pas refusés, surtout quand ils constituent des ex-voto, des témoignages de gratitude, après guérison du corps ou promotion sociale.

Car la Soka-Gakkai est aussi une secte d'autoguérisseurs ayant, en ce domaine, beaucoup d'analogie avec la *Christian Science* de Mrs Bakker Eddy. On nie la maladie, ou bien on mérite la guérison grâce à la récitation ininterrompue du Gongyo. L'usage des remèdes est, sinon proscrit, au moins peu recommandé; sauf l'absorption d'une potion mystérieuse — une panacée — qui guérit tous les maux, et qui est préparée dans des laboratoires-oratoires de la secte. Ses effets thérapeutiques, paraît-il, sont prodigieux.

La réception dans la communauté exige un certain temps de probation durant lequel le néophyte étudie, sous la conduite d'un maître qualifié, le *Lotus de la Bonne Loi*. Quand sa mentalité est conditionnée, au cours d'une cérémonie publique très simple, le nouveau fidèle est « baptisé » par imposition du Gohengo sur son front. Aux mariages, aux funérailles on psalmodie la formule sacramentale : *Narra Myô Hô Ren Ge Kyo* ; rien de plus.

Il n'y a pas de moines vivant à l'écart du monde, mais des chefs de groupes, des instructeurs, des propagandistes, des missionnaires itinérants, qui sont mariés. Presque tous exercent un métier ou une profession. Il n'y a pas de clergé au sens où l'entendent les autres bouddhistes.

RIVALITÉS

Comme on vient de le voir, la Soka-Gakkai se livre partout, en n'importe quelles circonstances, à une propagande intensive, et même indiscrète. Comme les autres dénominations bouddhistes pratiquent une tolérance qui touche à l'indifférence, les conflits confessionnels sont rares, et vite résolus — au profit de la Soka-Gakkai, le plus souvent.

Il n'en est pas de même avec les chrétiens d'origine asiatique. Ils sont peu nombreux, mais puissants parce qu'ils sont plus ou moins soutenus par les diplomates blancs. Pour la plupart des bouddhistes, ces baptisés sont des « collaborateurs » au sens pris par ce terme depuis 1940. Les conflits devinrent d'autant plus critiques que les Américains s'en mêlèrent. L'affaire risquait de prendre un caractère international et de mettre le gouvernement nippon — plus encore que la secte — dans une situation équivoque.

Aussi le 13 février 1968, « spontanément », le porte-parole de la secte, M. Takeïri, tint à Tokyo une conférence de presse au cours de laquelle il fit cette déclaration :

« La Soka-Gakkai et le christianisme ont des doctrines fondamentalement différentes... Mais nous avons aussi bien des points communs. Le respect du bouddhisme pour la vie, son respect de l'homme, ses efforts pour assurer le bonheur de tous sont très proches de la doctrine chrétienne, de l'amour universel, de la bonne volonté et de la paix.

« Et c'est pourquoi nous estimons que bouddhisme et christianisme doivent maintenir un lien entre eux et entreprendre ensemble l'importante mission d'amener l'humanité à une renaissance de la spiritualité et de la paix.

Quelques jours plus tard, la presse (aussi bien japonaise qu'anglophone) révéla (sans qu'il y eut ensuite le moindre démenti) que depuis des mois des contacts discrets avaient eu lieu entre les dirigeants de la Soka-Gakkaï et la hiérarchie catholique.

Le 16 décembre 1967, une conférence amicale avait réuni M. Ikeda, président de la Soka-Gakkaï, et nos Seigneurs le cardinal Doï et le pro-nonce Bruno Wustenberg. Dans une atmosphère cordiale, durant une heure et demie, on avait évoqué les relations entre les deux courants religieux. Simultanément des entretiens analogues avaient eu lieu avec les responsables des dénominations protestantes.

De part et d'autre on se mit d'accord pour adopter cette formule : « Toute contrainte des chrétiens par les adeptes de la Soka-Gakkaï cessera immédiatement.... Ce qui, reconnaissons-le, ne signifie pas grand-chose quand on connaît les méandres de la diplomatie asiatique.

TOTALITARISME

Au fond, la fidélité à la Soka-Gakkaï est plutôt sentimentale que rationnelle. Elle offusque les bouddhistes des anciennes écoles ; elle est même reniée par les moines de la Nichiren-Shoshu, dont le nombre diminue en proportion inverse du fabuleux accroissement de la nouvelle doctrine, qui est moins une croyance qu'une mise en condition, comme l'ont été, le seront et le sont les divers mouvements totalitaires. D'ailleurs (et l'on n'en sera pas surpris), il y a dans la Soka-Gakkaï un mépris de l'intellectualité pure, un refus de toute discussion qui rappellent singulièrement le fascisme et l'hitlérisme.

Ce ne sont pas les seuls points de ressemblance.

COMME UN VIN NOUVEAU...

« La jeunesse grise comme un vin nouveau », a dit Goethe. Quel capiteux potentiel comporte donc la Soka-Gakkaï Sur ces vingt millions d'adhérents, quatre-vingts pour cent ont moins de trente ans ! Son président actuel, maître absolu (pour ne pas dire dictateur) a été élu en 1960, alors qu'il n'avait pas encore trente ans. Et il sera remplacé (il le sait et le veut) dès que l'âge commencera d'altérer son prodigieux dynamisme, dû d'ailleurs à une discipline, corporelle et intellectuelle, rigoureuse.

Il est entraîné au Pouvoir comme un champion mondial l'est dans sa propre compétition.

D'ailleurs la puissance de la secte réside essentiellement, non seulement dans la jeunesse de ses membres, mais dans la discipline à laquelle ils se soumettent joyeusement. La Soka-Gakkaï c'est la vivante confirmation de l'axiome japonais : « Mieux vaut être nombreux sous un grand arbre qu'être un solitaire secoué par les tempêtes. »

Ce qui correspond très exactement à un trait remarquable de la psychologie collective du Nippon... et de la plupart des peuples qui se délectent dans le totalitarisme^[1] :

« Plus son groupe est nombreux, plus il est représentatif socialement, plus le Japonais se sent à l'abri et protégé de ce qu'il redoute le plus : la désapprobation. Fondre son « moi » dans un élan de masse, fût-ce le travail à la chaîne ou la gymnastique collective, répercute une forme de satisfaction qui caractérise l'esprit japonais.

« Des centaines de milliers de gens (surtout parmi les jeunes) peuvent marcher, brandir des bannières en chantant, pour soutenir n'importe quelle cause : depuis la Paix jusqu'à : « Non à la fermeture des ruines de charbon improductives. » Pas forcément par esprit de dévouement

1 *Planète*, n°32, article de Nicole Ollier.

passionné à une cause, mais simplement pour le plaisir de se sentir entraîné par une foule serrée, exaltée.

« Il en est de même de l'autorité que les Japonais recherchent sans gréganisme, mais d'instinct. »

Même chez les intellectuels, l'autorité vient d'en bas... Ainsi dans l'Université le « sensei », le professeur, est avant tout le « gourou » (Instructeur spirituel) et ses élèves des *chellahs* (des disciples). Le Sensei — quel qu'il soit — attend et reçoit un respect inimaginable en Occident. Au sommet de cette immense pyramide spirituelle se trouve, pour tous les Japonais, le Mikado, et pour le disciple de Nichiren, le président de la Soka-Gakkaï. De l'un comme de l'autre, les ordres ne se discutent pas, et aucun conflit d'autorité n'est envisageable, car l'empereur est ouvertement favorable à la secte ; il sait aussi que la Soka-Gakkaï est sa protectrice inébranlable contre ses deux ennemis potentiels : les idées occidentales et la subversion sociale.

COMME À NUREMBERG

La Soka-Gakkaï exprime et renforce sa cohésion en organisant périodiquement des rassemblements de centaines de milliers d'adhérents fanatiques, qui sont, pour nous autres étrangers, fascinants et terrifiants. Tous les participants portent le même uniforme, composé essentiellement d'une chemise blanche, couleur certes plus seyante que les chemises brunes de sinistre mémoire. Voilà trois années, la T.V., dans *Cinq colonnes à la Une* nous a transmis le film d'un de ces rassemblements où les fidèles étaient aussi nombreux que les étoiles du ciel ou les grains de sable de la grève.

« Dans cet esprit, a-t-on lu dans *Planète* N° 32, les reporters surent communiquer à vingt millions de spectateurs leur panique réelle face à une foule nipponne, univoque, suivant sans fausse note l'éventail, devenu épouvantail, du chef de chant de la Soka-Gakkaï. Une baguette les eût plus rassurés que les gesticulations du chef... mais, de loin, un éventail se voit mieux qu'une baguette... »

Après les ensembles gymniques et les chorales, des discours furent prononcés par les responsables. Sans en comprendre le sens on constatait surtout que les voix retentissaient rudement. Ces chefs exigeaient ! Chacune de leurs périodes était jonchée de *Haï* scandés par des milliers de poitrines. Et comment, malgré soi, ne pas évoquer les *Heil* ! qui résonnent encore dans les oreilles de tous ceux qui les ont hurlés, ou entendus ? Une force colossale, harmonieuse et disciplinée, certes. Mais pour combien de temps ? Susceptible de quelles réactions imprévisibles ? De l'enthousiasme collectif à la foi, de la foi au fanatisme, du fanatisme à la haine qui peut savoir oit l'escalade s'arrêtera ? Quel mélange détonant que le nationalisme, le mépris de la mort, la honte d'une récente défaite et l'abjection d'un régime corrompu !

CONCUSSIONS

Car le Japon est probablement le pays prétendu démocratique où la corruption parlementaire sévit avec le plus de cynisme. Les voix s'achètent, en un marché occulte, niais que personne n'ignore. Les *Zaitbutsu* (les trusts) soutiennent le parti conservateur le plus réactionnaire, le plus vénal qu'on puisse imaginer. Ou plutôt, telle était la position politique avant 1967. A cette date, la presse Soka Gakkaï a dénoncé avec tant de vigueur probante quelques concussionnaires parmi les plus indignes que le gouvernement a été contraint de saisir la justice.

En moins de six mois on vit un député influent, M. Tanaka, répondre d'un pot-de-vin de sept cent mille dollars.

Deux ministres durent démissionner, ce qui porta un coup fatal au ministère Sato. Il lui

fallut dissoudre la Chambre basse — qui correspond à notre Assemblée nationale, et préparer de nouvelles élections législatives. La campagne électorale fut un chef-d'œuvre stratégique, et le vrai, le seul vainqueur, en fut le *Komeïto*.

LE KOMEÏTO

Qu'est-ce donc que le *Komeïto* ? Un parti politique nouveau, souche sur la Soka-Gakkaï. En théorie, la secte et le parti politique défendent des objectifs différents ; subtilité qui ne leurre personne. En réalité, tout membre de la Soka-Gakkaï est inscrit au *Komeïto*. Non seulement il lui donne sa voix, mais il s'en fait propagandiste. Le programme est simple, alléchant, compréhensible par tous.

D'abord un mot d'ordre, qui, pour une fois, correspond à la réalité :

« Chassez les corrompus ! »

Ce qui rappelle curieusement, n'est-ce pas ? les slogans du rexisme et du poujadisme. Malgré l'appareil policier, public et privé, qui les épie, aucun candidat (ou élu) du *Komeïto* n'a pu être convaincu de fraude, d'indélicatesse, d'enrichissement suspect. « Le jour n'est pas plus pur que le fond de son cœur. »

Le programme est tellement simple qu'il paraît naïf, mais souvenons-nous des formules qui, en leur temps, amenèrent Hitler, Mussolini. Degrelle au pouvoir. Programme qui tient en cinq articles :

1. Un logement décent pour chaque famille.
2. Distribution gratuite, ou à prix coûtant, des deux nourritures de base : le riz et le poisson.
3. Réduction des dépenses scolaires, et multiplication des bourses d'études. Actuellement, seule l'instruction primaire est gratuite. Les études secondaires et supérieures sont ruineuses pour les familles, même aisées.
4. Créer un ministère de l'artisanat, des petites et moyennes entreprises.
5. Organiser une *vraie* Sécurité sociale. En 1968, sur cent millions de Japonais, seuls deux millions bénéficiaient de la Sécurité sociale.

Prudemment, la Solca-Gakkaï ne s'est pas engagée dans les grands problèmes : politique internationale, désarmement, suppression des bases américaines, loyauté fiscale. Chaque chose en son temps... I tiller n'avait pas raisonné autrement...

La secte demandant des choses simples, pour des gens simples, elle gagna de ce fait la sympathie des jeunes, et des femmes, la neutralité des prudents, la confiance de l'empereur, l'effroi de ses adversaires. Les résultats dépassèrent les prévisions les plus optimistes. Vingt-cinq députés du *Komeïto* furent élus, le parti conservateur fut ébranlé. On peut prévoir que, prochainement, le *Komeïto* aura le contrôle de la Chambre basse...

RELIGION OU SOCIÉTÉ SECRÈTE ?

Cette victoire atterra les vieux partis qui comprirent le danger, mais n'avaient pas vu le moyen d'y parer. La jeunesse, la bonne foi, l'emportaient sur le népotisme, la gérontocratie et la vénalité.

Mais surtout, la Soka-Gakkaï pouvait prévoir un triomphe inconditionnel lors de prochaines élections à tous degrés, donc une hégémonie pacifique sur tout l'archipel... et, pourquoi pas, sur l'Asie, puis l'Occident ? A mesure que les consultations populaires se succédaient, la secte de Nichiren gagnait du terrain. Elle emportait un millier de mairies, contrôlait trente préfectures, tenait cent sièges de conseiller. Elle contrôlait les administrations d'Etat, dont ses dirigeants occupaient successivement les postes clefs. Elle doublait la police officielle d'Etat d'une organisation « *de corsrôle*. d'autant plus efficace qu'elle était incorruptible, bienveillante et rigoureusement secrète.

Car à mesure que l'opinion publique s'étonnait (ou, admirait) la vigueur tentaculaire de la puissance nouvelle, elle en soupçonnait la structure interne, hiérarchique, occulte. On découvrait (ce que les nouveaux dirigeants ne niaient plus) que la Soka-Gakkaï n'était pas seulement une secte bouddhique, un parti politique, mais une société secrète admirablement organisée, la plus « efficace » peut-être de toute l'Asie, où, cependant, ce genre d'associations pullulent depuis des millénaires.

Ce qui se tramait au sein de l'état-major ? Nul ne le sait vraiment. On a même dit que toute indiscretion, ou imprudence, était punie de mort. On savait seulement comment l'Ordre était hiérarchisé avec, cependant, une certaine indépendance de fait, en ce qui concernait les voies et les moyens.

Il existe cent dix quartiers généraux, parallèles à l'officielle division départementale. Mais il existe aussi un *shadow-government* comportant des commissions analogues aux ministères : Finances, Jeunesse, Sport, Arts martiaux, Affaires extérieures, Commerce et Industrie, Hygiène publique, etc.

Ces commissions établissent des rapports constructifs qui permettraient, quand le moment serait venu, à la Soka-Gakkaï de prendre instantanément tous les rouages du pouvoir.

L'organigramme adopte aussi un caractère professionnel. Chaque métier, chaque profession ont leurs centres soka-gakkaïstes où l'on critique le présent et l'on prépare l'avenir. De même, il existe des sections — en quelque sorte topographiques — par quartiers des villes, par villages, même par rues dans les grands centres.

Enfin des syndicats dans les grandes usines ou magasins, réunissent dans le même esprit les directeurs, les *executives* et les simples manœuvres-balais.

Si le Nippon n'avait pas un sens inné de l'obéissance, du respect, de la hiérarchie, l'harmonie cesserait peut-être de régner, par opposition d'intérêt ou de caractère. Ce genre de déviations n'est guère imaginable dans l'archipel. Au reste l'état-major suprême délègue des *missi dominici* qui lui rendent compte, et parent aux tendances déviationnistes. En ce sens, la Soka-Gakkaï a des analogies certaines avec la société de Jésus, et le parti communiste.

Innovation inouïe ! Dans tous ces travaux, les femmes ont des rôles égaux à ceux des hommes ! Une Soka-Gakkaï est l'égale d'un Soka-Gakkaï et peut prétendre à atteindre les plus hauts degrés de la hiérarchie.

L'UNIVERSITÉ — LES LOISIRS

De même qu'il a existé de florissantes formations de Hitlerjugend et de Balilas, de même la Soka-Gakkaï enrégimente les enfants nippons dès le plus jeune âge. La Commission de la Jeunesse est celle qui retient particulièrement l'attention des chefs secrets ou connus. Répétons que les trois quarts des Soka-Gakkaïstes ont moins de trente ans.

On endoctrine les tout petits dès l'âge de cinq ans, en les enrégimentant dans des chorales, des sociétés gymniques. Des sections de juniors, d'adolescents, parachèvent cette formation en cultivant les arts martiaux, en perfectionnant l'étude de la doctrine, en créant des écoles d'orateurs propagandistes. Il existe de nombreuses écoles, lycées, universités, centres de recherches..., et aussi des sociétés d'entraide, des bureaux d'embauche.

A candidats de même valeur, un *executive* Soka-Gakkai donne automatiquement la préférence à celui qui lui est recommandé par la secte.

Conscients de l'importance psychologique des loisirs, la secte et le parti politique ont leurs majorettes, leurs orchestres, même des corps de ballets ! Une fois par an, à Tokyo, est célébrée la *Fête de la Culture* qui, depuis l'effondrement nazi, est bien la plus grande manifestation mondiale qu'on peut imaginer. Comme l'écrivit un spectateur occidental : « Plus qu'un spectacle, par-delà les contestes, les performances des gymnastes, les uniformes de fantaisie des majorettes et le bruit des fanfares, la « réponse » des gradins de stades bondés, constitue un ensemble inoubliable, irrésistible comme le déchaînement d'une force de la Nature, mais une force harmonieuse, en quelque sorte cosmique ».

Mme Nicole Ollier écrit : « Des millions de Japonais vivent maintenant par ou pour la Soka-Gakkaï. Ils se réveillent dans un logement, travaillent chez un patron, s'habillent, mangent, se soignent, se distraient dans le cadre de la Soka-Gakkaï. »

Ce que ne dit pas notre consœur, c'est que la Soka-Gakkaï est, aussi, la plus gigantesque agence matrimoniale du monde entier. Elle aide efficacement les jeunes ménages — de même qu'elle prend en charge les vieillards, les impotents, les infortunés de toutes sortes. Elle englobe la société humaine dans un étroit réseau, mais c'est un réseau de lumière.

Dans un pays où la surpopulation crée des tensions sociales étouffantes, un adepte de la Soka-Gakkaï est à peu près certain d'échapper au chômage et à la misère. Il lui suffit de se conformer passivement, mais joyeusement, aux impératifs de la secte. Il pourrait, en parodiant Paul de Tarse, proclamer :

« Ce n'est plus moi qui vis, mais la Soka-Gakkaï qui vit en moi. »

Les arts traditionnels contribuent puissamment à cette mise en condition qui commence à la conception et ne se relâche qu'après la mort.

LES ARTS TRADITIONNELS

Les arts plastiques traditionnels ou Dô ne sont pas de simples exercices corporels. Ils sont sacrés, et transmettent de maître à disciple, de génération à génération, le *Bushido* c'est-à-dire le code d'honneur, de savoir-vivre, le bouddhisme ésotérique des Samouraïs. Pendant des siècles, ils n'ont été connus et pratiqués que par la caste guerrière. Sous les peines les plus sévères, il était interdit de les enseigner au peuple. Ils restaient le privilège et le secret des Samouraïs et autres hommes d'armes. Une des premières décisions de MacArthur fut de fermer les écoles où ces arts martiaux étaient communiqués par des maîtres, qui gardaient jalousement, de génération en génération, ces techniques ou plus exactement ces ascèses millénaires. Si Makiguchi fut emprisonné et soumis à un traitement si barbare qu'il en mourut, ce ne fut point parce qu'il présidait la Soka-Gakkai, qui n'était composée que d'une poignée de « rêveurs », mais parce qu'il avait répandu parmi les jeunes gens les Dô interdits. Ainsi il avait transgressé simultanément les ordres de l'Occupant et un rescrit impérial.

L'immense diffusion actuelle de la Soka-Gakkai s'explique par la pratique des Dô non seulement parmi les nobles militaires, mais dans l'ensemble de la population, du plus pauvre au plus riche, sans distinction de sexe, de situation sociale, d'âge même.

Les exercices parfaitement réglés qu'on admire lors des rassemblements de la secte ne constituent pas des ensembles gymniques comme nous les concevons en Occident, mais les expressions collectives aussi bien spirituelles que corporelles de « mises en condition » afin que chaque individu s'intègre, dans sa totalité, à un groupe et ce groupe au Cosmos.

LE MAÎTRE D. T. SUZUKI

Notions qui sont naturelles à tout Japonais, parce qu'elles lui sont inculquées dès sa prime enfance, mais exigent des précisions, pour être comprises par nous autres Européens. Nous aurons pour guide le Pr D. T. Suzuki, maître du Zen à la réputation universelle.

Voici ce qu'il nous apprend, dans sa préface au traité d'Eugen Herrigel sur *L'art chevaleresque du tir à l'arc*^[1]. Sachons d'abord que ce qu'il dit du tir à l'arc s'applique très exactement aux autres Do, comme le Ju-Do et l'Aiki-Do.

« Un des caractères qui nous frappent le plus dans l'exercice du tir à l'arc, et en fait de tout les arts tels qu'on les étudie au Japon... c'est qu'on n'en attend pas seulement des résultats simplement utilitaires ou des jouissances uniquement esthétiques, mais qu'on y voit un moyen de former le mental et même de le mettre en contact avec la réalité ultime.

« Ainsi le tireur à l'arc ne se propose-t-il pas seulement de toucher la cible ; l'escrimeur ne manie pas son épée uniquement pour triompher de son adversaire...

Il faut d'abord que le mental se mette au niveau de l'inconscient...

« ... L'homme est bien un roseau pensant, mais ses plus grandes œuvres se font quand il ne pense ni ne calcule. Il nous faut redevenir comme des enfants par des années d'entraînement à l'art de l'oubli de soi.

« Quand cette réalisation est obtenue l'homme pense et pourtant il ne pense pas ; il pense comme les ondées qui tombent du ciel, il pense comme les vagues qui déferlent sur l'océan ; il pense comme les étoiles qui illuminent le ciel nocturne. En vérité, il est les ondes, l'océan, les étoiles... »

1 Derain éd.

HARAGEI

Or, toutes ces disciplines ont tus fonds commun : la découverte et la maîtrise du *Hara*. Ce terme spécifiquement japonais a d'abord une acception physique... Ensuite, et surtout, une acception psycho-ontologique. Ayons pour guide un des meilleurs japonisants actuels, Karl-fried von Durckheim, qui vécut vingt années dans l'archipel et devint maître en la plupart des *dô*. Voici un passage que nous traduisons de son ouvrage fondamental *Mara, die Erdmine des Menschen* :

« Physiologiquement, le terme Hara ou Tan-Den désigne un point abdominal situé à deux ou trois travers de doigt au-dessous du nombril. C'est le centre de gravité du corps, mais c'est surtout son *centre vital*, le point de convergence des énergies vitales, le centre commun à l'individualité et au Cosmos.

« Hara est un des mots clefs de la pensée intuitive japonaise. »

Or, *tous* les exercices, corporels ou psychiques de la Soka-Gakkaï sont axés sur la découverte et le développement des énergies du Hara, afin que le disciple devienne un « homme total », c'est-à-dire, selon la définition du Pr D. T. Suzuki, un homme qui puise sa force, sa sérénité, son activité, d'une union intime, d'un « mariage » avec ses semblables et avec le Cosmos.

Comment ne pas évoquer la confession de Kirilov, dans *Les Possédés* :

« Il y a des moments, et cela ne dure que cinq à six secondes de suite, où vous sentez soudain l'harmonie éternelle. Ce phénomène n'est ni terrestre ni céleste, mais c'est quelque chose que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir... »

On comprendra maintenant la force quasi irrésistible que représente la Soka-Gakkaï quand on saura : l'homme au Hara épanoui, le *Haragei* est un homme complet qui aime la vie sans redouter la mort, qui va jusqu'au bout des humaines possibilités et qui, ainsi, en découvre l'infinie potentialité.

Or, un nationalisme jaloux, exaspéré par une défaite écrasante, est un des articles de foi de la Soka-Gakkaï ! Fions-nous en l'expérience de Karlfried von Durckheim qui reconnaît :

« Dans la vie quotidienne, la maîtrise du Hara marque de son sceau les relations des hommes entre eux, relations aussi bien fortuites que durables...

« Une telle personnalité dispose d'une force qui lui permet de supporter, de former et d'œuvrer dans un sens unitif, devant toutes les situations, ordinaires ou extraordinaires, qui se présentent. Même les dangers menaçants n'ébranleront jamais sa foi et sa confiance dans la Vie... Cet homme possède une puissance de travail inépuisable et une force surprenante de résistance à la maladie et à la décrépitude... Il tient autrui sous la magie de son charme, et les groupes qui se rassemblent lui sont magnétiquement dévoués. »

Ces lignes avaient été tracées avant l'expansion de la Soka-Gakkaï. Elles prennent un caractère prophétique, surtout si l'on rappelle des événements datant d'une quarantaine d'années.

LE PLAN TANAKA ET HAUSHOFER

Comme la plupart des Etats limités à une île ou un archipel, de tout temps le Japon fut farouchement nationaliste et xénophobe. Cette réaction consciente et subconsciente s'amplifia après les victoires remportées sur l'Occident, ce qui amena l'exaspération du militarisme. C'est ainsi que se propagea, non seulement parmi les nobles et les guerriers, mais parmi l'intelligentsia, l'espérance d'un succès foudroyant du plan Tanaka.

Cette utopie due, initialement, à la camarilla entourant le général Tanaka (1863-1929) (responsable des Services Secrets en Mandchourie) prévoyait la création d'une industrie lourde en Mandchourie, la mainmise économique sur la Chine, la Malaisie, l'Indochine, et l'Australie.

Les pays de l'Océan Indien et le canal de Suez étaient les objectifs ultérieurs, puis en troisième lieu, l'invasion de la Russie. C'est pour faire du plan Tanaka une réalité que le Japon se lança dans la Seconde Guerre mondiale, et qu'il effectua sur Pearl Harbour sa première et victorieuse offensive. Mais pour que ce plan réussît, il fallait que l'Europe ne pût intervenir, et se révèle une alliée sinon une complice. C'est à cet effet que le Japon s'allia au III^e Reich. Aux raisons stratégiques s'ajoutaient des arguments passionnels. Il y a une similitude idéologique entre la pensée nipponne et le national-socialisme : même mépris de la démocratie, même haine de l'étranger installé sur le « sol sacré même révérence d'un honneur ombrageux. *Blut und Ehre* ! (Sang et honneur !) clamait Hitler. La même formule se trouve dans le Bushido, code religieux des Samouraïs.

Le principal promoteur de l'alliance germano-nipponne fut Karl Haushofer qui, en 1910, était attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Tokyo. Dans un rapport confidentiel, Haushofer suggéra au Kaiser de conclure une alliance avec le Japon. Mais à cette époque, Guillaume II était obnubilé par le « péril jaune » qui était un des « dadas » de cet esprit chimérique. Non seulement Haushofer ne fut pas écouté mais il fut blâmé et dut retourner en Allemagne où on lui confia le commandement d'une unité d'artillerie. Au début de la Première Guerre mondiale, Haushofer est général. Ses compagnons d'armes ont l'occasion de constater ses extraordinaires dons de double vue. Il laisse dire — sans nier ou confirmer — qu'il doit ce pouvoir surnaturel à un entraînement psycho-physique qui lui a été, secrètement, communiqué au Japon. À l'avènement du nazisme, Haushofer, sous prétexte de missions ethnographiques, — séjourne longuement en Extrême-Orient, et se convertit au bouddhisme, ce qui lui ouvre les milieux les plus fermés.

Il fait profiter de son expérience politique et occultiste la *Thule Gesellschaft*, cette société secrète à laquelle appartiennent la plupart des futurs dirigeants du national-socialisme, dont Adolphe Hitler, Rudolph Hess, Rosenberg, Himmler. Il met la magie extrême-orientale au service de l'hitlérisme. Resté volontairement dans l'ombre, il a Rudolph Hess pour disciple préféré...

Haushofer est persuadé que le III^e Reich ne pourra vaincre que s'il peut compter sur deux alliés, avec qui il devra partager l'empire universel : le Japon et la Grande-Bretagne. Cette triple alliance sera préparée par les manœuvres occultes du groupe Thulé, de certaines sectes anglaises, et surtout grâce au bouddhisme martial, celui du Bushido dont un ami de Mussolini, le baron Julius Evola, a schématisé les lignes de force dans un livre traduit en français sous le titre de *La doctrine de l'Eveil*.

C'est pour mettre au point cette alliance dans les cercles germano-anglais que Rudolph Hess risque son équipée — qui comme on sait s'achèvera piteusement déjouée comme elle le fut par l'*Intelligence Service*. Quant à Haushofer, en pleine guerre, il accomplit diverses missions en Asie centrale et au Japon. Il a pour associé un moine bouddhiste, Chao-Koung, qui s'appelle en réalité Trebitsch-Lincoln, juif converti d'abord au christianisme, puis ensuite au lamaïsme. Pendant des mois, Haushofer garde l'espoir que la guerre sera gagnée en Extrême-Orient, et que, du Japon, l'idéal du III^e Reich renaîtra de ses cendres, comme le Phénix de la fable. Haushofer revient en Allemagne dévastée peu avant le cataclysme final. De tous les membres influents du groupe Thulé il est le seul à ne pas être inculpé à Nuremberg. Il y est cependant entendu comme témoin à la requête des avocats de Rudolph Hess. Sa déposition est d'une banalité qui touche à

l'insolence. Cependant aucun des juges n'insiste, ne lui pose des questions embarrassantes. C'est libre qu'il quitte la barre. Il se suicide quelques jours plus tard dans des circonstances bizarres, si bizarres qu'elles peuvent être dues à un service secret.

Y a-t-il entre les diverses missions de Haushofer, et la Soka-Gakkaï, une liaison ? Thulé fut-elle précurseur en Europe de la Soka-Gakkaï ? Nul ne peut, faute de preuves écrites, l'affirmer.

Ce qui est absolument certain ? Que le texte suivant se trouve dans un manifeste de la Soka-Gaikkaï et qu'il existait déjà (à un mot près)^[1] dans *Mein Kampf*.

« Si l'on parle de la mission du peuple allemand sur la Terre, il faut savoir qu'elle ne peut consister qu'à former un Etat qui verra sa tâche suprême dans le maintien et le développement des plus nobles éléments de notre peuple, voire de toute l'humanité. »

1 Le mot *japonais* remplaçant le mot *allemand*.

Annexe A

LES PROTOCOLES DES SAGES DE SION

La propagande anti-sioniste qualifie ainsi de prétendus procès-verbaux de séances secrètes — qui se seraient tenues à Bâle, en 1897 — lors du premier congrès sioniste mondial. Les rédacteurs juifs auraient été au nombre de soixante-douze désignés par les initiés comme étant les *Sages de Sion*. Ces procès-verbaux auraient été rédigés en français.

Ils ont été « révélés » pour la première fois en 1903 sous le titre *Programme de conquête du monde par les juifs* dans le quotidien russe ultra-nationaliste *Le drapeau*. La première édition en librairie date de 1905, et parut à l'instigation d'un agent provocateur de l'Okkirana, signant Serge Mies, avec pour sous-titre : *Le Grand dans le petit : l'Antéchrist, prochaine éventualité politique*. Une autre version date aussi de 1905. Elle est l'œuvre de Boutmi, membre de la *Confrérie de l'Archange Michel*, promoteur de l'Union du peuple russe pour lutter contre les francs-maçons, les juifs et les démocrates : il signa Comte Vassili.

Après la Première Guerre mondiale, l'ouvrage — traduit — a été diffusé par toute l'Europe. En France. Il a alimenté les pamphlets racistes d'Urbain Gohier. En Allemagne, il a été tiré à près d'un million d'exemplaires, et n'a pas peu contribué à servir le nazisme commençant. Ce fut le livre de chevet de Hitler et de Rudolf Hess, quand ils purgeaient une peine de prison. à Landsberg en 1924-1925.

Les *Protocoles* sont un faux, et un faux grossier. Ils sont, dans leur majeure partie, le plagiat d'un livre français de Maurice Joly, paru à Bruxelles en 1864, et intitulé *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu. ou la politique de Machiavel au XIX^e siècle par un contemporain*. C'est un pamphlet, virulent et habile, contre Napoléon III, sans aucune allusion, même indirecte, au peuple juif. Il a suffi aux faussaires d'appliquer aux juifs tout ce que Maurice Joly attribuait à Napoléon III et à sa camarilla.

En 1935, à la suite d'une plainte déposée par l'Union des communautés israélites de Suisse contre la diffusion, dans ce pays, des *Protocoles*, une enquête approfondie fut ordonnée par le tribunal de Berne. Cette juridiction déclara — avec des attendus péremptoires — que les *Protocoles* étaient un faux. En 1947, la cour d'appel de Berne, saisie à son tour, adopta les mêmes conclusions, stipulant : « C'est un livre de mauvaise foi inspiré par la haine. »

OUVRAGES A CONSULTER

L'Apocalypse de notre temps, par Henri Rollin (Gallimard 1940).

Histoire d'un mythe : la « conspiration mondiale » juive et les protocoles des Sages de Sion, par Norman Cohn (Gallimard 1968).

Annexe B

La liste des principaux criminels nazis que Erich Erdstein a rencontrés au cours de ses enquêtes en Amérique du Sud^[1].

Joseph Mengele : Enterré dans la ville de Presidente Stroessner (Paraguay) sous le nom Cyrilo Chavez Florès.

Marlin Bormann : Vit au Paraguay.

Heinrich Midler : Vit maintenant à Asuncion. *Friedrich von Amon* : Courrier général d'Odessa. Arrivé en 1966 muni d'un passeport jordanien.

Dr Lenhardt : Vit au Brésil.

Dr Alexander : Se fait appeler Otzer. Possède à présent un hôpital à Caxias-do-Sul.

Herbert von Gaza : Arrêté à Maréchal-Rondon. Libéré.

Dr Friedrich Rapport Seyboth : Dirige maintenant l'organisation Odessa. Avait épousé la fille de Klagges.

Friedrich von Iseberg : Vit en liberté.

Reinhardt Volimar : Capturé près d'Ibirama. Vit en liberté.

Gustav Lang, Wensler Reichke : Libérés.

Alexander von Ekstein ; Dr Otto Bliss ; Peter Fast ; Fritz Rugwald : Libérés.

1 Extrait de *Les criminels de glace* par Erich Erdstein (Solar éditeur, 1970).

Dernière heure

LA POLICE ALLEMANDE A IDENTIFIÉ
L'AUTEUR DU RAPT DU PETIT MICHAEL :
C'EST LE FILS D'UN ANCIEN « S.S. »

Bonn, 1^{er} mars (A.F.P., A.P.).

L'un des hommes — la police pense qu'il y en avait trois — qui ont enlevé le petit Michael Luhmer, 7 ans, il y a une semaine, pendant le défilé de carnaval, à Niederbachem, près de Bonn, a été formellement identifié par sa victime. Il s'agit d'un négociant munichois, Joerg-Hagen Roll, 32 ans. Il a été reconnu dans une série de photos de l'identification judiciaire qui lui a été présentée par un enquêteur. Sans hésitation, l'enfant a désigné l'un des clichés : « *C'est lui... Dieter...* » C'est ainsi que l'homme se faisait appeler par Michaël. Or, Roll a été reconnu coupable d'un autre enlèvement, celui de Stefan Arnold, également 7 ans, enlevé en décembre 1970 et rendu à sa famille après versement d'une rançon de 25 000 marks (37 000 francs français).

M. Hearing, le chef de la police criminelle de Munich, a déclaré que le frère de Roll, décédé, était un ancien S.S., ce qui pourrait expliquer les rumeurs selon lesquelles l'enlèvement des jeunes Stephan et Michael ont été l'œuvre d'un mouvement d'extrême-droite (et non de gauchistes comme on l'a longtemps cru). *Cela expliquerait aussi le médaillon portant l'inscription Odessa », qu'a remis l'un des ravisseurs à Me Burger, l'avocat qui a retrouvé Michaël. » Odessa » est le sigle d'une organisation d'anciens S.S. créée pour aider ceux-ci à s'évader d'Allemagne. Ainsi, le dernier rapt en date attrait eu pour but d'obtenir la libération de Roda !) Hess, l'ancien bras droit de Hitler, condamné à la prison à vie, à Spandau...*

Figaro (2. 3.71)

2 000 ŒUVRES D'ART VOLÉES
PAR LES NAZIS SONT RASSEMBLEES
DANS LE MONASTERE DE MAUERBACH

Vienne..., mars.

Un pont-levis et des douves, des murs assez épais pour que le thermomètre ne descende guère au-dessous de 0°, par les grands froids, des voûtes lourdes sous lesquelles s'abrite ce qui demeure des pillages nazis de la dernière guerre.

Ce monastère des Chartreux fondé en 1313, date fatidique, à Mauerbach (à 30 km à l'ouest de Vienne) fut sécularisé en 1785 par l'Empereur Joseph II, « monarque éclairé » qui trouvait les ordres contemplatifs inutiles. Le prieur de l'époque mourut frappé d'apoplexie en plein milieu du pont-levis, lorsque lui fut portée la nouvelle. Depuis ce temps, le petit peuple autrichien

considère volontiers la vieille bâtisse comme maléfique et son actuelle affectation, en raison des souvenirs qu'elle rappelle, n'est pas pour rehausser son prestige. Ajoutons pour la bonne entente que le monastère est actuellement interdit au public et que nul n'y pénètre, sauf quelques journalistes privilégiés accompagnés par la conservatrice.

Sont-ils tous des chefs-d'œuvre, ces mille tableaux qui se serrent les uns contre les autres comme des livres dans une bibliothèque, posés sur le sol ou hissés sur des étagères de bois jouxtant les murs glacés mais protégés par leurs cadres précieux dont les coins sont emmaillotés pour les préserver des chocs et dont chacun porte un numéro d'ordre ? Certes, non. Cependant,

la liste établie fait apparaître quelques noms de maîtres, tel un paysage de Ruysdael, de 1 m 05 X 1 m 50, avec un troupeau et son berger se dirigeant vers la rivière, ou un bouquet de fleurs signé Boucher, une lagune de Venise de Canaletto ou encore deux paysages du Corrège. Une nature morte est attribuée par les experts autrichiens à Snijers, élève de Rubens, une tête d'homme dont la barbe retombe sur une collerette blanche à un disciple de Frans Hals, deux scènes mouvementées de salle d'auberge sont supposées être de Téniers.

Je cite au hasard les noms qui m'ont frappé dans ce long palmarès où dominent les signatures de peintres allemands et autrichiens du XIX^e siècle dont la renommée n'a guère franchi les frontières occidentales de l'Europe centrale. Du reste, les trésors ne s'arrêtent pas là. Sur d'autres étagères se trouve comme un cimetière de sculptures. Les saints médiévaux ou baroques gisent fraternellement alignés au-dessus du rayon des figurines restées intactes et qui, dorées et drapées dans les plis somptueux de leurs vêtements de bois, semblent former une procession en marche vers le paradis perdu. Où sont les propriétaires de ces objets orphelins ? Sans doute morts en déportation, gazés, incinérés. Des porcelaines, des céramiques, des armes anciennes, des bustes décapités, des milliers de livres aussi, presque tous allemands ou traduits en allemand, les attendent en vain depuis plus de 25 ans. Il y a de l'Ibsen, du Molière, du Corneille, du Shakespeare, du Byron. Lorsque les quatre Alliés occupèrent l'Allemagne et l'Autriche, ils retrouvèrent, dans la zone américaine surtout, des monceaux de trésors volés par les S.S. dans les pays occupés, à des juifs allemands ou autrichiens, ainsi que des tableaux ou des bibelots prélevés dans des musées allemands pour être mis à l'abri des bombes dans les salines et les châteaux des campagnes. Ils essayèrent de retrouver les propriétaires légitimes et réussirent à reclasser le gros des toiles, des miniatures, des aquarelles, des meubles, des tapis. En 1955, il restait encore une dizaine de milliers d'objets que les Américains transportèrent en partie de Munich à Salzbourg, où tout fut regroupé, à charge aux Autrichiens de s'en débrouiller puisque le traité d'Etat, qui libérait leur territoire, leur enjoignait aussi de restituer les biens spoliés.

Pendant douze ans, le ministère de l'Instruction publique (section de la protection des monuments) et le ministère des Finances tentèrent de retrouver les ayants droit. En 1967, le résidu dépassait encore le chiffre de 2000. Il fut décidé alors de recenser une fois de plus ce sinistre butin de guerre et de l'acheminer vers le monastère de Mauerbach, en attendant de savoir ce que l'on pourrait en faire.

Dominique Auclères
Figaro (4. 3. 71)

TABLE DES MATIÈRES

1	Sauve-qui-peut général	5
2	De la Maison rouge au Lac noir	11
3	L'internationale noire de Malmö	19
4	Le N.P.D...	25
5	En République argentine	33
6	Au Paraguay — Aux « Misiones »	37
7	Au Chili — en Patagonie	41
8	Le « cas » Degrelle.	47
9	Lotharingie, Flamingants et Wallons	51
10	Sous la croix celtique.	57
11	Les trois dogmes de l'Apartheid.	63
12	« Let live apart »	69
13	Le Grand Cyclope et l'Invisible Empire	75
14	K.K.K. — S.S. — J.B.S.	87
15	Un « bonze de choc »	93
16	Religion ou parti politique ?	99
17	Religion ou société secrète ?	105
	<i>Annexe A</i>	111
	<i>Annexe B</i>	112
	<i>Dernière heure</i>	113

EDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, Paris VI^e

Exclusivité de vente en librairie

FLAMMARION

Imprimerie Union-Rencontre 68 Mulhouse — 5932/427

Dépôt légal : 3^e trimestre 1971

Printed in France